

M. Seguin

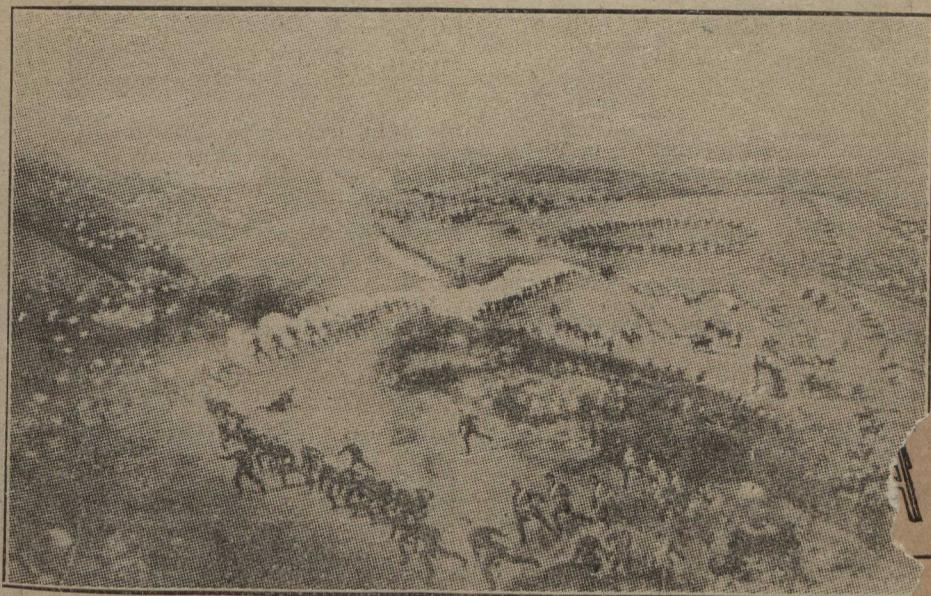
La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

11e Année, No 5

MAI 1918

PRIX : 10 CENTS



La bataille de Cut-Knife. (Voir page 9)

GRATIS — POUR VOUS MESDAMES ? — GRATIS**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS****TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL****AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE****REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développées. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **Gratis** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD
Dept. 8, Boite Postale 2853. Montréal, Canada.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens

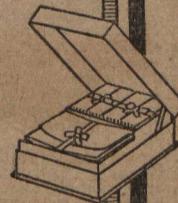


FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin

ARTICLES

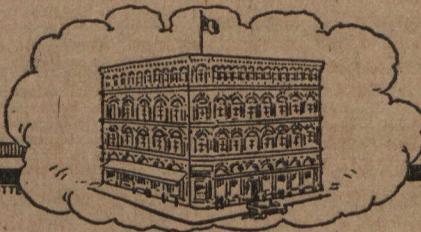
religieux
et de fantaisie



PAPIERS PEINTS

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



ED. J. MASSICOTTE

SOMMAIRE DU NUMERO DE MAI 1918

	Pages		Pages
Mois de Mai (calendrier)	6	Les enfants qui meurent	98
La vie chère	7	En Angleterre	98
Invocation à la nature (poésie)	8	Puissances de jadis	99
Pages Canadiennes: Le Nord-Ouest et la ré-		L'Alsace et la Lorraine	99
bellion de 1885	9	Croix de fer	99
La su-tge-cia	15	Duplicité allemande	99
La trempe de l'acier	16	Constantinople	99
Organiste à onze ans	16	Les grands fonds des mers	100
Magie en Famille. Les artistes forains	17	L'oiseau des mineurs	101
Les Hercules	17	Pour se promener sur les vagues	102
L'homme et l'enclume	19	Quand le monde sera trop rempli	102
Les briseurs de cailloux	20	Crabes voyageurs	103
Des hausses extraordinaires	20	Mines d'arbres	104
Le plus grand arbre	20	Le couvre-fer	105
L'armement d'un chevalier	21	Les lils de mer	106
Les vieilles Chansons: A la santé des jeunes		Les masques épouvantails	107
mariés	22	Les onze boches de Surcouf	108
Les échasses landaises	24	Un parfum qui date de 3000 ans	108
Richelieu et la mode	25	L'Ascension	108
Précautions avec les explosifs	28	Le cheval et ses maladies. (Suite)	109
Ca que l'excentricité peut faire	29	Un album de \$150,000	112
La barbe dans l'ancien temps	29	La briqueterie de tous les âges	113
L'Hydrocycle	30	Un piège à poissons	115
Travaux d'amateurs: Fabrication d'une		Des nageurs aveugles	115
chaise	31	Hypnotisé par téléphone	115
Très utile pour la ferme	32	L'Huître qui a mal au pied	116
Le trafic des vieux uniformes	33	Histoire des étoffes teintes	117
La garde de la tour de Londres	33	La conquête de l'inaccessible	118
Autos emballées, tables tournantes	34	Les flamants	119
ROMAN: L'Amour de Jane,		Pour économiser du temps	120
par G. de Boisforêt	35	Un enterrement fatal	120
MOSAÏQUE: Les policemen lumineux	31	Les cuirasses anti-apaches	121
La comédie française et les forains	31	Les buveurs de thé au monde	122
Le roi d'Espagne	32	Une éclipse de soleil	123
Amateurs de cruches	32	La première dépêche	124
Un dokjumeur kiourieux	32	Une plante qui donne à boire	124
Baguette curieuse	32	Comment on peut imprimer sur les étoffes	124
Guillaume le superstitieux	32	Les rogations	125
Collectionneurs de pipes	33	Une ruse postale	126
Un souvenir	33	Le requiem de Mozart	127
Les grands hommes et leur taille	33	La ville de Copenhague	128
Le sultan aime les bijoux	33	La fauconnerie	129
Curieuse coutume	33	La verrerie noire	130
Comment sont payés les artistes	34	Cours populaires. Oiseaux et poissons	131
Les policiers géants	34	A coup de menton	134
Cadeaux de noce	34	L'art des combinaisons	134
Timbres rares	35	La Revue Encyclopédique. (Suite)	135
Un hiver à Paris en 360	35	Miettes scientifiques	136
Tapisseries originales	35	Qu'arrivera-t-il?	137
Les sculpteurs allemands	35	Un lac de savon	138
Le camée de Faure	36	Pour les automobilistes	138
Vitesse des navires	36	Un clerge de valeur	139
Enfants de tous les pays. En Suisse	37	La plume et ses revenus	140
En Espagne et en Portugal	90	L'humour chinois	140
La Pentecôte	93	Utile pour la ferme	141
Des comcres extraordinaires	94	Pour les shine-parlors	141
Des villages uniques	94	Des livres bien payés	141
Des excavations curieuses	94	Une nouvelle huile	142
Une île surgie des flots	94	Le chien le plus fidèle	142
Echos du Concert Européen:		Où l'on vit dans les caves	142
En Autriche-Hongrie	95	D'où vient le mot assassin	143
Bataille de géants	95	La première locomotive chinoise	143
L'ambition de Guillaume	95	La mer Rouge	144
Pour remplacer le tabac	95	La tour de Babel	144
Procédés écoeurants	96	Une forteresse de sinistre mémoire	145
Des femmes patriotes	96	L'origine du pantalon	145
Les aviateurs autrichiens	97	La porte à sept serrures	145
Les papillons et les hommes	97	Le Kaiser collectionneur	148
Le dragon	97	Le saint patron des joueurs de ballon	148
Comme l'empereur	97	Des animaux nageurs	150
Marlborough s'en va t'en guerre	98	Rois et princes comédiens	152
Le parapluie du polu	98	La légende du pélican	154
		Peintures vieilles de 30 siècles	156
		Illusion des sens	156
		Comment une arabe se parfume	158
		Des poissons qui chantent	158
		Instruments de musique gigantesques	160

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

CONSULTATIONS GRATUITES

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL



5ième Mois

MAI

31 Jours

Astrologie.—Les personnes nées en ce mois ont des aptitudes multiples et variées et réussissent à peu près sûrement dans la vie. Elles apprennent avec facilité les langues étrangères et les hommes rechercheront, de préférence, en mariage, une femme parlant elle-même plusieurs langues.

Pierre du mois: l'Algue marine, ou Béryi (vert bleuâtre) qui procure l'affection de quiconque ou en éprouve le contact.

Jrs de Sem.	FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR	
1	Mercredi	S. Jacques 121e jour
2	Jeudi	S. Athanase, év. et doct. 122e jour
3	Vendredi	Invention de la Ste-Croix 123e jour
4	Samedi	S. Pie V, pape et confesseur 124e jour
5	DIMANCHE	S. Jean dev, la porte latine 125e jour
6	Lundi	Ste Monique, veuve 126e jour
7	Mardi	S. Stanislas 127e jour
8	Mercredi	Apparition de S. Michel 128e jour
9	Jeudi	ASCENSION 129e jour
10	Vendredi	S. Antonin, év. conf. 130e jour
11	Samedi	S. Isidore 131e jour
12	DIMANCHE	SS. Nérée et Achillée, frères, martyrs. 132e jour
13	Lundi	S. Pierre Régalați, conf. 133e jour
14	Mardi	S. Boniface 134e jour
15	Mercredi	S. Jean-Baptiste de la Salle, conf. 135e jour
16	Jeudi	S. Eubalde, évêque, confesseur 136e jour
17	Vendredi	S. Pascal 137e jour
18	Samedi	Ste Pétronille 138e jour
19	DIMANCHE	PENTECOTE 139e jour
20	Lundi	S. Bernardin de Sienne, conf. 140e jour
21	Mardi	Ste Philis 141e jour
22	Mercredi	Ste Julie 142e jour
23	Jeudi	S. Didier, évêque, martyr 143e jour
24	Vendredi	Victoria Day 144e jour
25	Samedi	S. Urbain 145e jour
26	DIMANCHE	TRINITE 146e jour
27	Lundi	S. Bede, confesseur et docteur 147e jour
28	Mardi	S. Germain 148e jour
29	Mercredi	Ste Marie Madeleine de Pazzi, Vierge. 149e jour
30	Jeudi	FETE-DIEU 150e jour
31	Vendredi	Ste Béatrice 151e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 3. Vague de fraîcheur.	15 au 20. Période de chaleur.
4 au 8. Période de pluie.	21 au 24. Temps très sec.
9 au 10. Beau et frais.	25 au 26. Vents impétueux.
11 au 14. Frais et brumeux.	27 au 31. Grosses averses.

La Revue Populaire

Vol. 11, No 5

Montréal, Mai 1913

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.20 — Six Mois: - - - 60 cts

Montréal et Etranger.

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

181 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

★ LA VIE CHERE ★

L'ÉLÉVATION toujours croissante des denrées nécessaires à la vie, la rareté de la main-d'oeuvre agricole donnent la crainte à certains esprits de voir s'évoquer ce spectre de la famine qui désole les empires du centre en Europe.

Sans avoir à redouter une telle éventualité, il faut bien constater que la gêne est entrée dans une infinité de ménages et que les privations peuvent exercer une répercussion désastreuse sur la santé publique.

Sans doute, certains accapareurs ont été quelque peu responsables de cet état de choses mais nul n'ignore avec quel empressement le peuple cherche des responsabilités aux maux dont il souffre, s'en prend à lla spéculation et préfère attribuer à des empoisonneurs les épidémies auxquelles le prédispose une détestable hygiène.

Il se passera longtemps encore avant qu'il comprenne le rôle qu'il joue dans le système de bascule dont il est l'un des premiers à souffrir.

Aux champs comme à l'usine, toute augmentation de salaire correspond au renchérissement de la main-d'oeuvre. Le fermier qui fait valoir son bien, non moins que le fabricant qui dirige son usine, payant ses ouvriers plus cher, devra réclamer à sa clientèle des prix qu'il se verra forcé de gonfler peu à peu.

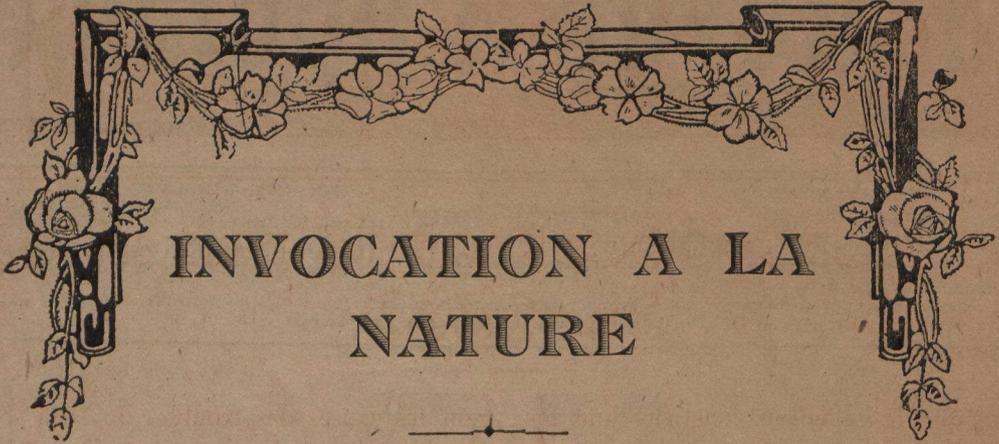
Il faut donc, bon gré mal gré, en convenir: tout producteur qui relève ses tarifs se trouve, dans une certaine mesure, en cas de légitime défense.

Consommateur à son tour, l'ouvrier n'échappe pas plus que son patron à la hausse générale et, plus judicieux ou moins partial, il comprendrait qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si, recevant beaucoup plus de la main gauche, il est obligée de ne pas serrer si fort les doigts de la main droite.

Toutefois, et c'est ici que la constatation devient attristante, les statistiques accusent nettement les ravages causés par l'alcoolisme dans les masses. Il paraît démontré qu'avant d'arriver à destination, la paye du mari s'égrène en route, que l'assommoir prélève une dîme appréciable sur la somme destinée à faire bouillir la marmite et qui, trop souvent, est à peine suffisante pour assurer le pain quotidien.

Dépensant plus, il nous faut coûte que coûte trouver le moyen de gagner davantage. Tel est le dilemme dans lequel nous nous débattons mais qui sera résolu le jour où chacun fuira l'alcool et où personne ne se reconnaîtra plus le droit de se croiser les bras.

ROGER FRANCOEUR.



INVOCATION A LA NATURE

O prés, couverts de boutons d'or toujours fleuris,
N'êtes-vous pas l'endroit tranquille où l'on se pâme?
Vous n'aimiez, je le sais, je vous ai compris.

Bois que dore le jour et que le soir enflamme,
Bois feuillus où le songe est seul à s'abriter,
Vous m'avez fait une âme un peu soeur de votre âme.

Ruisseaux de bel argent qu'on ne saurait quitter,
J'ai goûté longuement votre fraîcheur exquise,
Et vous m'avez donné la force de chanter.

Montagne dans l'azur que le soleil irise,
Vous m'avez dit des mots que je n'oublierai pas;
Je les entends toujours frissonner dans la brise.

Pèlerin du bonheur, j'ai suivi pas à pas,
Le sonore sentier des rondes enfantines;
Un lambeau de moi-même est demeuré là-bas.

GABRIEL VICAIRE.



Le Nord-Ouest et la rébellion de 1885

POUR que la rébellion constitue une infraction punissable il faut: "1° qu'il y ait une attaque ou résistance avec violence et voies de fait"; 2° que cette attaque ou résistance soit dirigée contre "les officiers ministériels, la force publique, les agents ou officiers de la police administrative ou judiciaire"; 3° que les personnes ainsi déterminées agissent "pour l'exécution des lois, des ordres ou ordonnances de l'autorité publique, des mandats de justice ou jugements".

Après avoir donné une définition générale du mot *rébellion*, nos lecteurs pourront à la lumière des événements, user de leur jugement pour comprendre si les troubles du Nord-Ouest constituaient véritablement "l'infraction punissable", conséquence de toute rébellion.

C'est pourquoi nous ouvrirons notre histoire pour étudier les responsabilités des personnages politiques de l'époque. En un mot, nous relirons les causes de la rébellion du Nord-Ouest, ses principales phases et les conséquences qui en découlèrent.

CAUSES DE LA RÉBELLION

Les historiens et les chroniqueurs ran-

gent les causes des troubles de 1885 sous plusieurs noms. Les uns considèrent que la "*principale raison était la prédominance de cet esprit turbulent, sans scrupule, étourdi, qui se rencontre dans une race inquiète de gens irresponsables et ignorants*".

En effet, après les agitations du fort Garry, en 1870, Louis Riel, n'avait pas trouvé de charme dans son séjour forcé aux Etats de l'Ouest et, après avoir été élu membre du parlement par un comté métis, avoir été expulsé de la Chambre, il s'était vu obligé de disparaître.

En 1884, son bannissement étant fini, il reparut dans les limites des territoires et sembla se résigner à vivre paisiblement. Ce changement de vie de la part de Riel, eut pour effet d'endormir les soupçons des autorités à Ottawa, bien qu'il existât encore une sorte de controverse entre ces dernières et les métis.

Sans aucun doute, ceux-ci avaient plusieurs motifs de mécontentement dont le principal était probablement la marche envahissante des blancs au centre des régions sauvages jusque là réservées aux seuls amateurs de la grande chasse, aux

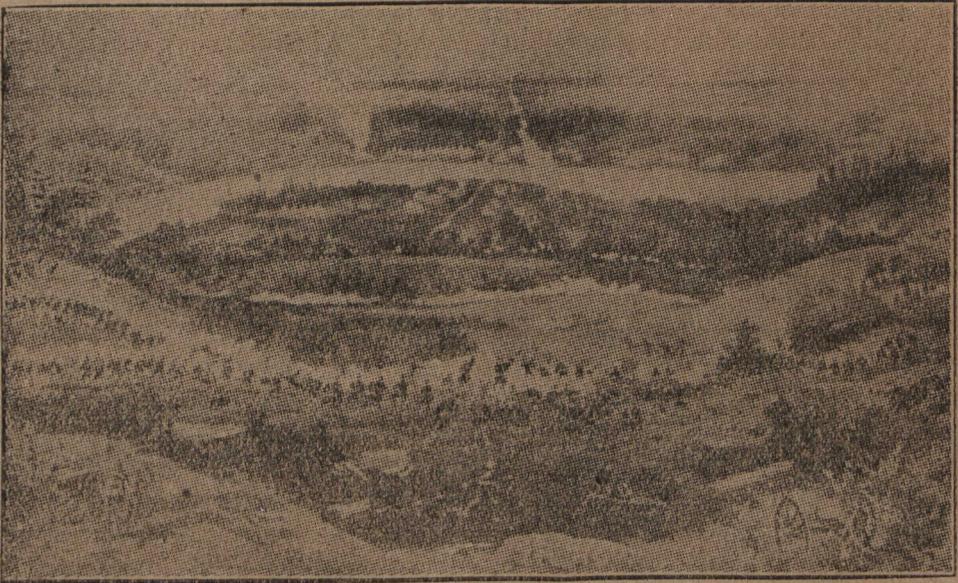
ruses du coureur des bois et du trappeur, à la vie libre du métis chasseur.

LES COLONS BLANCS ÉTAIENT DÉSAFFECTÉS

D'un autre côté, les colons blancs étaient désappointés, parce qu'ils s'attendaient à voir passer le chemin de fer du Pacifique et qu'ils comptaient là-dessus pour s'enrichir. En plus, on sentait l'irritation des métis des territoires au sujet de certains

les métis du Manitoba; des patentes devant être accordées aux colons en possession réelle des terres; la vente de 500,000 acres de terres fédérales et la dépense du produit pour les écoles métisses, les hôpitaux et les grains de semences et instruments agricoles pour les pauvres.

Dans l'intervalle, le Gouvernement avait nommé une Commission pour s'enquérir des réclamations des métis. Les autorités fédérales déclaraient, relativement



La bataille de Batoche.

règlements concernant l'administration fédérale.

Ils demandaient à être mis sur le même pied que les métis du Manitoba, qui recevaient chacun 240 acres de terre et un titre de propriété.

En septembre 1884, une assemblée de métis eut lieu à Saint-Laurent, colonie de la Saskatchewan; une pétition concernant les griefs fut préparée, demandant la subdivision des territoires du Nord-Ouest en provinces avec égalité de traitement avec

aux deux griefs dont on se plaignait, "qu'il était réellement au pouvoir de n'importe quel métis y ayant droit d'obtenir une patente de sa terre au moyen de la procédure légale ordinaire et que les réclamations présentées pour un règlement semblable à celui du Manitoba provenaient des hommes mêmes avec qui on avait réglé en 1870".

PRÉPARATOIN À LA RÉVOLTE

Riel n'était pas satisfait de cette répo-

se. On prétend qu'il se laissait influencer par divers individus qui n'étaient ni Métis ni Indien.

En effet, des entrepreneurs blancs, déçus dans leurs espérances, des accapareurs de terre du même acabit eurent dans certains cas, quelque chose à faire avec le mouvement.

Le 22 mars 1885, le Gouvernement fut informé que des murmures séditieux dé généraient en violence ouverte et que Riel,

jours après, 3,330 officiers et soldats avaient été appelés en service actif et étaient en route pour le Nord-Ouest.

Plusieurs autres contingents furent aussi mobilisés. Et quand on apprit que le major Crozier, avec 100 hommes de la gendarmerie à cheval était venu en collision avec Riel, au lac au Canard, et avait été forcé de se retirer, laissant ses morts sur le champ de bataille, ce fut une levée en masse, à travers tout le Dominion.



La bataille de Cut-Knife.

à la tête de quarante hommes, avait saisi les sacs de malles et les chevaux du postillon à un endroit nommé le lac au Canard. Ce fut un moment d'anxiété.

POUR RÉPRIMER LA RÉBELLION

Aussi l'action du Gouvernement fut prompte. Dès le lendemain, le commandant de la Milice se rendait à Winnipeg; après une longue entrevue avec M. A. P. Caron, le Ministre de la Milice, et quelques

LE PLAN DE CAMPAGNE

C'est alors que le major-général F. D. Middleton, secondé par Lord Melgund, devenu plus tard Lord Minto et gouverneur général du Canada, conçurent leur plan de campagne.

Il fallait disposer l'armée de façon à inspirer la terreur à de fortes réserves d'Indiens disséminées à travers les Territoires et à empêcher aussi un soulèvement général, tout en dégageant Battleford,

qui était menacé et en attaquant Riel et son habile lieutenant, Gabriel Dumont, dans leur quartier général, à Batoche.

Middleton divisa ses troupes en trois colonnes avec le chemin de fer Pacifique Canadien près de qu'Appelle, du Courant Rapide et de Calgary, comme base générale.

LA BATAILLE DE CUT-KNIFE HILL

Le colonel Otter arriva à Battleford sans incident sérieux et trouva l'endroit menacé par une forte bande d'Indiens sous les ordres d'un chef des plus rusés du Nord-Ouest, *Poundmaker*.

Divers actes de déprédations avaient été commis, quelques colons venaient d'être tués et un peu de pillage avait eu lieu. Mais la situation n'était pas aussi alarmante qu'on l'avait représentée au général Middleton.

Cependant, il trouva le village de Battleford très excité, car l'on craignait *Poundmaker*, qui, à la tête de 200 Indiens, était campé à 28 milles de distance.

Afin d'éviter toute attaque, Otter marcha vers le campement de *Poundmaker*, qu'il rencontra à un endroit nommé *Cut-Knife Hill*. Il s'en suivit une mêlée générale qui eût pour résultat de mettre les canons canadiens hors de services; huit hommes furent tués, quatorze furent blessés et l'on dut se replier sur Battleford, où le colonel attendit l'arrivée du général Middleton.

Tout dépendait de la première colonne et de son succès contre les forces commandées par Riel et Dumont. Le 23 avril, le général avait quitté *Clark's Crossing* faisant avancer ses troupes en deux divisions, une de chaque côté du bras sud de la Saskatchewan, sur Batoche.

LA BATAILLE DE FISH CREEK

On parcourût dix-huit milles durant la journée et le lendemain matin, le détachement commandé par le général Middleton prit contact avec l'ennemi à quelques milles de la rivière dans un ravin épaissement boisé, nommé *Fish Creek*.

Les rebelles étaient bien placés derriè-



Le major-général F. D. Middleton qui commanda les troupes du Gouvernement.

re des épaulements très protégés et, quoique l'on fit traverser les troupes qui se trouvaient de l'autre côté de la rivière, l'on constata qu'il était impossible de déloger Dumont et ses hommes sans exécuter une véritable charge de front. Ce à quoi Middleton s'opposa, déclarant qu'il avait perdu assez de soldats. Le nombre des morts dépassait dix et des blessés quarante. Le général lui-même avait reçu une balle à travers sa casquette.

Durant la nuit, les rebelles se replièrent sur Batoche, tandis que le général Middleton décida de rester à Fish Creek, pour attendre des approvisionnements et recevoir des renforts sous le commandement du colonel Williams. Ils arrivèrent le 5 mai, et deux jours après l'on marcha vers Batoche.

LA BATAILLE DE BATOCHÉ

Cet endroit avait été le quartier général de Riel depuis le commencement. Il s'était protégé et l'on savait que sa résistance serait désespérée. Le 9 mai, on eut l'expérience de ce fait. L'endroit fut bombardé et partiellement environné, mais après une journée de combat aucun progrès réel n'avait été fait.

Le général envoya l'ordre de resserrer toutes les lignes de communications pour le cas où l'on aurait besoin d'aide. Le jour suivant se passa à échanger des coups de fusil et les rebelles firent un léger mouvement en avant.

Le troisième, on fit une reconnaissance afin de découvrir exactement la position de l'ennemi et se préparer à l'attaque finale. Le 12, commença un mouvement en avant qui se termina par une charge, laquelle passa à travers les épaulements de l'ennemi, emporta d'assaut ses quartiers, se répandit en triomphe dans les rues du village; 47 rebelles furent tués et 163 blessés. Riel se rendit trois jours après. On l'envoya aussitôt captif à Régina entre les mains des autorités civiles.

FIN DE LA CAMPAGNE

Le 24 mai, le général Middleton arrivait à Battleford; deux jours plus tard, Poundmaker et ses chefs se rendaient; le 30, le général, avec des mitrailleuses,

de l'infanterie et de la cavalerie, partit en bateau à vapeur pour aller aider à Strange, au Fort Pitt; quelques jours après, des troupes distinctes sous les ordres de Strange et d'Otter, avec de la gendarmerie à cheval de Prince-Albert et un corps d'hommes sous les ordres du général lui-même, convergeaient de divers points sur



Lord Melgund (devenu Lord Minto) qui seconda Middleton dans la campagne du Nord-Ouest.

la piste du Gros-Ours. Le 2 juillet, le chef Indien venait lui-même se rendre. Le soulèvement était terminé.

☆ ☆ ☆

Riel, après un long procès — qui eut lieu durant une controverse aiguë, soulevée par suite qu'il était d'origine partiellement française et censé être catholique de religion — fut pendu à Régina, le 16 novembre 1885.

Huit Indiens furent aussi pendus pour

meurtre et un certain nombre furent emprisonnés pour divers termes. Parmi ces derniers se trouvait Poundmaker, condamné à trois ans de pénitencier et qui mourut avant l'expiration de sa peine.

☆ ☆ ☆

Et quels avaient été les résultats de cette guerre dont le gouvernement d'alors était responsable. Nous laissons la parole à M. J. Castel Hopkins, l'auteur de l'*Histoire Populaire du Canada* qui fut tra-



Sir A. P. Caron, Ministre de la Milice.

duit par l'éminent écrivain Canadien : Benjamin Sulte :

“La rébellion était alors passée depuis longtemps, ses disputes plus ou moins oubliées, ses causes oblitérées ou guéries, ses complications politiques subséquentes dans le Canada-Français aplanies et modifiées.”

“Le bien était sorti du mal ; la rébellion avait donné lieu à une union plus intime ; la guerre avait enfanté un patriotisme plus large.”

☆ ☆ ☆

Pour nous Canadiens-Français, nous regrettons les événements de 1885 et ne saurons jamais oublier l'infamie de Régina. La pendaison de Riel est une infamie pour le gouvernement qui l'a décrétée et nous ne rougissons pas de proclamer Louis Riel, le martyr de la cause des humbles, des sans défense et des libertés populaires.

Si la rébellion, comme pense Hopkins, a donné lieu à une union plus intime “entre les races”, si la guerre a enfanté un “patriotisme plus large”, elle n'en a pas moins été le commencement du militarisme à outrance qui semble s'emparer de l'élément dominant de notre pays.

La pendaison de Riel a donné justice à la maxime de Bismarck : “La force prime le droit”. Elle a donné de l'arrogance aux persécuteurs de la race française qui, depuis, ont appris cette autre phrase célèbre : “Crois ou meurs”. Ce qui signifie : Obéis aux lois que notre majorité servile te dicte, autrement tu es un lâche ! Laisse-toi conduire à “la boucherie” sans crier ! Nous te le défendons parce que nous sommes la force et par conséquent le droit.

Les métis ont longtemps souffert l'injustice ! Riel a versé son sang pour revendiquer leurs droits outragés ! La race Canadienne-Française se voit spolier chaque jour. Il vient le jour où un nouveau Riel lui obtiendra justice. Les héros sont de tous les temps.

— o —

LA SU-TGE-CIA

Tout le monde connaît le grillon domestique, cet insecte à la livrée jaunâtre mêlée de brun, qui fréquente l'intérieur des maisons, principalement les forges, les boulangeries et les moulins. Il y fait entendre ce chant aigu et monotone qui lui a valu le nom de cri-cri.

Il y a deux sortes de grillons : le grillon des champs et le grillon domestique. C'est du grillon des champs que nous allons parler et c'est en Chine que nous allons l'observer.

Les Chinois sont des amateurs passionnés de batailles de grillons. Dans presque toutes les maisons, on peut trouver dans des cages ou dans des récipients en terre poreuse des grillons séparés par compartiments.

Ils sont jalousement tenus en réserve pour prendre part à une *su-gte-cia*, c'est-à-dire à une bataille de grillons.

Les enfants et les femmes adorent ce divertissement qui n'est pas sans cruauté. Les hommes mûrs ne le dédaignent pas non plus.

Beaucoup, parmi les plus graves hommes d'affaires de l'Empire élèvent dans de précieuses petites boîtes d'ivoire leurs insectes favoris, absolument comme nos banquiers ont leurs écuries de course.

De temps à autre, ils portent leurs grillons dans une maison de jeu et de fortes sommes sont engagées sur l'issue des combats.

Les grillons tenus en réserve sont nourris d'une pâte faite de millet ramolli dans

de l'eau qui a bouilli avec du thé. Quand les dames chinoises se rendent visite, elles emportent leurs cages à grillons et font combattre ces animaux, pour se distraire. Ces luttes sont presque toujours acharnées : vous en aurez une idée par ces lignes de Ninusca qui nous fait pénétrer à sa suite dans une maison de jeu de Shanghai :

"A un moment donné, le croupier fit retentir une petite trompe. Après quoi, il ouvrit le bocal qu'il n'avait pas lâché et il lança *Hei-Hu* dans la cage des lutteurs. Moi-même, je m'approchai de la table pour observer le combat des deux grillons, de ces deux petits corps fragiles qui portaient chacun une fortune.

"Ils se regardèrent et se touchèrent longtemps de leurs antennes ; puis, ils commencèrent une série nombreuse de mouvements rapides, essayant de se surprendre l'un l'autre. Un instant, il sembla que *Hei-Hu* avait l'avantage. En effet, le grillon qui portait le nom de *Tigre Noir* (*Lao-Kung*), jouant des mandibules, s'avavançait d'un pas déterminé et continu ; son adversaire faisait en même temps entendre le frottement de ses élytres.

"Puis la supériorité de *Lao-Kung* apparut et les joueurs qui avaient presque tous ponté sur l'autre grillon redoublèrent d'attention... Tout à coup, un brusque changement se produisit dans le sort de la bataille. *Hei-Hu*, agitant furieusement ses antennes et remuant ses élytres avec un bruit terrible, bondit sur son adversaire, avec sa mâchoire il saisit une de ses

jambes, paralysa tout mouvement de sa part. *Lao-Kung*, se libérant de l'étreinte infernale, battit en retraite tandis que le



Enfants chinois disposant leurs grillons pour le combat.

croupier criait de sa voix sonore :

— *Lao-je-men*, „*Lao-Kungsciu-leao* !
(Messieurs, *Lao-Kung* a perdu !)

— o —

LA TREMPE DE L'ACIER

ON détruit une grande quantité d'outils en les chauffant outre mesure, en les frappant à froid avec le marteau ou en les trempant trop.

Ce qu'il y a de mieux, c'est de se procurer de l'acier réellement bon et convenable pour les outils que l'on veut fabriquer, puis de trouver, par tâtonnements la moindre chaleur qui le durcira dans l'eau pure à 70 degrés.

— o —

Une pièce d'or, avant que l'effigie soit complètement effacée, passe entre les mains de 2,000,000,000 de personnes, tandis qu'une d'argent passera par 3,250,000,000.

ORGANISTE A ONZE ANS

EN l'absence des organistes qui ont été appelés sous les armes, en Angleterre, des jeunes gens ont prouvé leurs talents incontestables comme musiciens.

Au nombre de ces derniers, on cite le cas de Benjamin Stone, âgé de 14 ans, qui joue les orgues de l'Eglise Emmanuel, de Maida Hill et qui même remplit le rôle de maître-de-chapelle, au même endroit.

Un autre jeune organiste de 15, Ronald Chamberlain a prouvé son habileté étonnante et ses talents d'artistes dans l'église de Harecourt, Canonbury.

On parle aussi de Arthur Hunt, un garçonnet de 11 ans, de Chelston, Torquay, qui touche l'orgue à l'église paroissiale de Cockington, tandis que Howard Moss remplit les fonctions d'organiste et de maître-chante à Gravesend, bien qu'il ne soit âgé que de 10 ans.

La nomination, il y a trois années passées, de Harry Albert Chambers, comme organiste à la Cathédrale Ste-Anne de Leeds, est d'un intérêt exceptionnel. Cet intelligent jeune homme fut nommé à ce poste à l'âge de 11 ans.

On peut avoir une idée de ces grands talents si l'on considère qu'à l'âge de 8 ans, il composait un accompagnement d'hymne spécial. A l'âge de 10 ans, après avoir entendu exécuter la "Marche Funèbre" de Chopin, à la cathédrale il joua, par mémoire, sans faute, le même morceau qu'il n'avait jamais entendu antérieurement.

— o —

Le Cocoanut Day ou jour de fête du cocotier, est célébré presque dans tout le pays des Indes durant le mois d'août. Ce jour-là une grande quantité de noix sont jetées à la mer pour honorer les dieux hindous.



LES ARTISTES FORAINS

QUAND nous voyons des bateleurs exécuter leurs tours devant la foule ébaubie, nous ne voulons pas admirer, mais nous sommes empoignés, quand même, par l'extraordinaire.

Comment diable font ces gens-là, qui sont bâtis comme nous, qui ne sont pas d'une autre essence, qui ne jouissent pas de facultés particulières?

Faut-il regretter qu'un savant viennois de se plaire à nous donner l'explication rationnelle et toute naturelle de ces "trucs" merveilleux? Peut-être!! Mais la science qui, chaque jour, apporte tant de révélations, n'est-elle pas la grande destructrice d'illusion? N'est-ce pas elle qui a émancipé l'intelligence humaine? N'est-ce pas elle qui a fait sourire des phénomènes que nos aïeux regardaient comme des miracles.

Il n'est pas au-dessous d'elle de descendre jusque dans l'arène des théâtres forains pour donner la clef de certains faits curieux. Il serait bien avisé, le saltimbanque qui prétendrait, aujourd'hui, garder un secret pour lui seul.

LES HERCULES

Parmi tous ces héros du tour de force, les hercules ne sont pas ceux qui nous sur-

prennent le moins. Eh bien! les hercules ne sont pas toujours réellement aussi forts qu'ils le paraissent. Tout en étant assurément de solides gaillards, ils ont des procédés dans lesquels ils doublent leur vigueur.

Au commencement du siècle dernier, le docteur Désaguliers, élève du fameux Newton, suivait avec attention les exercices d'un nommé Ekeberg qui se faisait appeler, sans modestie, du nom de *Samson, le fort des forts*.

Un jour, accompagné de deux médecins de ses amis, il se rendit de nouveau au Cirque où travaillait Ekeberg; puis, rentré chez lui, il exécuta les mêmes tours.

Ses expériences, dont il a laissé la description dans son traité de *Physique expérimentale*, consistaient à résister à la force de cinq ou six hommes, ou même de deux chevaux. Il en résulte que cette résistance ne provient, le plus souvent, que de la position prise par l'expérimentateur.

Celui-ci a les reins entourés d'une forte ceinture, où est attachée la corde, à l'aide de laquelle on essaie de l'entraîner. Cette corde passe par une ouverture à travers un bloc de bois sur lequel l'hercule appuie fortement ses pieds.

Ce bloc est vertical, tandis que l'acteur est étendu sur une planche horizontale.

Dans cette position, la résistance des os et des muscles des jambes et du bassin est énorme; elle permet de supporter des tractions considérables.

☆ ☆ ☆

D'après Désaguliers, un homme, les pieds reposant sur un tabouret, la tête placée sur une chaise, et se trouvant ainsi le corps suspendu horizontalement au-



Comment résister à la force de quelques chevaux.

dessus du vide, peut supporter, de bout sur sa poitrine, deux ou trois individus.

Dans un autre exercice, l'hercule étant couché sur le dos, un homme le place debout sur ses genoux; l'hercule alors se plie peu à peu, ses pieds étant à la même place, ses genoux se trouvent ainsi soulevés. Saisissant les jarrets de l'individu placé sur lui et l'inclinant quelque peu en arrière, il se redresse par une sorte de mouvement de bascule, et son corps, quittant le sol, prend une position horizontale, à peu près à la hauteur de ses genoux.

Un homme de force très moyenne peut porter de cette façon, avec un peu d'adresse et d'habitude, un groupe de six ou huit personnes.

☆ ☆ ☆

Le même hercule prétendait enlever (bien qu'il ne fit que le soutenir), un

canon de 2,000 à 2,500 livres. Il se plaçait dans un châssis fait exprès, où il pouvait jouir de la même position avantageuse qu'il avait dans le tour précédent.

Le canon était placé dans le plat d'une balance dont les cordes étaient attachées à la chaîne qui pendait de sa ceinture. Le plat de cette balance était soutenu par des rouleaux. Lorsque les cordes étaient bien tendues, les jambes bien affermies, on poussait les rouleaux et l'homme, dans son châssis soutenait le canon..

M. Désaguliers, ayant remarqué que la force prodigieuse apparente de ce tour ne dépendait que de la situation favorable où était celui qui soutenait le canon, fit une semblable expérience devant le roi George Ier, et plusieurs personnes la répétèrent après lui.

On explique aisément, dit le savant mathématicien, ce prétendu phénomène, par la résistance des os du bassin qui sont arc-boutés contre un appui vertical ou horizontal, par la pression de la ceinture qui affermit les grands trochanters dans leurs articulations, par



Il pouvait supporter facilement un homme.

la force des jambes et des cuisses, qui, lorsqu'elles sont parfaitement droites, présentent deux forts colonnes capables de soutenir au moins de 4 à 6,000 livres.

On sait qu'une puissance est inefficace, du mouvement. Or, au moyen de la ceinture dont on vient de parler plus haut, un ou plusieurs hommes pourraient hausser ou abaisser le grand perroquet d'un navire en s'appuyant contre les échelons d'une forte échelle écouchée sur le tillac.

On peut mettre dans la même classe le tour que faisait à Venise, un homme jeune et faible qui soutenait un âne en l'air et même des poids plus pesants, par un moyen singulier.

Il faisait lier ses cheveux de côté et d'autre par de petites cordelettes auxquelles on attachait par deux crochets, les deux extrémités d'une sangle large qui passait par-dessous le ventre de cet âne. Puis monté sur une petite table, il se baissait pendant qu'on attachait les crochets à la sangle, se redressait ensuite et élevait l'âne en appuyant ses mains sur ses genoux; mais il disait qu'il avait moins de peine à élever des fardeaux, même plus pesants que l'âne, parce que, en perdant terre, l'animal se débattait.

Quand le bateleur soulevait ainsi l'âne ou quelque autre fardeau, il avait le corps



Le briseur de cailloux.

droit et les genoux pliés; de sorte qu'il mettait les tresses de ses cheveux dans le même plan que les têtes des os, et des cuisses et les chevilles des pieds. La ligne

de direction du corps et de tout le poids passait ainsi entre les plus fortes parties des pieds qui supportaient la machine; alors il se relevait sans changer la ligne de direction, et dans ce moment, toute la for-



On lui brise une pierre sur l'estomac

ce procédait des extenseurs des jambes qui sont 6 fois plus considérables que les muscles des lombes, qui seraient incapables d'un effort aussi grand.

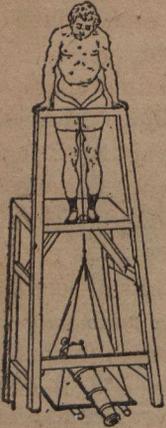
L'HOMME ET L'ENCLUME

Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, le fameux tour de force de l'hercule qui se couche de tout son long par terre avec une grosse enclume sur le ventre? Un homme vient ensuite forger à grands coups de marteau un morceau de fer sur cette enclume. Ou bien, c'est une forte barre de fer qu'on coupe à froid au moyen d'un ciseau; d'autres fois encore l'hercule au lieu de se coucher par terre, s'appuie des épaules sur une chaise et des pieds sur une autre, et, dans cette position, reproduit toutes les expériences précédentes de l'enclume et du marteau.

Bien que l'expérience soit, en réalité, surprenante et exige une force dont il n'y a que de rares exemples, il est évident que toute la difficulté consiste à supporter le poids de l'enclume, car l'effet du marteau, est dans ce cas, tout à fait nul.

En effet si l'enclume n'était qu'une

feuille de tôle ou ne pèserait que 2 ou 3 fois le poids du marteau, quelques coups suffiraient à tuer l'opérateur; mais l'enclume étant très pesante, il ressent à peine les coups de marteaux, car le choc se répartit dans une masse de matière énorme et ne produit, par cette raison, sur le corps du patient, qu'un effet considérablement amoindri.

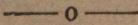


Le tour du canon.

De plus, la réaction de l'enclume contre le marteau diminue encore l'effet de celui-ci. Dans une foule d'autres tours où la force paraît être seule en jeu, l'habileté du procédé entre pour beaucoup.

LES BRISEURS DE CAILLOUX

Il est généralement connu que les individus qui ont pour spécialité de briser un caillou à coup de poing, ont soin d'examiner préalablement la pierre et de la frapper de façon qu'elle porte à faux et se rompe suivant les lignes de moindre résistance.



CURIEUSE COUTUME CHINOISE

En Chine, la loi permet la fabrication de la fausse monnaie. Mais celle-ci ne doit servir que pour l'usage des morts qu'elle rend heureux, paraît-il, quand on la met dans leur cercueil. Cette fausse monnaie doit être le paiement des pauvres bateliers naïfs qui transportent le Céleste à travers les cours d'eau qui, comme le croient les Chinois, séparent la terre du royaume des élus.



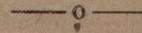
DES HAUSSES EXTRAORDINAIRES

AU cours des ventes d'objets d'art, de pièces précieuses ou historiques aux enchères des hausses extraordinaires de prix sont fréquemment remarquées.

Dernièrement, à la vente d'Openhium, à Londres, deux nymphes en marche de 10 et 11 pouces de hauteur, à la manière de Falconet et payées à Paris, en 1872, \$1,700, ont été vendues \$14,700 à un expert, M. Wertheimer.

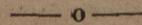
Un coin de parqueterie Louis XV, de 33 pouces, acheté \$160 à Paris en 1872 également a été revendu \$882.

A l'Hôtel Drouot, à Paris, des timbres-poste ont atteint des prix incroyables. Un timbre d'un sou, de 1848, des îles Maurice, a été vendu \$690; un autre de deux sous, du même pays, de 1859, a atteint \$360; un de 12c de la Guyane Anglaise, 1850, \$350; un de 15 centavos, 1867, de la République Argentine, \$275; un de trois lire, de Toscane, 1868, \$625.



LE PLUS GRAND ARBRE

On croit que le plus grand arbre du monde est un gommier de l'espèce "Eucalyptus regnans", qui se trouve dans les montagnes du Cap Otnay. Il ne mesure pas moins de 415 pieds de hauteur. Le gommier croît très vite. En Floride il y en a un qui croît de 40 pieds en quatre ans; un autre, au Guatemala, a grandi de 120 pieds en douze ans.



Il est des Espagnols qui ne mangent jamais de lièvre parce qu'ils croient que cet animal visite les cimetières, la nuit, et mange les cadavres.

L'ARMEMENT D'UN CHEVALIER

SI VOUS VOULEZ AVOIR une idée exacte de ce qu'était la chevalerie vers le Xe siècle, il faut la considérer comme une *ligue de guerriers*, une association de nobles pauvres, unis pour la défense de leurs intérêts communs contre les abus de l'époque féodale.

A la fin du XIe siècle, cette ligue prit insensiblement une forme légale, un rang parmi les institutions. Le titre de chevalier fut, dès lors, considéré comme une dignité. En conséquence, on ne le conféra que par une espèce d'investiture, accompagnée de certaines cérémonies et de serments solennels.



Comment il était créé chevalier.

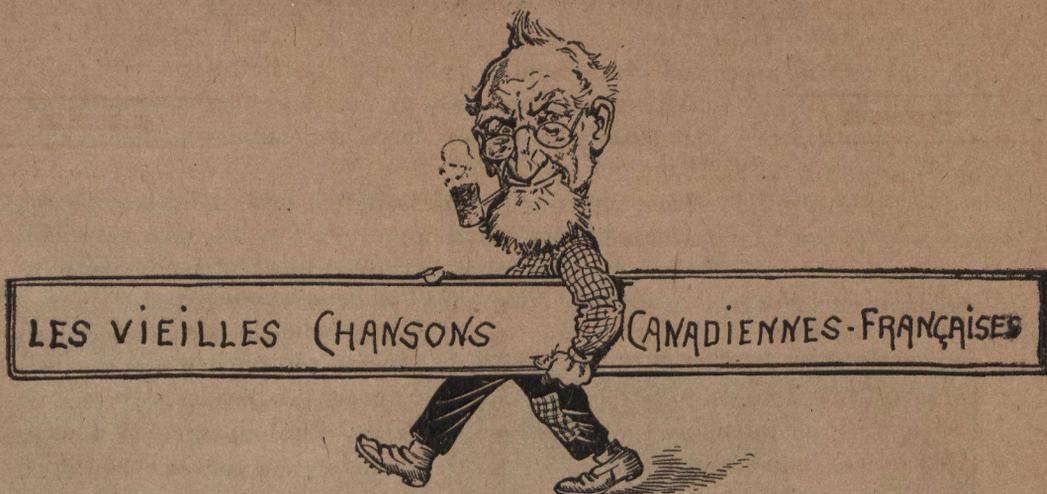
Un enfant noble était préparé, dès son plus jeune âge, à devenir un chevalier. A sept ans, on le retirait des mains des femmes pour commencer son éducation guerrière et religieuse. La première place qu'il remplissait était celle de *page*, *carlet* ou *damoiseau*. Les pages accompagnaient leurs maîtres à la chasse, dans leurs visites, faisaient les messages et servaient à table.

A quatorze ans, le page devenait *écuyer*. A partir de ce jour, le jeune gentilhomme portait une épée et il suivait son seigneur sur les champs de bataille.

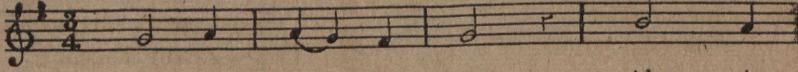
A vingt et un ans, les *écuyers* étaient admis à la chevalerie. Ils s'y préparaient par des jeûnes austères et des nuits passées en prières. Puis le novice, accompagné de son parrain, se rendait à l'église où avait lieu la cérémonie.

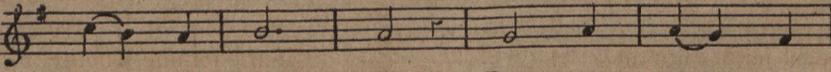
Il s'avancait vers l'autel avec son épée passée en écharpe à son col. Il la présentait au prêtre qui la bénissait. Le novice allait ensuite se mettre à genoux devant le seigneur qui devait l'armer chevalier. Il prononçait son serment et était revêtu des marques extérieures de la chevalerie : les éperons, le haubert, la cotte de mailles, les brassards et les gantelets. Puis on lui ceignait l'épée. L'*accolade* consistait en trois coups de l'épée nue du seigneur sur le cou du novice agenouillé, pour l'avertir de toutes les peines auxquelles il devait se préparer. En même temps, le seigneur disait : *Au nom de Dieu, de saint Michel, et de saint Georges, je te fais chevalier.*

En temps de guerre, la chevalerie se conférait souvent sur le champ de bataille. Absolument comme on remet parfois la croix de la Légion d'honneur à un brave. Observez que l'*accolade* des anciens chevaliers subsiste encore de nos jours, quand le colonel d'un régiment français épingle la croix d'honneur sur la poitrine d'un de ses officiers.

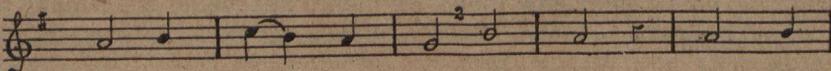


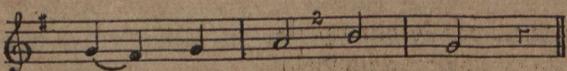
A LA SANTE DES JEUNES MARIÉS


 Sur vo - tre bon - té Ah! je


 me re - po - - se. Puis - que vous vou-


 lez Tous i - - ci que j'o - - se


 Vous chan - ter u - - ne chan - son, Don - nez


 vo-tre at - - ten - ti - - on.

A LA SANTE DES JEUNES MARIÉS

Sur votre bonté
 Ah! je me repose.
 Puisque vous voulez
 Tous ici que j'ose
 Vous chanter une chanson
 Donnez votre attention.

Je ne parle pas
 Ici du breuvage,
 Ni de ce repas,
 Mais du mariage;
 Je ne parle maintenant
 Que de ces jeunes amants.

Vous avez dit : *oui*,
 Mot très agréable;
 Mais il est aussi
 Souvent regrettable,
 Et jusque dans le tombeau
 On se repent de ce mot.

Messieurs, jusqu'ici,
 Jusqu'à vos oreilles,
 Je puis bien parler
 De tous ceux et celles
 Qui se prennent sans s'aimer
 Et meur'nt sans se regretter.

Vous, jeunes amants,
 Qui cherchez des belles,
 Veillez sagement,
 Soyez-leur fidèles,
 Car vous pourriez être enfin
 Accablés de grand chagrin.

Pour vous conserver
 Beaux jours et bon rôle,
 Vous d'vez répéter
 Souvent ces paroles:
 "Dieu veuille que je sois doux
 "A celle dont je suis l'époux!"

Tu ne dois aimer
 Que ta chère femme,
 Que Dieu t'a donnée
 Pour fidèl' compagne;
 Tu dois toujours éviter
 Cell' qui pourrait te charmer.

Vous vous êt's aimés,
 Aimez-vous encore!
 Vous serez charmés
 De revoir l'accor'e
 Régner dans votre maison
 Avec la paix et l'union.

Jeun' femme, écoutez!
 Vous ferez de même;
 De Dieu suppliez
 La bonté suprême
 Qu'il vous bénisse tous les deux
 Et vous donne des jours heureux.

Messieurs, c'est assez
 Sur le mariage
 Daignez me verser
 De ce doux breuvage
 Que je boive à la santé
 De ces jeunes mariés.

LES ECHASSES LANDAISES

PARCOURIR en marchant le trajet de Paris-Moscou en cinquante-huit jours, n'est pas un exploit banal. Il fut accompli par un berger landais monté sur des échasses.

Mais, entendons-nous. Les échasses landaises ne sont pas du tout pareilles aux échasses sur lesquelles vous vous amusez à courir. Hautes de six pieds et demi des pieds du sol, elles, sont fixées aux pieds et aux jambes par des courroies; on n'a donc pas à les tenir à la main.



Un berger landais gardant son troupeau.

L'usage des échasses landaises disparaît de plus en plus dans les Landes, en France, et cela tient à la transformation du pays. Il était autrefois recouvert de marécages qu'il fallait traverser pour mener paître les moutons. Les bergers passaient, en conséquence, leur vie sur leurs "canques" (nom landais des échasses). Un long bâton, le "paou", les aidait à se maintenir en équilibre sur ces hautes jambes artificielles.

Aujourd'hui que la plupart des marais des Landes sont desséchés, les échasses sont devenues presque inutiles. Il n'est pas rare, néanmoins, de rencontrer quelque vieux berger qui, du haut de ses "canques", surveille ses moutons. Il s'assied sur la pomme de sa canne comme sur un siège et, ainsi, il a l'air d'être juché sur un trépied.

Alors, il tricote pendant des heures, pour ne pas rester inactif.

La vitesse des échassiers est considérable, puisqu'ils font des enjambées de cinq pieds. Ils peuvent, pendant des heures, suivre un cheval au trot. Leur habileté n'est pas moindre et ils ne connaissent pas le vertige.

L'échassier qui allait de Paris en Russie s'amusa, avant son départ, à grimper sur ses canques jusqu'à la deuxième plate-forme de la tour Eiffel.

RICHELIEU ET LA MODE

ON ATTRIBUE à Richelieu l'honneur d'avoir reformé la mode française et de l'avoir faite, à l'exclusion définitive de l'Italie et de l'Espagne, la reine du monde: Richelieu a promulgué, il est vrai, de sages lois somptuaires, mais d'abord il a appris à tous à respecter les édits du roi.

Le bon goût ou plutôt, dit Quicherat dans son histoire du Costume, "la passion des esprits éclairés de ce temps-là pour tout ce qui avait un air de grandeur, a fait le reste". Les réformes ne se sont que lentement accomplies, de 1624 à 1635, avec des essais variés, de nombreux tâtonnements.

Voici ce qui disait encore, en 1625, le Courtisan à la mode: "La France plus que province du monde inconstante et grossière... C'est bien pis, au temps où nous sommes, où l'on porte la barbe pointue, les chapeaux hors d'escalade et d'autres entrepreneurs de tampes, l'épée, la pointe haute bravant les astres et crains encore à l'avenir plus grand débordement de mauvais goût".

"Si on demande à ces gens pourquoi ils changent si souvent de face et de grimace, ils vous répondent que leur habit, leur démarche et leur barbe est à l'espagnole. Maintenant à cause des relations de la France avec l'Angleterre, incontinent vous verrez nos courtisans habillés à l'anglaise"...

On ne prit point les modes d'outre-mer; mais on porta des étoffes qui, fabriquées en France, avaient des noms anglais.

En 1625, l'influence espagnole contre-

balançait l'influence italienne, en fait de modes, mais il y avait simplicité relative dans l'habillement des dames. Cet habillement se composait d'un cotillon que nous nommerions, aujourd'hui, jupon de dessous, d'un bas de jupe ou jupon, d'un corps de jupe, casaque ou veste, et de la robe, sorte de manteau ajusté, de redingote largement ouverte sur le devant.

Mais en 1625, que d'excentricités encore! C'était le triomphe, dans les hautes classes, du masque, loup, cache-laid, sous prétexte de se préserver du hâle, masque de velours noir privilège de la femme de qualité, masque très court pour la noble dame *qui a la bouche coralline*, masque long pour les autres avec la mentonnière de satin; c'était le triomphe des senteurs, du fard, du vermillon, de la céruse, des couennes de lard, la nuit, sur le visage pour avoir un teint frais. "Celles qui ont la figure trop pâle, appliquent le vermillon destrempé sur la rondeur des joues, le blanc d'Espagne délayé assez clairement et appliqué très doucement, sans oublier la petite mouche noire sur la tempe et la plume orange-pastel avec vert naissant."

Les mouches qui ornaient timidement, par exception depuis vingt-cinq ans déjà, le visage de nos belles, s'avisèrent, un beau jour, de bourdonner, de la tempe, au front, aux yeux, sur les lèvres.

C'étaient des morceaux de taffetas, noir gommée, de la grandeur d'une aile de mouche, ronds ou en croissants, que les femmes se collaient sur le visage pour ca-

cher quelque défaut ou rehausser la transparence du teint.

Quant aux senteurs, "on en mettait partout", dans le linge, les habits, les gants, les chaussures. "Le premier duc de Luy-nes faisait enfermer de la sange entre les deux cuirs de la semelle de ses bottes". Les femmes parfumaient leurs muteluis de maroquins blancs, jaunes, fauves, violets, leurs souliers à la choisy en satin bleu ou rouge, merveilleuses chaussures pour le carrosse.

Nos bons aïeux allaient, à pied ou en carrosse, toujours pour montrer leur toilette, au faubourg hors la porte Saint-Antoine et au Cours-la-Reine que Marie de Médecis avait fait planter d'arbres.

Là, voyait-on les jeunes gentilshommes en pourpoint de tabit céladon, tout garni de dentelles au col, aux manches, sur les coutures; en longs-de-chausse encore flot- tants; en bottes épanouies à mi-jambe par de larges revers couverts de point de Flandres, les fameux canons du dix-septième siècle; en chapeaux bas à très larges bords, feutre ou castor, ombragés de deux immenses plumes. La cadenette battait son plein, dégageant l'oreille gauche ornée d'une perle, et rejetant toute la chevelure, en crinière, sur l'épaule droite et le dos. Ajoutons la barbe en pointue :

*La barbe confuse et grillée
En pyramide estoit taillée
Ou en pointe de diamant.*

Ceci s'écrivait en 1628. Un peu plus tard, il ne restait à ces messieurs de la noblesse qu'un petit bouque de menton, barbe à la royale, et une chanson courait la ville et la province :

*Hélas! ma pauvre barbe
Qu'est-ce qui t'a faite ainsi?
—C'est le grand roy Louis
Treizième de ce nom
Qui toute a esbarbé sa maison.*

Louis XIII s'ennuyait. Un jour fantaisie lui prit de raser ses officiers. Le lendemain, plus de barbe en pointe à Paris, que celle du Cardinal-ministre.

Les dames se paraient aussi d'étoffes voyantes et se couvraient de dentelle. Elles mettaient leur plus grand plaisir dans le "petit orajouer, le petit manchon, le petit chien", la montre à la ceinture, l'éventail dit zéphir, les carcons d'orfèvre bien étalés sur la poitrine, les ornements de tête, les gants diversement parfumés, à l'occasion à la nécessité, à la phyllis, à la néroli, de la princesse Nérola, à la fran-



La mode sous Louis XIII

gipane, du seigneur Frangipani, à la cadenette, etc.

Elles mettaient leur plus grande gloire dans leur rabat, ce charmant col rabattu qui laissait le cou libre et couvrait légè-

rement les épaules, rabat dentelé, rabat rayonné, cannelé, houppelé, rabat à la reine, à la Guise, à la guimbarde, à la neige, à la fanfreluche, etc., et tous ces rabats en fil de Flandre, en point de Venise ou de Gênes.

Mais vint l'édit de 1629 prohibant la dentelle étrangère à causes des sommes fabuleuses qui sortaient du royaume. En vain des cris et des trépignements: il n'y avait pas à plaisanter avec Richelieu.

Toute la dentelle disparut, à la cour exceptée. On conte qu'un certain Pardailan se paraît de ses points sous les rideaux de son carrosse, quand il allait faire quelque visite, et s'en débarrassait ensuite de la même façon.

La dentelle avait remplacé la passementerie milanaise, mise hors de France par l'édit de 1629. Après la dentelle, on en revint au clinquant, abandonné depuis Henri IV.

La mode en usa et abusa à tel point que Richelieu s'effraya de l'énorme quantité de matières précieuses employée à la toilette: l'édit de novembre 1633 défend tous les sujets de Sa Majesté de porter sur leur chemise, coulets, manchettes, coëffe, et sur autre linge, aucune découpeure et broderie de fil d'or et d'argent, passemens manufacturés tant dedans que dehors le royaume.

L'année suivante, nouvel édit: "Proscription pour les habits d'homme et de femme de toute espèce de drap d'or et d'argent, fin ou faux, et aussi de toutes les broderies où ces matières métalliques étaient employées."

On réclama de toutes parts. La caricature s'en mêla. Une estampe que chacun voulut voir et avoir, représentait un marchand s'arrachant les cheveux: "Mettons bas la boutique, et de tous nos beaux passemens faisons corde pour nous pendre!"

Une autre gravure enterrait solennellement la Mode avec les ris d'Héraclite et les larmes de Démocrite; il y avait cortège, sarcophage, épitaphe: "Cy gist la Mode qui causoit tant de folies en France..."

Les rubans remplacèrent les passements d'or et d'argent, et les rubans firent fureur. Plus de roses, mais des noeuds. Déjà en 1635 une parure de rubans s'appelait "petite oie", parce que ces noeuds, au bas des manches, sur les épaules et sur la chaussure représentaient, de convention, l'abatis d'une oie qu'on va mettre à la broche.

La petite oie eut longue durée; en 1660, Mascarille, dans les *Précieuses ridicules*, fait admirer sa petite oie à Cathos et à Madelon: "La trouvez-vous congruente à l'habit?"

Les édits de Richelieu n'avaient, du reste touché que l'or et l'argent employés pour passements, et les ouvrages de fil fabriqués hors du royaume, dentelle de Flandre, de Venise et de Gênes.

Ils permettaient les broderies et les galons de soie, le point coupé de France, et l'on en faisait déjà "de très louable" à Villiers-le-Bel et à Aurillac.

La cour n'était jamais atteinte par les lois somptuaires. Elle ne changea rien d'abord à ses habillements, ses livrées, ses carrosses; elle se contenta d'envoyer à la fonte les vieilles broderies d'or et d'argent.

Mais la simplicité forcée de la noblesse et de la haute bourgeoisie eut néanmoins sur elle quelque influence. La mode se transforma peu à peu; elle sacrifia ses excentricités et devint un instant aussi élégante que de bon goût.

Pour les dames, la veste ou hongreline raccourcie, ajustée, soutenue sans raideur par une fine armature et complétée par le grand col rabattu; les manches larges et

gracieuse, serrées seulement aux poignets la jupe tombant droit de la taille aux pieds; la robe, "robe à la commodité" ouverte sur le devant, à gros plis derrière et sur les hanches, à traîne par le bas.

Le costume masculin ne resta point en arrière: étoffes unies et couleurs neutres ou sombres; veste ou pourpoint ajusté sur le haut du buste, et à demi boutonné pour laisser voir vers le bas un bouillon de la chemise; point de ceinture, un riche baudrier soutenant l'épée, haut-de-chausse réduit d'ampleur mais notablement allongé, presque le pantalon, chose et nom de la chose empruntés à la République de Venise.

Cette belle époque dans l'histoire du Costume français répond à la fin du règne de Richelieu.

— o —

PRECAUTIONS A PRENDRE DANS LE MANIEMENT DES EXPLOSIFS

Pour l'éducation des mineurs et des cultivateurs qui emploient des explosifs, nous croyons devoir leur faire connaître quelques-uns des principaux règlements en usage dans les mines les mieux exploitées de l'Amérique.

N'EMMAGASINEZ PAS de capsules-amorces dans le même local que la dynamite.

N'ouvrez pas de paquets d'explosifs dans le magasin ou dépôt.

N'ouvrez pas de paquets d'explosifs avec un arrache-clous, un pic ou un ciseau. Servez-vous d'un coin en bois dur et d'un maillet.

N'emmagasinez pas d'explosifs dans un endroit chaud ou humide.

Ne faites pas usage d'explosifs qui sont gelés ou en partie gelés.

Ne faites pas dégeler d'explosifs devant un feu ouvert, ni sur un poêle, ni sur une lampe, ni près d'une chaudière, ni près

d'un tuyau à vapeur, ni en mettant des cartouches dans de l'eau chaude.

Ne dégelez pas la dynamite en plaçant les cartouches sur votre personne.

Ne transportez pas de capsules-amorces et d'explosifs dans le même paquet, ou la même main.

Ne manipulez pas d'explosifs ou de capsules près d'une flamme vive.

N'exposez pas d'explosifs ou de détonateurs directement aux rayons du soleil.

N'ouvrez pas un paquet d'explosifs avant d'être prêts à vous en servir, alors servez-vous en promptement.

Ne manipulez pas d'explosifs avec négligence.

Ne pincez pas une capsule (blasting cap) avec les dents autour d'une mèche, servez-vous d'une pince-capsule.

Ne faites pas d'économie en employant un bout de mèche trop courte.

Ne percez pas de trou dans les cartouches avec un outil en acier ou en fer, ayez une aiguille en bois.

N'employez pas de bourroir en métal.

Ne retournez pas à la mine à moins d'une heure après un raté.

Ne pas brûler les boîtes ayant contenu de la dynamite dans les fournaies ou les poêles.

Ne fumez jamais lorsque vous êtes dans une bâtisse contenant des explosifs, ou pendant le maniement de ceux-ci.

Ne jamais faire le tir des mines dans les puits, les descenderies (winzes), et en général dans les endroits difficiles d'évacuation, au moyen de cordeaux. Provoquez l'explosion par le courant électrique.

Ne jamais nettoyer un trou raté; enlevez seulement un peu de bourrage et faites-le sauter au moyen d'une petite charge d'explosifs. C'est le meilleur moyen d'éviter un accident.

Après le tirage, les hommes qui ont pré-

paré les trous de mines doivent faire un examen de chaque trou; marquer par un signe conventionnel les manqués, et faire rapport au contremaître d'équipe, qui doit en tenir un registre.

— o —

CE QUE L'EXCENTRICITE PEUT FAIRE

PAYER \$913.68 pour l'affranchissement d'une lettre contenant des articles de grande valeur de la Russie à l'Autriche, semble être chose incroyable et cependant ce n'est qu'une vérité.

L'enveloppe employée était faite de toile et mesurait 26 pouces de long par 12 de large. Un de ses côtés étaient entièrement couvert de timbres, de la plus grande valeur émis.

Pourquoi a-t-on préféré envoyer cette lettre par malle lorsqu'il en aurait coûté 20 fois moins de la confier à un postillon spéciale. C'est ce que l'on ne peut comprendre.

L'envoi était adressé à MM. Stanley Gibsons, Ltd., les collectionneurs de timbres et est exhibé dans les vitrines du "Strand".

Cette enveloppe est considérée comme une curiosité à cause du nombre de timbres et de leur valeur qui constuent un record au monde dans le coût de la transmission d'une lettre.

— o —

A Naples, on garde des chats dans les églises pour qu'ils détruisent les souris, qui, là-bas, infestent tous les vieux édifices. On peut souvent voir ces animaux se promener au milieu des fidèles ou assis gravement devant l'autel, pendant la messe.

LA BARBE DANS L'ANCIEN TEMPS

Si les hommes de l'ancien temps pouvaient revenir à la vie sur notre planète ils regarderaient avec mépris ceux d'aujourd'hui — Anglais, Américains et Canadiens surtout — dont le visage est complètement rasé.

La plupart des anciens considéraient la barbe comme un signe de virilité et respectabilité. Un Hébreux aurait préféré perdre son nez que sa barbe. Plus longue était celle-ci, plus il était content. La loi lui défendait de la couper et de la tailler, mais il pouvait la peigner et la parfumer avec des huiles aromatiques. Il brûlait sans retard tout poil qui se détachait, attendu que, selon la croyance générale, un seul poil tombé entre les mains d'un ennemi devenait pour celui-ci une arme terrible contre son ex-proprétaire.

Pour un Hébreux il n'y avait pas de plus grande dégradation, de plus grande humiliation que d'avoir la barbe rasée de force. La guerre éclata une fois entre les Hébreux et les Ammonites parce que le roi d'Ammon avait fait raser la moitié de la barbe de certains ambassadeurs hébreux qu'il soupçonnait d'être des espions. Ces pauvres ambassadeurs furent si honteux de l'opération qu'ils avaient subie qu'avant de retourner dans leur pays ils se cachèrent à Jéricho jusqu'à ce que leur barbe ait repoussé.

En Orient, aujourd'hui encore, l'homme jure "par sa barbe".

— o —

Dans les lois des Douze Tables, écrites en l'an 450 avant Jésus-Christ, il était expressément défendu d'enterrer ou de brûler l'or avec les cadavres, excepté quand il avait été employé pour aurifier les dents.

L'HYDROCYCLE

DEPUIS l'invention de la bicyclette, on a cherché souvent à adapter cet appareil sur un engin capable de supporter sur l'eau une ou plusieurs personnes.

Le problème a seulement été résolu d'une façon satisfaisante ces derniers temps. On a créé un hydrocycle très léger, d'une direction facile et d'une grande stabilité sur l'eau.

Il est constitué par deux flotteurs creux, réunis par des tiges, de façon que l'ensemble forme un tout rigide. Sur ce bâti est solidement fixé un cadre de bicyclette, supportant: la selle sur laquelle s'assied le conducteur, le guidon qui sert à manoeuvrer le gouvernail placé à l'avant, le pédalier et ses pédales.

La propulsion est donnée au moyen d'une hélice, placée à l'arrière, et qui reçoit le mouvement des pédales par une chaîne et un pignon d'angle. Pour que l'hélice ne porte pas sur terre quand on sort l'appareil de l'eau, il existe un système de débrayage qui permet de la remonter le long d'une tige inclinée.

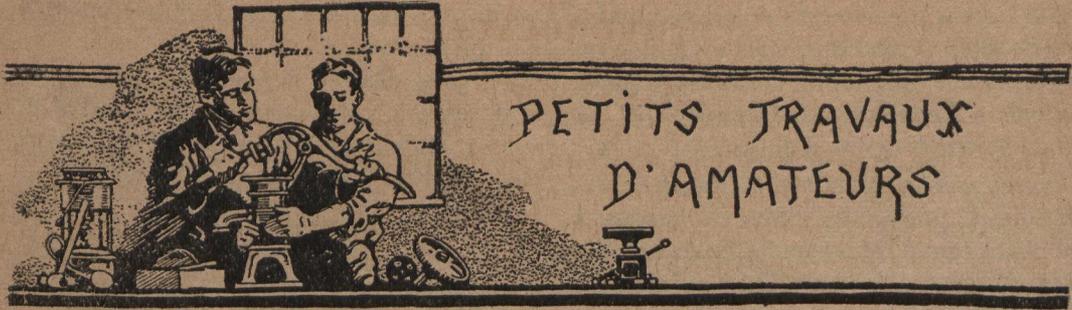
Enfin, pour permettre le transport à terre, le poids total de l'appareil étant d'environ 60 livres, l'hydrocycle est muni de deux petites roulettes placées à



L'hydrocycle a la forme d'un cigare.

l'avant, sous chacun des flotteurs, et il suffit de lever l'arrière de l'appareil au moyen de deux poignées et de le pousser ensuite dans la direction désirée.

Les deux flotteurs, dont vous remarquez la forme cigare, sont construits en fer-blanc. Ils sont munis, à chacune de leurs extrémités, d'une valve qui permet de retirer l'eau qui aurait pu s'y introduire. La vitesse de la machine est d'environ cinq milles et demi à l'heure, contre le vent et un courant moyen. La stabilité de l'appareil a permis à son inventeur de se hasarder sur les côtes, par temps calme, cela va sans dire.



COMMENT FABRIQUER UNE CHAISE

L'ILLUSTRATION ci-dessous nous indique une chaise d'un style uni, très facile à fabriquer pour celui qui a quelques aptitudes pour la menuiserie.

Pour réussir dans sa construction, procurez-vous des pièces de bois, du chêne rouge de préférence que vous ferez polir, en ayant soin de les faire couper $\frac{1}{2}$ pouces de plus long que les dimensions ci-dessous désignées, au cas où vous devrez procéder à l'équarrissage de leurs extrémités.

Commencez le travail en coupant les poteaux de la longueur indiquée dans notre illustration détaillée. Les bouts inférieurs doivent être légèrement taillés en biais pour les empêcher de fendre, après quelque temps d'usage.

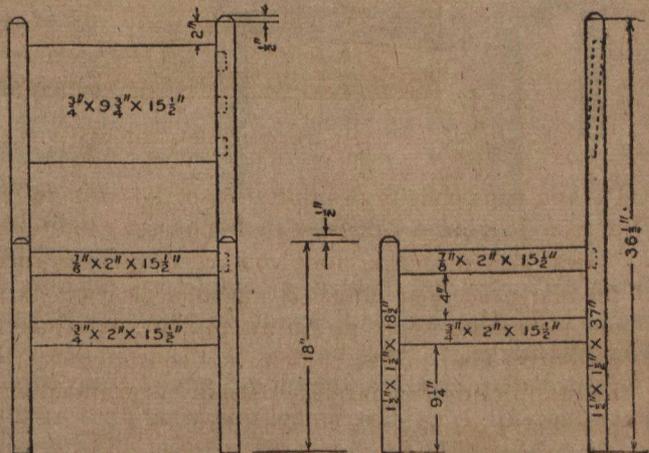
Ceux de la partie supérieure sont coupés de manière à former un angle de 45° , l'obliquité commençant à $\frac{1}{2}$ pouce en-dessous du sommet du poteau. Préparez et coupez vos mortaises.

Dans ce but, prenez vos mesures sur un des poteaux et placez-les tous les quatre, les

uns aux côtés des autres, sur une table, en ayant soin de placer la surface marquée, de manière à ce qu'elle soit visible.

Egalisez les bouts au moyen d'une équerre et faites ainsi pour les trois autres morceaux.

4 barres	$\frac{7}{8}$ x 2	x 17 $\frac{1}{2}$ pcs.
4 barres	$\frac{3}{4}$ x 2	x 17 $\frac{1}{2}$ pcs.
2 poteaux de dev.	1 $\frac{1}{2}$ x 1 $\frac{1}{2}$ x 19	pcs.
2 poteaux d'arrière	1 $\frac{1}{2}$ x 1 $\frac{1}{2}$ x 37 $\frac{1}{2}$	pcs.
1 dossier	$\frac{3}{4}$ x 9 $\frac{3}{4}$ x 17 $\frac{1}{2}$	pcs.
2 taquets	$\frac{3}{8}$ x 1	x 16 pcs.
4 pièces	$\frac{3}{8}$ x 2	x 16 $\frac{1}{2}$ pcs.

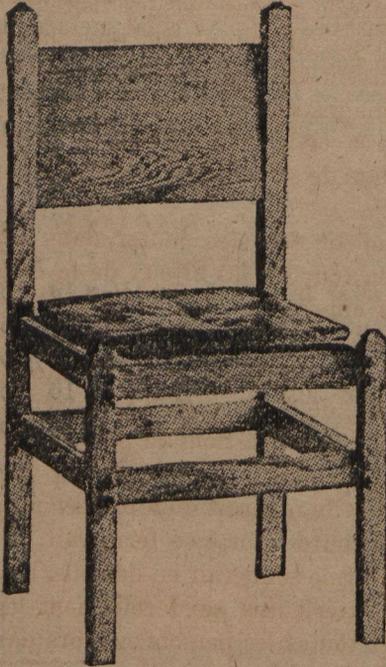


Détail de la fabrication

Les barres doivent être épaulées sur les quatre côtés. Trois-huitièmes de pouce représente une épaisseur convenable pour les tenons. Leur largeur devra être de $1\frac{1}{4}$ pouce et leur longueur d'un pouce.

Placez vos barres sur votre table en ayant soin de placer vos joints en-dessous et vos bouts égaux. Mesurez la dimension désirée et coupez-les tous d'une même longueur.

Lorsque vos morceaux auront été ainsi préparés et que vos mortaises auront été nettoyées, assemblez votre chaise en utilisant de la colle-forte bien chaude.



La chaise terminée.

Placez d'abord votre dossier et complétez ensuite la partie de devant avant de procéder au collage.

Avant d'adapter votre coussin qui pourra être en cuir à nuance rouge, que vous aurez rembourré de crin ou de feutre, selon votre goût, vous renforcerez les joints

au moyen de vis. Votre meuble n'en sera que plus solide.

Si vous désirez donner une plus belle apparence à votre chaise, vous pourrez la vernir en suivant la méthode en usage dans la décoration des meubles de luxe.

— o —

TRES UTILE POUR LA FERME

PROCEDEZ-VOUS les articles suivant: une chaudière en ferblanc, un entonnoir, une assiette à tarte et un filtre.

L'extrémité ouverte de l'entonnoir doit être d'une dimension telle qu'elle puisse s'adapter sur la chaudière.

Coupez alors le fond de la chaudière et enlevez le tuyau de l'entonnoir. Installez alors ce dernier à la surface de la chaudière et soudez-les ensemble bien solidement.

Taillez une ouverture en forme de "V" dans votre assiette en métal; attachez ensemble les deux extrémités ainsi obtenues, au moyen de soudure ou de rivets, obtenant de cette manière un devis conique.

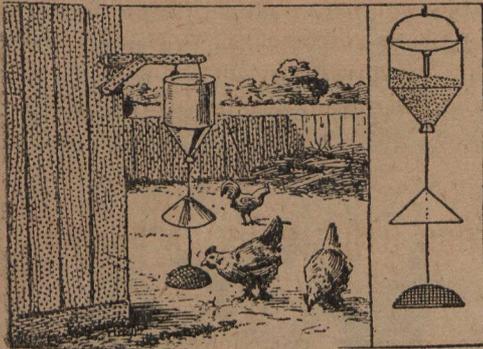
C'est alors le temps d'utiliser le fond que vous avez enlevé de la chaudière en le taillant de sorte qu'il puisse s'adapter sur le filtre. Remplissez cette dernière au moyen de blé d'Inde et soudez la pièce qui le contiendra.

Une bande de caoutchouc ou un simple ressort auquel, une bobine coupée en deux est ajoutée seront aussi nécessaires au bon fonctionnement de l'appareil.

Du couvercle de la chaudière, attachez une corde à une bande élastique; en outre ajoutez une longue corde, partant de l'extrémité de la bande de caoutchouc, en passant à travers l'entonnoir pour attein-

dre la bobine, de là au devis déjà mentionné et finalement au filtre.

La corde est attachée à la bobine par une cheville en bois. Au moment de l'ins-



Une installation pratique.

tallation, la cheville est dégagée; ou le filtre peut être ajouté au moyen de la corde sur le couvercle de la chaudière.

— o —

LE TRAFIQUE DES VIEUX UNIFORMES MILITAIRES

AU COURS d'un procès qui eut lieu en Cour de Police, à Londres, récemment, on a constaté que les uniformes militaires mis de côté étaient l'objet d'un trafic considérable. Ainsi on a cité le cas d'un civil qui avait acheté pour moins de \$3 l'uniforme d'un colonel d'état-major avec deux médailles de la guerre contre les Ashantis.

Les fripiers n'ont pas le droit de vendre des uniformes militaires sans s'assurer du caractère des acheteurs, mais ils oublient trop souvent la loi. Des individus ont pu s'embusquer longtemps sous des uniformes d'officiers et d'autres, grâce à leur déguisement, ont facilement volé des hôteliers et des marchands.

— o —

LA GARDE DE LA TOUR DE LONDRES

LES bijoux de la couronne d'Angleterre sont gardés dans la Tour de Londres. Pour mettre cette tour à l'abri des attaques des cambrioleurs modernes, si fertiles en ressources, il a fallu dépenser plusieurs milliers de livres sterling.

Quand une alarme est donnée toutes les barrières et portes de la Tour se ferment instantanément dès qu'on a appuyé sur un bouton. Il y a plusieurs boutons à cette fin dans la chambre du gouverneur, à Scotland Yard et en des endroits connus seulement de quelques fonctionnaires responsables.

Les barrières massives mêmes de la tour centrale par lesquels les visiteurs doivent passer, et qui pèsent plusieurs tonnes, peuvent être fermées par l'électricité. Au même instant une cloche d'alarme sonne pour avertir les gardiens, la police et les soldats de se préparer à toute éventualité.

Comme on doit s'en douter, dans la partie de la tour où les bijoux de la couronne sont exposés au public toutes les précautions sont prises pour frustrer les tentatives de vol. Si un visiteur tentait, par exemple, de s'approprier le fameux diamant connu sous le nom de "Cullinan" l'un des "Beefeaters" (gardiens) de faction dans la salle n'aurait qu'à presser un bouton. La lourde porte se fermerait, la cloche d'alarme sonnerait en-dessous, les barrières extérieures se fermentaient également et toutes les personnes alors dans la Tour de Londres seraient prisonnières.

— o —

Un fil de soie est à peu près trois fois plus fort qu'un fil de lin à diamètre égal.

AUTOS EMBALLEES, TABLE TOURNANTE

C'est surtout dans les représentations dites comiques que les fabricants de films cinématographiques étonnent les spectateurs. On n'arrive pas à comprendre comment certains tours de force ont été exécutés.

Voici, par exemple, un homme qui tombe du haut du toit d'une maison de six étages. Il roule sur le pavé, se relève et part en courant.

Vos yeux ont suivi la chute du corps dans le vide. Vous vous êtes demandé si un acteur s'était bien réellement laissé choir du haut du toit. Car la chose a été si bien exécutée que vous n'avez pas vu qu'on avait substitué un mannequin à l'homme, et que c'est ce mannequin qui a été lancé dans le vide.

Lorsque le mannequin est arrivé à terre, on a arrêté l'appareil photographique jusqu'à ce que l'acteur, qui s'est couché à la place du mannequin, se relève.

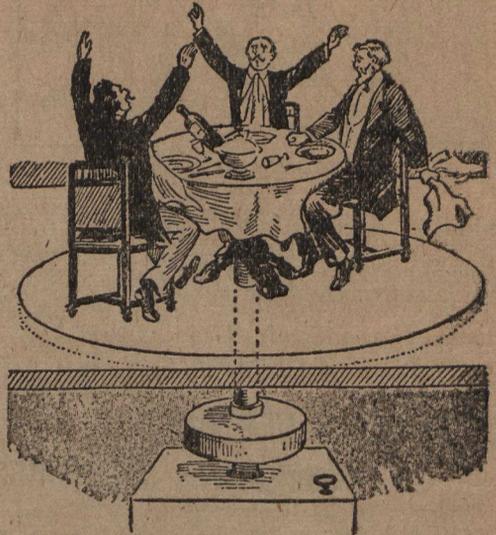
Or, l'acteur prend la fuite, poursuivi par une vingtaine de personnages. Leur vitesse, à tous, est prodigieuse. Il est impossible que des gens courent si vite. Il y a un truc, en effet, et nous allons vous l'expliquer.

Prenons comme exemple une situation qui ne manque jamais d'avoir un grand succès. Des amis sont en train de dîner tranquillement. Et voici, tout à coup, que la table se met à se mouvoir et à tourner avec une vitesse de plus en plus vertigineuse, entraînant avec elle tous les dîneurs assis sur leurs chaises.

Notre croquis vous montre que la table à laquelle les acteurs sont attablés au moment de rotation. Les acteurs font des gestes sur une plate-forme. Un mécanisme im-

prime à la table et aux acteurs le mouvement de rotation. Les tuteurs font des gestes désespérés, comme s'ils étaient affolés par la vitesse. En réalité, la table tourne lentement.

Mais on obtient cette illusion de vitesse en faisant sauter du film, au moyen de ciseaux, deux instantanés sur trois ou plus encore. L'effet produit est très facile à comprendre. La suppression des poses in-



La table tourne sur une plate-forme, tandis que l'opérateur prend ses vues.

termédiaires accroît considérablement le mouvement des acteurs.

C'est ainsi qu'est obtenue l'illusion de vitesse dans la course de l'acteur et, s'il monte en automobile, et si son automobile fait des embardées en travers de la route avec la vitesse de l'éclair, cet effet est encore produit de la même façon.

— o —

La rivière dont le courant est le plus rapide est la Sutley (Indes). La pente est de 12,000 pieds en 180 milles.



L'AMOUR DE JANE

Par Georges de Boisforet.

I

UN DRAME DANS LA NUIT

Sous le soleil radieux de printemps Alger-la-Blanche offrait le spectacle magique de sa beauté sans pareille.

Entre les jardins de Mustapha et ceux de Saint-Eugène, dans la ville basse, c'est-à-dire dans la ville européenne aux constructions élégantes, aux hôtels somptueux, il y avait, ce jour-là, une grande affluence de promeneurs.

Parmi ces promeneurs l'un surtout attirait l'attention. Grand, blond, élancé, vingt-huit à trente ans au plus, la physionomie fine et franche, il était aisé de se rendre compte, à sa mise, à son air de suprême distinction, qu'il appartenait à l'élite de la société.

En effet, il portait l'un des plus grands noms de l'armorial de France. Il se nommait le duc Armand de Varades.

Il y avait deux mois à peine qu'il était à Alger.

Pourtant lorsque, venu de France, de Paris, d'où la lassitude des boulevards et des théâtres, le dégoût d'une vie toujours semblable, sans imprévu et sans poésie, l'a-

vait éloigné momentanément, oui, lorsque venu de Paris il avait débarqué sur la terre d'Afrique, il avait l'intention de ne faire, à Alger qu'un séjour d'une semaine au plus, puis de s'enfoncer vers le sud, vers les horizons nouveaux, vers les contrées où il n'y avait ni chemins de fer, ni tramways électriques, vers les oasis mystérieuses qui étaient le but réel et unique de son voyage.

Et ce voyage à peine commencé il l'avait interrompu soudain.

Il s'était attardé, fixé dans la ville où il ne croyait que passer simplement.

Il avait fallu pour cela une raison importante.

Mais quelle raison ?

Lui seul le savait.

Il avançait lentement, laissant errer sur le spectacle des voitures et des gens des regards peu intéressés.

Beaucoup de femmes, en passant près de lui, glissaient de côté un coup d'oeil de curiosité ou d'admiration qu'il semblait ne pas surprendre.

Evidemment sa pensée était ailleurs.

Tout à coup quelqu'un qui était derrière lui, et qui le suivait depuis quelques instants, lui toucha l'épaule.

S'étant retourné le jeune homme poussa une exclamation :

—Vous, Leska.

—Moi, duc.

—Ici ?

—Dame !

C'était un homme d'environ trente-huit ans, de taille bien prise. Son visage glabre, d'une grande régularité de traits, n'eût pas manqué de charme, sans le sourire indéfinissable, presque cruel, qui plissait, à certaines minutes, le coin de ses lèvres trop minces.

Il était très répandu dans le monde de Paris et dans celui d'Alger.

Six mois de l'année il habitait alternativement chacune de ces deux villes.

Il s'appelait Jean Leska.

On le disait ou plutôt il se disait issu de l'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la Pologne russe.

Son existence était, à la vérité, assez mystérieuse.

Admis dans les cercles les plus fermés, tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il avait un goût très vif pour la peinture. A certaines époques, il disparaissait subitement, restait de longs jours absent, parti pour de lointains voyages d'où il rapportait, racontait-il à son retour des études précieuses—que personne n'avait jamais vues d'ailleurs. Puis, ayant déposé la palette, ajoutait-il avec un sourire qui voulait paraître enjoué et qui n'était que contraint, il reprenait le "carcan", c'est-à-dire la tenue mondaine.

D'ailleurs très riche, indubitablement, célibataire, dépensant l'argent sans compter, nul ne songeait à s'étonner de ses fugues ou de ses manies et de savoir le pourquoi exact de ses déplacements—fort naturels en somme.

—Vraiment, dit-il, mon cher duc, l'agréable rencontre; je ne m'y attendais

guère; il y a loin d'ici au boulevard de la Madeleine ou des Italiens.

M. de Varades allait répondre, mais les mots qu'il voulut prononcer demeurèrent dans sa gorge.

Il était devenu d'une excessive pâleur. Ses yeux venaient de se fixer sur une victoria qui avançait au trot de deux superbes alezans.

Dans cette victoria une femme était étendue.

D'une vingtaine d'années peut-être, elle était d'une merveilleuse beauté.

Blonde, d'un blond fauve très rare comme celui des Vénitiennes, les yeux noirs mais d'une douceur infinie éclairant un visage d'une pureté presque divine, elle semblait être une de ces créatures de rêves enfantées par l'imagination des poètes.

Son corps, d'une admirable perfection de formes, était mollement incliné en une pose charmante de langueur et de noblesse et un voile léger de tristesse mettait comme une ombre sur la blancheur de son front si pur.

Quand la victoria passa devant eux les deux hommes saluèrent d'un salut profond et respectueux.

Le regard de M. de Varades et celui de la jeune femme se croisèrent.

Celle-ci avait tressailli.

Le jeune homme, lui, était devenu encore plus pâle.

Pourtant si rapide qu'eût été cette scène quelqu'un n'en avait perdu aucun des détails.

Ce quelqu'un était Jean Leska.

Il avait surpris le tressaillement de la jeune femme à la vue du duc, la pâleur de ce dernier, et il était demeuré droit, sans un geste, comme pétrifié, à les regarder.

Malgré tout l'empire prodigieux qu'il possédait lui lui-même son visage s'était couvert d'une lividité effrayante. Et une

lueur mauvaise, une lueur de menace qui eût fait frissonner la jeune femme si elle eût pu l'apercevoir, avait traversé sa prunelle.

Il murmura tout bas :

— Oh ! Oh ! milady Brumel, est-ce que... par hasard, vous vous laisseriez aller à aimer monsieur le duc Armand de Varades... Moi aussi je vous aime... moi que vous avez repoussé... Prenez garde!...

Ses poings s'étaient crispés. Une grimace de haine implacable tordit sa bouche.

Mais tout de suite il se ressaisit et réussit à donner de nouveau à sa physionomie une apparence de calme et d'aménité derrière laquelle il eût été difficile de pressentir le drame qui se jouait à cette seconde dans son âme obscure.

La victoria avait disparu, perdue dans un flot d'équipages.

Il se tourna vers le jeune homme.

— Il y a longtemps que vous connaissez milady Brumel, mon cher duc?...

Sa voix était tranquille. Il avait posé cette question sur un ton de presque complète indifférence. Cependant un imperceptible tremblement nerveux l'agitait et son regard épiait avidement le duc.

Le visage de celui-ci ne révélait plus la moindre trace d'émotion.

Il avait reconquis tout son calme. Il répondit :

— Moi, non. J'ai connu lord Brumel peu après mon arrivée ici. Je me suis fait recevoir au même cercle que lui. Il m'a fait l'honneur de me prier quelquefois aux jours de milady. Voilà. Et vous ? N'êtes-vous pas, conte-t-on, au nombre de ses intimes ?

Tout en parlant il songeait à la fatalité de son aventure, à cette jeune femme si invraisemblablement belle, au profil mélancolique, qui venait de passer au galop de son équipage et qu'il y a deux mois à

peine il ne connaissait pas, à cette jeune femme dont il ignorait encore tous les détails de l'existence et que, malgré tout, il n'avait pu se défendre d'aimer follement, tout en dedans de lui-même — lui qui n'avait jamais aimé encore — d'un amour absolu, indéracinable, d'un amour qui était devenu toute sa vie.

C'avait été au tour de Jean Leska de tressaillir. Il déclara :

— Mes relations avec lord Brumel datent de plus de cinq ans. Il arrivait d'Angleterre. Des intérêts financiers considérables l'ont fixé ici. C'est, comme vous avez pu le voir, un homme redoutable, sec et froid comme un chiffre. Peu de jours après son débarquement j'ai dû lui servir de témoin dans une affaire qu'il avait eue... je ne sais plus à quel sujet... avec un capitaine de spahis qu'il tua roide d'une balle dans la tête à vingt-cinq pas.

Jean Leska scanda, en plongeant sur le jeune homme un singulier regard, un regard dont celui-ci ne peut pas saisir la signification :

— Lord Brumel est un tireur vraiment extraordinaire. C'est le plus adroit qu'il m'ait peut-être jamais été offert de rencontrer. L'homme qui est en face de son pistolet est un homme mort.

Le duc eut un geste d'indifférence. Que lui importait ! L'image seule de la jeune femme occupait son esprit. Il demanda :

— Lord Brumel était marié ?

— Non.

Jean Leska avait dit cela sèchement. Mais tout de suite il se reprit et il ajouta du ton le plus naturel :

— Son mariage avec milady Jane, alors miss Jane, ne remonte qu'à deux années. C'est dans les environs d'Edimbourg, chez l'une de ses propres parentes, que lord Brumel a rencontré la jeune femme. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Je ne le sais pas.

Je ne pense pas qu'elle-même le sache. Peut-être même n'est-elle pas Anglaise. Son mariage avec lord Brumel est tout simplement un mariage de hasard. Cette vieille parente chez laquelle miss Jane vivait, après l'avoir recueillie, je crois, l'avait élevée comme si elle eût été sa véritable enfant. Se sentant mourir elle se souvint soudainement qu'elle avait, à Alger, un petit-neveu qui était immensément riche et qui possédait l'un des plus beaux noms de l'Angleterre... et près d'elle la plus exquise... la plus chaste... la plus douce des jeunes filles que sa mort allait laisser sans soutien au monde. Elle fit câbler à Alger. Lord Brumel accourut par le premier paquebot et juste à temps pour recevoir le dernier soupir de la pauvre femme laquelle, avant d'expirer, mit dans la main de son petit-neveu la main de miss Jane aussi interdite de ce mouvement que pouvait l'être lord Brumel lui-même. Six mois plus tard miss Jane s'appelait milady Brumel et donnait à Alger, dans son palais princier de Mustapha, sa première grande réception.

Jean Leska se tut. Ce qu'il oubliait de dire... ce qu'il savait pour l'avoir surpris pourtant, c'était le malheur de ce mariage... la souffrance secrète de la jeune femme dont la pauvre âme si délicate... si tendre... avait été irrémédiablement blessée dès la première minute par la nature rude, cassante, vindicative de lord Brumel — de lord Brumel qui pourtant nourrissait pour elle la plus entière, la plus sauvagement jalouse des passions.

La nuit peu à peu s'était faite, une nuit claire, toute semée d'étoiles.

Les voitures étaient moins nombreuses, les passants plus rares.

Le duc Armand... tout à sa pensée... tout à une pensée unique se taisait également.

Un long silence planait. Ce fut Jean Leska qui le rompit.

—Vous allez au cercle? interrogea-t-il.

—Non, merci, je rentre.

—Alors, au revoir.

—Au revoir.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, puis le duc Armand se dirigea doucement vers son hôtel.

Une demi-heure plus tard il y lisait un mot qu'il avait trouvé dans son courrier et qui était celui-ci :

“Lord et lady Brumel prient monsieur le duc Armand de Varades de bien vouloir leur faire l'honneur d'assister à la soirée qu'ils offrent après-demain dans leur hôtel de Mustapha.”

Un éclair de joie illumina les yeux du jeune homme.

—Je vais la revoir, murmura-t-il.

Mais tout de suite ses traits se rembrunirent. Une tristesse voila son front. Il soupira :

—A quoi bon.

Pendant quelques secondes un grand combat parut se livrer en lui. Une révolte le redressa. Il fit enfin :

—Je n'en puis plus... Je l'aime trop... cela est atroce... Il faut que je le lui dise. Il faut qu'elle sache que je l'aime...

A la même minute, en franchissant le seuil de l'Européen-Club, Jean Leska, la face convulsée de haine, les dents serrées, répétait :

— Prenez garde!... Oh! oui, prenez garde!...

Et dans un geste d'implacable résolution :

—...parce que, je vous le jure, je serai sans pitié!...

Le palais—car c'était un véritable palais—que lord Brumel, le plus colossalement riche des anglais établis à Alger,

avait fait élever à Mustapha, en face de la Méditerranée, était l'un des plus splendides qu'on pût voir.

Construit en partie dans le goût gothique avec des fenêtres en forme d'ogive, un portique gigantesque à colonnades, des terrasses immenses qui descendaient vers la mer, il était une véritable merveille, le chef-d'oeuvre d'un artiste qui avait épuisé à l'édifier toutes les ressources prodigieuses de son génie.

Une flore luxuriante lui faisait un cadre unique... un cadre de Mille et une Nuits.

A côté de palmiers aux mille variétés, d'aloès, de cactus, de poivriers, c'était, avec profusion, les plantes les plus rares, les plus précieuses, de toutes les espèces et de tous les pays.

Ce soir-là milady Brumel offrait à la haute société d'Alger sa troisième grande réception annuelle.

Il était dix heures à peine.

Le palais, sous les feux de mille lumières... étincelait dans un décor de féerie.

Les invités commençaient à affluer.

Dans la cour d'honneur du palais, devant l'escalier monumental de marbre blanc éclairé, au seuil, par des lampadaires d'argent massif, une file d'équipages se succédaient sans interruption.

Au premier... dans les salons tout ruiselants d'or et de clartés, une foule déjà compacte se pressait, une foule sans cesse grossissante où se confondaient les habits noirs des hommes, les uniformes tout chamarrés d'or des officiers, les toilettes claires et d'un luxe fabuleux des femmes dont les épaules nues étalaient leur splendeur sous les lustres.

A ce moment un valet glabre dans sa livrée rouge et or, annonça :

— M. le duc Armand de Varades.

Le jeune homme fit son entrée.

Sous la correction parfaite de son attitude il était un peu pâle... il était un peu ému.

L'heure était décisive.

Lui-même l'avait arrêté ainsi.

Cette soirée devait décider du sort de toute son existence car, plus que jamais, il était résolu à se confesser à la jeune femme... à lui révéler l'amour immense... infiniment tendre... infiniment profond... qui s'était emparé de lui et qu'à présent il ne pouvait plus maîtriser.

Souvent déjà il s'était dit à lui-même qu'il était impossible que milady Jane, cette créature parfaite, put aimer l'homme dur et froid, si dissemblable à elle, qu'était lord Brumel.

Désormais il était fixé.

Ce que Jean Leska lui avait tu, le hasard d'une conversation entendue au cercle le lendemain même le lui avait appris.

Il savait que la jeune femme était malheureuse. Il savait qu'elle souffrait silencieusement d'une plaie inguérissable au coeur.

A peine eût-il franchi le seuil du salon que son regard aussitôt la chercha dans la foule.

Tout de suite il aperçut Jane.

Elle était debout, près d'une cheminée, comme absorbée par la conversation de quelqu'un qui se tenait auprès d'elle et qu'il reconnut pour être Jean Leska.

Sans savoir pourquoi il en éprouva un sentiment involontaire de contrariété.

Un pressentiment.

Il haussa les épaules.

Cette impression, d'ailleurs toute fugitive, s'était déjà dissipée.

Ses yeux ne quittaient pas la jeune femme.

Jamais celle-ci ne lui était apparue plus belle.

Vêtue d'une toilette sensationnelle de

soie toute blanche d'une richesse inouïe, légèrement échancrée à la naissance d'une gorge neigeuse... d'une gorge d'un modèle divin... elle était le point vers lequel se dirigeaient tous les yeux, vers lequel allaient toutes les admirations.

Malgré l'attention déférente avec laquelle elle écoutait Jean Leska il sembla au duc que la pensée de milady Jane était absente.

Il la vit mélancolique, plus mélancolique encore que jamais elle n'était, avec comme une résignation au fond de ses admirables yeux.

A travers la cohue il se dirigea vers elle. Il n'avancait qu'avec difficulté.

Quand enfin il put parvenir auprès de la jeune femme celle-ci interrompit son entretien avec Jean Leska.

Sa figure s'éclaira doucement d'un sourire adorable et un peu de sang imperceptiblement, afflua à ses joues.

Bien qu'elle se roidît de toutes ses forces afin de dominer la faiblesse qui la gagnait, son sein soudainement oppressé se soulevait avec effort à intervalles irréguliers.

Elle tendit au jeune homme d'un geste exquis, une main vers laquelle il s'inclina et qu'il effleura, du bout des lèvres, d'un baiser respectueux.

A cette vue Jean Leska n'avait pu réprimer un frémissement. Son front s'était barré d'un pli sombre et une colère brusque, terrible, une colère contenue gronda en lui.

Son oeil jaloux, inquisitorial, ne quittait pas le jeune homme et la jeune femme comme s'il voulût lire au plus profond d'eux, leur arracher à tous deux le secret de leur âme.

Le duc s'était redressé.

Les deux hommes se saluèrent d'un salut correct, froids

A ce moment la voix du valet reprit à nouveau :

— Madame la comtesse de Croix-Luc ! Madame Estrèves... Mademoiselle Marthes de Croix-Luc...

Milady Jane porta les yeux dans la direction des nouvelles arrivantes.

Avec une grâce parfaite et sur un ton où semblait percer vaguement comme un regret à l'adresse du jeune homme, elle s'excusa :

— Messieurs... je vous abandonne... mes devoirs de maîtresse de maison...

Et tout de suite elle ajouta :

— D'ailleurs voici lord Brumel.

En effet ce dernier se dirigeait vers leur groupe.

C'était un homme de haute stature, la face dure, l'oeil sombre, autoritaire, aux moustaches d'un blond roux hérissées à la russe. Il donnait de prime abord, une impression brutale de force, l'impression de quelqu'un dont la colère... ou la haine... devait être redoutable.

Bien qu'il approchât déjà de la quarantaine ses mouvements, grâce à une pratique quotidienne de tous les sports avaient gardé l'étonnante souplesse de la première jeunesse.

D'ailleurs d'une tenue irréprochable de gentleman.

Il donna une main au duc et à Jean Leska.

— Permettez-moi de vous enlever, messieurs, déclara-t-il.

Et comme Jean Leska et le duc paraissaient attendre une explication :

— Simplement pour vous présenter un jeune officier débarqué cette semaine, M. d'Estaing, auquel l'un de vous, messieurs, voudra bien faire l'honneur de servir avec moi, de parrain à l'Européen-Club.

— Monsieur d'Estaing ? interrogea Jean Leska.

Il parut fouiller dans sa mémoire.

— Connais pas... dit-il laconiquement.

— N'importe... ça n'a pas la moindre importance... Puisqu'il est de vos protégés nous sommes à votre disposition, milord.

Le duc Armand s'était contenté d'incliner la tête en signe d'assentiment.

Un orchestre invisible de tziganes commençait à préluder les premiers accords d'un air célèbre.

Lord Brumel entraîna le duc et Jean Leska à travers une succession de pièces toutes éclairées à profusion, envahies par un flot d'invités.

La présentation avec M. d'Éstaing, un lieutenant de chasseurs à cheval, avait eu lieu dans l'encoignure de l'une des fenêtres de ces pièces où se tenait, un peu à l'écart, un groupe d'officiers, lesquels se sachant seul, ou tout au moins hors de la portée des oreilles les plus voisines, discutaient assez haut, en termes libres, du mérite des femmes d'Alger.

C'était un chaos d'avis contradictoires.

Jean Leska interpellé directement par l'un des officiers, avait dû se mêler à la discussion. Mais à la dérobée il observait M. de Varades.

Depuis quelques secondes, celui-ci était agité.

Malgré tout le tact exquis de grand seigneur que nul ne possédait comme lui, il avait peine à dissimuler un brusque énervement.

Il se disait qu'à tout prix, il lui fallait se débarrasser de Jean Leska et de lord Brumel, reconquérir sa liberté, cette liberté qui était si nécessaire à l'exécution des projets auxquels il s'était enfin résolu.

Sans savoir pourquoi, il lui semblait qu'à cette minute il lui serait facile d'approcher milady Jane, d'avoir avec elle quelques instants de tête à tête durant les

quels il pourrait alors s'avouer à elle.

La conversation, de plus en plus bruyante, était devenue générale.

Le duc profita d'un moment d'inattention pendant lequel il crut que sa disparition ne serait pas observée, pour s'esquiver adroitement.

Enfin, il allait donc approcher la jeune femme!...

Il allait donc être seul à seule avec elle.

Lui dire son amour.

Il s'éloigna rapidement.

Il ne vit pas le regard de Jean Leska qui le suivait, un regard mauvais, haineux, chargé de menaces.

Une émotion violente faisait battre la poitrine du duc.

Il avait traversé quelques petits salons où s'étaient attardés des couples fatigués sans doute de suivre le remous de cette foule exubérante dont la rumeur parvenait jusqu'à ses oreilles, une rumeur confuse, sourde, faite de mille voix étouffées, des rires perlés des femmes, et d'une musique lente, très douce, qui le fit frissonner.

Un instant, derrière un immense palmier de Palmyre, il avait été arrêté par la fuite de deux ombres, une ombre de femme mêlée à une ombre d'homme, quelque commencement d'idylle, quelque entretien d'amour qu'il interrompait sans dout.

Maintenant qu'il se rapprochait du grand salon, des voix arrivaient à lui plus distinctes, des lambeaux de phrases sans suite, fondues dans le tumulte.

Il parvint enfin dans le hall immense, où la foule affluait de plus en plus pressée, de plus en plus houleuse.

Alors il porta les yeux vers l'endroit où il avait laissé milady Jane.

Il n'y vit pas la jeune femme.

Le premier mouvement qu'il en éprouva fut un mouvement de surprise, presque de **déception**, bien qu'il se fit machinalement la réflexion que si milady Jane avait été là, dans cette cohue et dans cette lumière, il lui eût été impossible de l'entretenir de choses autres que de choses banales, à cause des oreilles qui les écouteraient, à cause des yeux qui les verraient.

Sa déception lui fut d'autant plus sensible qu'il avait eu l'intuition que l'occasion qu'il cherchait jalousement, l'occasion inespérée allait se produire.

Or, voici que la jeune femme n'était pas là, qu'elle avait disparu sans qu'il pût deviner où elle se trouvait.

Il se rappela que dans les divers salons qu'il venait de traverser il ne l'avait pas non plus entrevue.

Il pensa :

— Quelque chose que j'ignore, survenu sans doute en mon absence, l'a contrainte à se retirer dans ses appartements... une fatigue, un malaise, que sais-je... Elle l'a fait sans bruit afin de ne pas alarmer ses invités... Elle avait ce soir, me semble-t-il, un air d'accablement inaccoutumé, l'ombre d'une douleur au fond de ses yeux...

Il se dit encore :

— Je suis fou de penser à elle... fou de l'aimer... il n'est pas possible qu'elle m'aime...

Bien que le salon fût construit selon un plan fort pratique, c'est-à-dire presque sans murs, avec de hautes fenêtres ogivales, des fenêtres en succession à chaque plan du bâtiment, le jeune homme sentait un chaleur intense le suffoquer, une chaleur insupportable, mêlée aux mille parfums âcres, énervants qui flottaient dans l'air.

Il franchit une porte au hasard, traversa une chambre toute noire, franchit une

autre porte, et se trouva dehors **sous les étoiles**, sur la première terrasse du palais d'où ses yeux découvrirent au loin la mer infinie, la mer toute bleue, dont les vagues se mouraient avec une plainte sur le rivage.

Durant quelques instants, il demeura ainsi, droit, figé dans la contemplation de l'admirable spectacle qui se déroulait devant lui.

Mais tout à coup il tressauta.

A quelques pas de lui, assise sur une longue chaise de bambou, une forme **blanche**, une forme toute blanche avait surgi.

Il fit tout bas :

— Elle!...

Et il répéta :

— Elle... Elle...

Ils étaient seuls.

Derrière eux la grande clarté du palais rayait au loin la mer d'une longue ligne de lumière féérique qui augmentait encore l'ombre qui les enveloppait.

La jeune femme n'avait pas eu un mouvement.

Abîmée dans sa rêverie, elle avait paru n'avoir pas remarqué la présence du jeune homme.

Sa physionomie, éclairée en ce moment par un rayon pâle de la lune, avait conservé l'air de profonde tristesse que le duc avait déjà surpris, cet air de tristesse résigné qu'elle ne cachait plus dès qu'elle était seule, dès qu'elle ne devait plus dissimuler au monde l'immense souffrance qui était en elle.

Jamais la douceur de son charme n'avait été plus pénétrante. Jamais plus qu'à cette minute, le duc n'avait aimé la jeune femme ainsi étendue, muette, les mains lasses aux genoux, avec un rêve mystérieux au fond de ses prunelles fixes qui regardaient la mer.

Il avait fait quelques pas vers elle...

lèvement... silencieusement... et il la regardait... sans pensée... sans autre pensée au fond de lui que celle-là :

— Comme elle est belle!... oh! oui, comme elle est belle!...

Il tremblait un peu malgré sa grande force et bien qu'il voulut se raidir contre la défaillance qui l'envahissait.

Des frissons le parcouraient et les paroles qu'il voulait prononcer s'étranglaient dans sa gorge.

Il avança encore.

Maintenant il était tout près de la jeune femme.

Il était impossible qu'elle ne le vit pas, et pourtant elle n'avait pas eu un geste. Elle avait continué à fixer au loin le point où semblait finir l'horizon.

Il prononça :

— Jane.

Mais si bas qu'elle ne dut pas l'entendre.

Alors il demeura debout, près d'elle, silencieux à la regarder.

La musique du salon s'était tue.

On n'entendait plus qu'une rumeur mourante... une rumeur qui s'affaiblissait de minute à minute et qui s'éteignit, couverte par le déferlement des vagues au bas de la côte.

Le jeune homme ne pensait pas. Tout était brouillé en lui. Ce qu'il avait décidé de confesser à la jeune femme, il ne s'en souvenait plus... il aurait été incapable de le dire... Il ne savait pas... Il ne savait plus... Il savait seulement qu'il l'aimait éperdûment, de toutes les forces de son âme.

Alors, brusquement, il tomba à ses genoux.

.....

Lord Brumel et Jean Leska étaient rentrés dans le salon à l'instant même où le

duc en sortait pour aller à la recherche de milady Jane.

Le baron avait vu disparaître le jeune homme et remarqué de quel côté il se dirigeait, c'est-à-dire vers les terrasses.

L'attitude étrange de celui-ci, sa fébrilité, avaient suffi à fixer son soupçon.

Immédiatement ses yeux... par instinct...avaient cherché milady Jane.

Il ne l'avait pas aperçue.

La jeune femme n'était pas là!

Il en fut frappé d'un coup imprévu, d'un coup violent au coeur, et sa face devint affreusement blême.

Tout de suite la certitude que le duc et milady Jane étaient ensemble, seuls, sur l'une des terrasses du palais, s'était imposée à son esprit.

Milady Jane et le duc!

Sans doute, ils parlaient d'amour!

Oh! l'effroyable pensée!

Il avait été pour bondir... pour se précipiter vers eux...

Mais cette fois encore il domina sa rage jalouse.

Une idée infernale... une idée infâme venait subitement de germer en lui.

Alors un sourire sinistre éclaira son visage... et vers lord Brumel, flegmatique à son côté, et qui souriait, il glissa un regard atroce.

La vengeance qu'il cherchait — immédiate, inexorable — elle était là, près de lui.

Oh oui! comme il allait pouvoir se venger!

Il avait repris toute sa placidité.

Maintenant il attendait une question qu'inafailliblement le lord ne manquerait pas de poser et que déjà il sentait aux lèvres de celui-ci.

En effet lord Brumel observa brusquement, après avoir promené ses regards autour de lui :

— Je ne vois pas milady, baron!

Jean Leska tressaillit.

— Milady?... répéta-t-il, d'une voix dont lord Brumel ne perçut pas la soudaine altération.

— Oui.

— Elle n'est pas dans ce salon?

— Non.

Et il ajouta :

— Elle n'est pas, non plus, dans les salons que nous venons de parcourir ensemble.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— En effet... vous avez raison.

Il hésita. Puis se décidant enfin :

— N'avez-vous pas remarqué que milady Jane paraissait légèrement lasse ce soir... Peut-être est-elle un peu fatiguée... un peu surmenée... peut-être a-t-elle éprouvé le besoin de se retirer de ce bruit et de cette foule pendant quelques minutes.

A mesure que Jean Leska parlait, une inquiétude envahissait lord Brumel. Il répondit :

— Si milady avait dû se retirer dans ses appartements, elle ne l'eût pas fait sans m'en aviser, certainement.

— Sans doute... mais rien n'affirme que milady ait été obligée de se retirer dans ses appartements... Elle ne s'y fut résignée d'ailleurs qu'à la toute dernière extrémité... Elle a pu ne souffrir que d'un malaise passager... un malaise insignifiant... que sais-je... La chaleur est si lourde ici. Sans doute a-t-elle été indisposée... Sans doute est-elle allée tout simplement respirer un peu d'air plus pur.

— Dans le parc?...

— Peut-être... Ou plutôt, ne croyez-vous pas, sur les terrasses. Il doit y faire si doux en ce moment.

Il avait eu pour prononcer cette dernière

partie de phrase, un ton ironique, incisif.

Lord Brumel n'y prit point garde.

— En effet, dit-il simplement.

Il fit un pas.

— Vous m'accompagnez?

— Non, merci, je reste.

Jean Leska regarda lord Brumel s'éloigner. Il savait de quelle épouvantable chose il allait sans doute être la cause. Il n'eut pas un frisson. Quand lord Brumel eut disparu, il s'enfonça dans les groupes.

La jeune femme n'avait pas eu un cri.

Le duc avait pris ses mains dans les siennes. Doucement, tristement, elle se dégagea de son étreinte.

Atteint douloureusement au cœur, il balbutia :

— Je vous ai offensée, madame...

Il s'était relevé. Il la regardait. Il avait :

— Je suis si malheureux, si vous saviez.

Brusquement, un flot de paroles, toutes les choses tumultueuses qui se pressaient dans son âme, lui montèrent aux lèvres. Il continua :

— J'ai tant lutté avant d'oser ce que j'ose... avant de vous dire que je vous aime... que jamais je n'ai aimé que vous... Tenez, hier encore, je voulais partir, retourner à Paris... J'étais fou, n'est-ce pas? Comme si je ne pouvais renoncer à vous voir, à vous parler... comme si je ne pouvais vivre sans vous... J'avais trop souffert... Vous me regardiez avec trop d'indifférence... Vous aviez pour moi, aux minutes brèves où j'étais auprès de vous, le sourire que vous avez pour tout le monde. Et j'ai souffert... et je souffre... et je n'en puis plus... Je ne suis pas éloquent... je

vous répète les mêmes choses... Je ne sais ce que c'est que de dire à une femme qu'on l'aime et les mots ne me viennent pas et demeurent dans mon coeur...

Tout en parlant, par phrases entrecoupées, le duc fixait la jeune femme avec des yeux ardents.

Il vit deux grosses larmes briller à ses paupières et couler le long de ses joues. Alors il s'interrompit et il dit simplement, frappé d'un grand coup.

— Pardon.

Milady Jane s'était levée. Ses yeux étincelaient à présent d'un éclat de fièvre. Elle marcha vers le jeune homme. Elle le contemplait d'un air étrangement doux, étrangement tendre. Néanmoins, elle dit :

— Monsieur de Varades, ce que vous venez de faire est indigne de moi... indigne de vous... Vous m'avez gravement outragée... Je pourrais m'en souvenir... je pourrais vous en garder rancune... Je vous pardonne... Ne songez plus à une chose qui serait une folie et un crime...

— Madame!...

— Il y a deux mois à peine, vous ignoriez qu'il y eut au monde une femme qui s'appelait milady Brumel... faites comme si vous n'aviez jamais rencontré cette femme... faites comme si vous ne m'aviez jamais connue... Efforcez-vous à m'oublier... Oubliez-moi... L'oubli vient si vite.

Elle ajouta tristement :

— Même sans qu'on l'aide.

Le jeune homme eut un geste désespéré :

— Vous oublier?...

Mais vous savez bien que je ne le pourrai pas...

— On pense cela.

— Mais mon amour à moi n'est pas de ces amours éphémères... Je vous aime de toute mon âme... de tout mon souffle... Vous êtes ma vie... Sans vous rien n'exis-

te, sans vous tout est à jamais fini pour moi.

— N'importe, il le faut.

— Madame!

— Il le faut.

Elle répéta avec exaltation, comme si elle eût voulu se convaincre elle-même :

— Il le faut... il le faut...

A cette seconde, elle était réellement magnifique de douleur et de renoncement. Tout son être frémissait. Elle devait endurer un épouvantable martyre.

Elle voulut aller jusqu'au bout du calvaire. Elle continua :

— Ecoutez, vous êtes jeune, vous avez un grand nom, une grande fortune, une grande âme; une autre se rencontrera un jour avec vous sur votre chemin... une autre qui vous aimera.

— Par grâce!

— Si... une autre qui vous aimera... qui aura droit de vous aimer... et que vous aimerez... et vous ne songerez plus guère à moi, allez... ou si vous y songez encore un peu parfois, comme on songe à une chose très lointaine... ce sera pour me remercier... sincèrement du fond du coeur...

Elle s'arrêta. Cela était au-dessus de ses forces... Elle n'en pouvait plus... Elle défaillait... Des sanglots crevaient dans sa gorge... Cependant elle dit encore :

— Je ne vous retiens plus, Monsieur de Varades... Vous comprenez combien cet entretien m'est pénible... combien il doit être pénible à vous-même... Il est inutile de le prolonger davantage.

Et comme malgré ce congé le duc ne bougeait pas :

— Mais allez-vous-en... allez-vous-en donc...

Elle ne savait plus ce qu'elle disait. Elle sentait seulement que si le jeune homme demeurait une seconde de plus, c'en était fait d'elle.

Celui-ci avait fait un pas. Il regarda la jeune femme une dernière fois encore. Puis, tout bas, d'un ton brisé :

— Adieu... murmura-t-il.

Déjà il s'éloignait.

Alors toute la force factice qui avait soutenu la jeune femme s'écroula d'un coup. Elle tendit désespérément les mains vers le duc et un cri involontaire s'échappa de sa poitrine.

A ce cri le jeune homme s'était retourné. Il vit le geste de milady Jane. Un affolement de joie illumina son visage.

Il se précipita vers elle :

— Ainsi, c'est vrai, Jane, vous m'aimez..... balbutia-t-il... vous m'aimez... cela n'est pas un rêve, vous ne vous jouez pas de moi, dites, vous m'aimez...

A son tour il délirait. Il suffoquait sous l'excès d'un bonheur trop fort, d'un bonheur inespéré.

La jeune femme essaya de se débattre encore, de rattraper l'aveu qui était parti malgré elle de son âme.

Mais le duc ne l'écoutait pas.

Il avait passé doucement un bras autour de sa taille, et il lui parlait dans les frisons dorés de sa nuque.

Il lui disait ses angoisses, ses luttes, ses incertitudes, ses désespoirs sous le calme apparent de son masque et l'atroce souffrance qu'il venait d'éprouver tout à l'heure lorsqu'elle l'avait repoussé.

La jeune femme l'écoutait, doucement remuée, bercée par la musique des mots, revivant elle-même les phases de cet amour auquel elle n'avait pas pris garde tout d'abord, de cet amour qui était entré en elle et qui maintenant l'entraînait elle ne savait où.

Elle se remémorait ce qui l'avait poussée à fuir le salon où la retenaient pourtant ses obligations de maîtresse de maison, le besoin qui l'avait saisie d'être seule

avec elle-même, ce besoin de solitude en face de la mer immense.

Et puis ce qui était survenu :

M. de Varades.

Son aveu à lui... puis le sien à elle... cet aveu qu'hélas ! elle n'avait pas eu la force de retenir à ses lèvres.

Un bruit soudain derrière eux, le froissement d'une feuille de bananier, les fit se retourner, se reprendre à la réalité.

Elle fit, frissonnante :

— Il faut que je rentre.

Le duc l'implora d'un geste.

— Oh ! Jane !...

— Elle répéta :

— Il faut que je rentre.

Il dit encore :

— Jane !...

Les échos de la fête que l'un et l'autre avaient oubliée leur vinrent aux oreilles.

— On peut s'inquiéter, s'informer où je suis ; ma disparition a dû être remarquée si l'on venait...

Le duc avait laissé retomber son bras. Elle le regardait longuement, tristement.

Tout en dedans d'elle-même, elle pensait à la douleur qui allait le broyer, demain lorsqu'elle lui signifierait son irrévocable volonté.

Car déjà son parti était pris.

Rien ne pouvait l'en faire revenir.

Après ce qui venait de se passer, elle ne pouvait pas, elle ne devait pas revoir M de Varades.

Elle exigerait de lui la promesse qu'il quitterait Alger à tout jamais.

Ainsi ce serait fini.

Sa vie à elle, certes, ne serait plus qu'une horrible agonie, mais elle demeurerait quand même jusqu'à la mort fidèle à son devoir et à la foi qu'elle avait jurée à lord Brumel.

Elle n'était pas d'une race où l'on faillissait.

Aujourd'hui elle ne se sentait pas le courage de frapper aussi cruellement le jeune homme.

Elle se taisait.

Mais demain!...

Elle fit un pas vers lui. Elle lui tendit une main qui était froide.

— Adieu!... prononça-t-elle.

L'âme du jeune homme fut serrée d'un pressentiment.

— Jane, cria-t-il.

— Armand...

Elle avait dit cela simplement, comme à un ami. Depuis qu'elle s'était arrêtée à une résolution, une grande paix s'était faite dans sa conscience.

Le jeune homme chercha à la prendre dans ses bras.

Elle se déroba.

Mais tout à coup une grande pitié lui vint pour cet homme qu'elle allait rendre si malheureux, et qui devrait tant souffrir à cause d'elle.

Elle pensa que cet unique baiser l'aiderait à supporter bien des peines et qu'elle le lui devait presque comme une charité.

Elle se laissa aller.

Déjà les lèvres du jeune homme descendaient à ses lèvres...

Mais brusquement elle le repoussa et elle jeta un cri d'éperdue terreur.

En face d'eux un homme était dressé et les regardait.

Cet homme était lord Brumel!

Sa physionomie avait une expression effrayante de colère et de haine.

Il avait croisé les bras sur sa poitrine et il avançait implacable, les yeux sillonnés d'éclairs.

La jeune femme s'était effondrée sur les

genoux et elle suivait, avec épouvante, tous les gestes de son mari.

Il avança encore.

Maintenant il était tout près d'elle. Il s'arrêta, la fixa avec un oeil d'une effroyable dureté. Puis il ordonna :

— Relevez-vous, madame.

Il était visible qu'il faisait de grands efforts, des efforts surhumains pour ne pas se jeter sur la jeune femme et sur le duc et satisfaire l'atroce soif de vengeance qu'il étreignait.

Chez un homme aussi violent une telle retenue devait atteindre un degré de souffrance inouïe.

D'une voix sourde il prononça :

— Vous êtes une infâme et j'aurais le droit de vous tuer comme on tue une bête malfaisante. Je ne le ferai pas parce que, si elle était publique votre honte rejallirait sur mon nom, et ce nom, vous l'entendez, doit sortir intact de l'ignominie où vous l'avez traîné. Vous allez retourner auprès de vos invités. Vous leur sourirez de votre sourire unique de grâce, de ce sourire qui est un mensonge et un piège. moi, pendant ce temps...

Il montra le duc.

— Je m'expliquerai avec votre amant.

La jeune femme s'était redressée sous l'insulte. Elle allait répondre, mais elle eut peur de l'expression terrible du visage de lord Brumel, peur de la façon dont il regardait le duc.

Alors elle se précipita vers le jeune homme comme pour lui faire une barrière de sa tendresse.

Celui-ci bien que pâle, lui aussi, semblait avoir un grand calme. Il s'était redressé et maintenant face à face avec lord Brumel il avait repris cette attitude sèche, hautaine, de grand seigneur qu'aucun n'était davantage que lui.

Il insista doucement :

— Allez, madame.

Et vers lord Brumel :

— Vous avez insulté une femme, milord.

L'homme qui insulte une femme — fut-elle la sienne — est un lâche.

Il avait prononcé ces mots simplement, d'une voix ferme, et maintenant il attendait, impassible, les bras croisés à son tour.

Lord Brumel était devenu horriblement blême.

Son oeil se brouilla d'une lueur trouble.

La colère sauvage, épouvantable, qui bouillonnait en lui, cette colère qu'un instant il avait eu l'inimaginable énergie de dompter, éclata d'un coup.

Une folie lui monta au cerveau.

Déjà il avait fait un pas vers le duc.

Déjà sa main s'était levée...

Elle allait s'abattre...

Mais brusquement, dans un éclair, il eut la vision rapide du drame, de l'irréparable scandale qui allait se produire : la foule des invités qui abandonnerait les salons accourerait de toutes parts, se ruerait, terrifiée.

Et en réponse à l'interrogation muette, à l'interrogation affolée de mille yeux il serait obligé de dire :

— Cette femme avait un amant, je me suis fait justice.

C'est-à-dire sa honte étalée aux regards de tous... rendue publique, affichée partout.

Non, non, cela n'était pas possible.

Il ne voulait pas que cela fut.

Il venait de le dire tout à l'heure, à n'importe quel prix il lui fallait éviter un éclat où l'honneur de son nom dont il était si fier et qu'il devait, avant tout, préserver de toute souillure, sombrerait irrémisiblement.

Il l'avait oublié en une seconde d'affol-

lement quand il avait vu Jane, cette Jane qu'il avait tant aimée, que peut-être même il aimait encore, répondre à des paroles d'amour.

Il l'avait oublié, à cette minute, quand le duc froidement l'avait flagellé d'une insulte mortelle.

Maintenant il avait repris possession de lui-même.

Cet homme qu'il haïssait de toute la haine que son coeur était capable de contenir lui appartenait.

Rien ne pourrait le sauver de sa vengeance.

Pour être retardée de quelques heures celle-ci n'en était pas moins inévitable. Elle n'en frapperait pas moins ceux qu'elle devait frapper.

Il serait sans pitié.

Il tuerait le duc.

Oui... demain... l'un en face de l'autre, chacun un pistolet au poing.

Un duel? Soit. Ce serait plus simple. On trouve toujours un prétexte pour en dérober à la curiosité du monde le motif véritable.

Ainsi il serait vengé!

Son honneur serait sauf!

Il fit un nouveau pas vers le duc qu'il couvrait toujours du même regard sombre de rancune et de menace.

Jane, le corps comme cassé, l'âme broyée d'une angoisse intolérable, avait obéi à la voix du jeune homme.

Elle s'était éloignée à pas lents, sans oser se retourner.

Une épouvante la courbait.

Elle connaissait lord Brumel, sa nature sans miséricorde, son adresse infailible aux armes, cette adresse qui le rendait si justement redoutable et redouté, et elle tremblait de tout l'amour qu'elle avait pour le jeune homme... de tout son amour coupable éperdu, frappé à mort.

Un silence planait.

Le vent apportait des fragments d'airs, des airs d'un rythme caressant, presque joyeux à présent, tous les milles bruits confus, assourdis de la fête.

Lord Brumel s'était arrêté.

Sa physionomie redevenue impénétrable était empreinte d'une farouche résolution.

— Monsieur, articula-t-il, vous m'avez doublement outragé, demain, je vous tue-
rai.

Le duc s'inclina froidement.

— A vos ordres, milord!

II

L'AMOUR DE JANE!

QUAND M. de Varades sortit du palais il respira avec délice l'air pur de la nuit.

Celle-ci était admirable, avec d'innombrables étoiles piquées au ciel.

Les tempes du jeune homme étaient brûlantes un peu. La fraîcheur du dehors dissipa sa fièvre.

La Méditerranée apparaissait au loin comme un grand lac tranquille.

Des feux, çà et là, étaient allumés aux mâts des navires tout noirs confondus à l'ombre, de l'eau.

Tout était désert.

Le jeune homme s'enfonça doucement, sans hâte, dans les rues tranquilles de la ville.

Elle dormait d'un sommeil profond. Il n'y avait pas de passants. Le duc était seul.

Un flot de pensées tumultueuses se pressaient dans son cerveau.

Il s'efforça de mettre un peu d'ordre parmi elles, de coordonner les milles souvenirs de la soirée.

C'en était d'abord les débuts: Jean

Leska... lord Brumel... M. d'Estaing... les efforts qu'il avait faits pour se débarrasser d'eux... ses promenades inquiètes à travers les salons pour tâcher d'y découvrir Jane, puis, juste au moment où il allait se désespérer sur l'une des terrasses du palais l'apparition de la jeune femme, toute blanche, allongée sur une chaise longue de bambou en une attitude de rêve et de mélancolie.

Comme son coeur avait battu alors! comme tout de suite ses éternelles craintes, son hésitation à s'avouer à elle lui étaient revenues.

Cependant une force l'avait poussé. Il se rappelait son agenouillement aux pieds de la jeune femme, les paroles d'amour si longtemps refoulées qui lui étaient sorties des lèvres, la révolte de Jane, l'ordre d'ineffable éloignement qu'elle avait prononcé et, à l'instant où il allait lui obéir, l'aveu qui avait jailli malgré elle de son âme, ses mains éperdument tendues vers lui, et les minutes rapides de bonheur durant lesquelles il l'avait tenue tout contre lui, frissonnante et chaste.

Une ivresse lui noyait l'âme.

Il répétait tout bas avec exaltation:

— Elle m'aime... Elle m'aime... Cela est possible qu'elle m'aime...

Il pouvait à peine se convaincre de la réalité d'une pareille chose. Cela lui faisait l'effet d'un rêve, d'un de ces rêves trop beaux que l'on fait parfois, et il suffoquait d'une joie surhumaine.

Il revoyait Jane devant lui, le profil délicat de la jeune femme, sa magnifique chevelure d'or et ses grands yeux si purs, si caressants, qui le regardaient avec tant d'infinie douceur.

C'était à l'instant précis où elle allait le quitter, regagner les salons où sa disparition, si elle était aperçue, pouvait faire naître des interrogations.

Tout à coup les yeux de la jeune femme s'étaient comme couverts d'un voile et une expression d'indicible tristesse s'était répandue sur sa physionomie.

Ses lèvres avaient remué comme pour dire quelque chose, puis elles s'étaient tues.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Pourquoi ce silence soudain alors qu'elle voulait parler?

Pourquoi cette hésitation? Pourquoi surtout cette lueur de pitié que pendant une minute elle avait eue en le regardant?

Que s'était-il passé dans son âme?

Quel revirement?

Il se rappelait ce changement inexplicable dans son attitude, cette réserve singulière après un aussi complet abandon.

Quand il avait cherché les lèvres de Jane elle les lui avait refusées.

Ses mains étaient froides.

Il avait cru tenir une morte entre ses bras.

Cependant elle l'aimait!

Elle le lui avait dit dans un cri spontané, plus fort qu'elle.

Elle ne pouvait pas avoir menti. Elle ne pouvait pas l'avoir trompé!

Dans quel but?

Alors il ne s'expliquait pas, après l'aveu, son aveu à elle, cette froideur soudaine, ce brusque recul à l'instant où il se sentait devenir fou de bonheur, fou d'ivresse et d'orgueil.

Est-ce que déjà la jeune femme voulait se reprendre?

Est-ce que déjà elle regrettait ce bonheur qu'elle lui avait donné?

Il y avait là quelque chose qui n'était pas naturel, quelque chose qu'il ne saisissait pas.

Sa joie en était atteinte à présent.

Il n'éprouvait plus à vivre la grande volupté qu'il avait éprouvée tout à l'heu-

re, avant que ces pensées vinssent l'assaillir.

Quelque chose de sombre peu à peu glissait dans son âme, comme un commencement de souffrance.

Un bruit de pas... derrière lui... l'arracha à ses réflexions.

C'était un indigène sordide, en haillons, la face stigmatisée par le vice et par le crime qui sortait de l'un des bouges qui se dressent dans les alentours du port.

Il frôla le duc, puis l'ayant dépassé, il s'engouffra dans la nuit, vers les ruelles étroites et sales de la ville-haute.

Tout dormait encore.

Le vent était devenu plus frais. Le jeune homme frissonna.

Un peu de quiétude s'établissait en lui.

Depuis quelques secondes ses doutes à l'égard de Jane s'étaient effacés de son esprit. Ses souvenirs poursuivaient leur cours.

Maintenant il revoyait, dans ses plus infimes détails le drame qui s'était déroulé sur la terrasse du palais: Jane et lui surpris par lord Brumel, la fureur de celui-ci, ses mots d'irréductible vengeance.

Il songea:

— Dans quelques heures je vais me battre avec lord Brumel.

Alors un apaisement complet se fit dans sa pensée.

Le jeune homme était brave.

Il n'avait pas eu un tressaillement.

Il n'ignorait pas que lord Brumel avait la réputation de ne jamais manquer l'adversaire qui était en face de son pistolet.

Jean Leska le lui avait dit un jour avec un singulier sourire.

Et dans quelques heures il allait être en face du pistolet de lord Brumel.

Que lui importait!

Jane l'aimait! Jane si blanche, si douce, si pure!...

Même s'il devait mourir était-ce payer trop cher son amour? était-ce payer trop cher tout le suprême ravissement qu'il avait eu à la tenir une seconde contre son coeur?

La mort? Et puis? Pouvait-il la craindre à présent que la jeune femme était perdue à tout jamais pour lui.

Avant que lord Brumel surgit devant eux il avait forgé un rêve que peut-être il allait avouer tout bas à la jeune femme, un rêve qui, maintenant, était irrévocablement brisé.

A moins que...

A moins que... tout à l'heure... le sort des armes le favorisât et ce fût lui, le duc de Varades qui tuât lord Brumel.

Il fit halte devant la grille dorée d'une maison.

Il était arrivé.

C'était un élégant petit hôtel à deux étages qu'il avait loué, tout meublé, le jour même de son débarquement à Alger.

Il sonna.

Un vieux domestique vint ouvrir.

Puis dès que le duc fut dans le vestibule:

— Firmin, ordonna-t-il, fais porter des lampes dans mon cabinet.

Ce dernier contempla son maître avec étonnement.

C'était un beau vieillard d'une soixantaine d'années encore solide malgré une chevelure toute blanche. Il avait vu naître le duc au service duquel il était toujours resté spécialement attaché et il nourrissait pour lui une affection respectueuse, presque paternelle. Il s'enquit:

— Monsieur le duc ne se repose donc pas?

— Non.

— Monsieur le duc désire quelque chose?

— Rien. Tu dois être fatigué à m'atten-

dre. Il fallait charger de ce soin quelque domestique. Va prendre un peu de repos. Tu n'as plus vingt ans, mon pauvre Firmin.

— Monsieur le duc est bien bon, mais je vais veiller moi-même à ce que monsieur le duc soit servi.

Aussitôt les lumières apportées, le jeune homme ferma la porte de son cabinet, puis il vint s'asseoir en face d'un petit secrétaire de fine marqueterie.

Sa figure ne marquait aucune lassitude. Il était parfaitement en possession de lui-même.

Il prit une plume, et, rapidement, il traça quelques mots sur deux de ses cartes qu'il glissa dans deux enveloppes différentes.

Lorsqu'il eut achevé il posa le doigt sur un timbre.

Firmin reparut.

Le duc lui tendit les deux lettres:

— Ceci à leur adresse, sans retard, j'attends la réponse.

Le vieux serviteur s'inclina et sortit.

Ces deux lettres étaient pour deux amis de cercle du duc. Il les priait de vouloir bien lui servir de témoins, dans une affaire qu'il avait eue avec lord Brumel et qui nécessitait une réparation immédiate.

Il avait expliqué le motif en lignes brèves. Un point de désaccord sur un sujet très quelconque, un mot trop vif qui lui était échappé, à lui, le duc de Varades. Voilà tout.

C'était suffisant, ainsi, pour l'opinion.

Le jeune homme s'était levé.

Il s'approcha de l'une des fenêtres dont il souleva un coin de rideau.

Le jour, peu à peu, commençait à naître. Les étoiles pâlissaient au ciel. Des gens matinaux circulaient dans la rue.

Il laissa retomber le rideau.

Ses regards errèrent autour de lui.

La pièce était jolie, aménagée avec goût. Les crédences, très nombreuses, étaient chargés d'exquis bibelots, de statuettes de Tanagra ou de petits bronzes de Clodion.

A l'un des murs, une paire de magnifiques pistolets dont l'armature finement ciselée étincelait, était accrochée.

Son oeil les rencontra.

Il eût un pâle sourire.

Mais cette impression s'évanouit aussitôt et tout de suite il pensa à autre chose.

Les minutes s'écoulaient. Elles étaient précieuses. Il avait encore des dernières dispositions à prendre.

Il revint à son secrétaire, s'y installa à nouveau et se mit à écrire deux longues lettres que cette fois il cacheta de cinq cachets à son chiffre.

L'une de ces lettres portait la suscription suivante :

*A Madame la duchesse de Varades
Rue de Varenne,
Paris.*

L'autre ne portait aucune indication.

Alors il poussa un soupir de soulagement.

Cependant en traçant l'écriture de la première lettre... de la lettre adressée à *Madame la duchesse de Varades, rue de Varenne, Paris...* sa main avait tremblé un peu et une larme très fine, une larme presque invisible avait perlé à l'extrémité de ses cils.

Il se leva afin d'enfermer soigneusement ces deux lettres dans un petit coffret d'ivoire placé sur une cheminée, entre des cornets de cristal de Venise, dans un petit coffret dont il confierait la clef à Firmin, avec ses instructions formelles, avant de se rendre sur le terrain.

Il se mit à se promener silencieusement dans la pièce en attendant les heures.

Celles-ci s'égrenaient une à une.

Maintenant le jour s'était tout à fait levé. Un bruit de vie montait de la rue.

Le duc était retombé insensiblement dans l'abîme de ses pensées.

Tout à coup on heurta la porte d'un petit coup timide.

Le jeune homme pensa que sans doute on lui apportait déjà la réponse aux deux cartes qu'il avait envoyées.

Il cria :

— Entrez!...

Et il attendit.

Mais brusquement il devint tout pâle et recula.

— Vous... vous... articula-t-il,

Et il répéta :

— Vous... Jane!...

La stupeur arrêta les mots dans sa gorge.

Il contemplait la jeune femme... cette figure admirable qu'il retrouvait ravagée par toute une nuit d'angoisses et de terreur... ces pauvres yeux encore pleins de larmes et d'effroi.

Il s'approcha d'elle et, silencieusement, sans une parole, il voulut la prendre dans ses bras.

Elle le regarda avec des yeux suppliants.

Alors il s'aperçut que, sous le long manteau qui l'enveloppait, elle avait conservé sa toilette toute blanche de la soirée.

Il avait desserré l'étreinte de ses bras.

Doucement il la conduisit à un fauteuil dans lequel elle s'écroula.

Alors il s'agenouilla près d'elle.

La poitrine de la jeune femme se soulevait à coups précipités.

Elle avait fermé les yeux comme si elle allait s'évanouir.

— Jane... murmura tendrement le jeune homme.

Elle souleva les paupières, fixa le duc,

et un faible sourire erra sur ses lèvres pâles.

M. de Varades était pétrifié.

Il regardait toujours la jeune femme, dévotement, avec un amour infini au fond des prunelles, un amour chaste, sans pensées mauvaises, et il se demandait en lui-même comment elle avait pu faire pour quitter le palais, pour parvenir jusqu'à lui.

Il interrogea lentement :

— Jané... mon aimée... comment êtes-vous venue?...

Elle soupira :

— Je me suis échappée.

Une hésitation suspendit une question qu'il avait aux lèvres. Néanmoins, il se décida. Il s'informa encore :

— Et lord Brumel?

La jeune femme tressaillit.

— Lord Brumel ne sait pas que je suis ici... personne ne le sait... j'ai fermé ma chambre... en voici la clef... nul n'y pénètre jamais... j'ai prévenu ma femme de chambre.

— Votre femme de chambre?

— Oui.

— Si elle vous trahissait?

— Jamais. Elle m'est profondément dévouée. Elle déteste lord Brumel...

— Si l'on vous avait rencontrée?

— Qui?

— Le sais-je?

— Non... cela ne se peut pas... j'ai pris une voiture... j'ai baissé les stores...

Elle ajouta tristement :

— D'ailleurs je n'ai que quelques secondes à demeurer auprès de vous. Tout à l'heure je vais retourner à Mustapha.

— Oh! Jane!...

— Si. Voyez-vous j'ai commis une grande faute en vous aimant. J'en ai commis une plus grande encore en n'ayant pas su vous le cacher. Il est juste que j'expie.

— Que vous expiez?...

— Oui.

— Mais la conduite que lord Brumel a envers vous est intolérable.

— N'importe.

— Mais elle est infâme. Cet homme n'a pas su comprendre quel trésor inestimable vous êtes. Il n'a pas su établir la différence de votre âme qui est comme un miroir où tout le ciel se serait reflété. Malgré l'amour égoïste qu'il a pour vous il vous traite presque de la façon dont il a l'habitude de traiter ses palefreniers... ou ses chevaux... tout est semblable pour lui.

— Il est mon mari.

— Mais il vous a meurtrie dès la première heure... Votre coeur saigne... Vous souffrez d'une souffrance cachée... d'une souffrance atroce qui vous ronge et qui ne finira qu'avec votre martyr.

— Il est mon mari.

— Mais il vous tuera peu à peu.

— Il est mon mari.

Le jeune homme se tordit les doigts. Il cria :

— Mais, je vous aime, moi, Jane! et je ne veux pas que vous soyez malheureuse!

— Taisez-vous!

— Pourquoi?

— Parce que nous avons été coupables et que maintenant tout doit être fini entre nous.

— C'est une épreuve Jane?

— Non.

— Il n'est pas possible que telle soit votre volonté?

— Telle est ma volonté.

— Mais vous m'aimez!

La jeune femme ne répondit pas. Le duc éperdu répéta :

— Vous m'aimez... vous m'aimez...

Il disait cela avec une angoisse dans la gorge, avec un doute qui malgré tout persistait en lui et ses yeux fouillaient anxieu-

sement les yeux de la jeune femme pour tâcher de pénétrer au plus secret de son âme. Elle détourna la tête.

Alors il devint d'une pâleur extrême. Une douleur épouvantable lui tordit le coeur. Il s'approcha tout contre Jane debout maintenant et, lui prenant les poignets entre ses doigts crispés :

— Jane... gémit-il... Jane, vous ne m'aimez plus...

La jeune femme ferma les yeux.

Son visage avait pris la lividité de la mort.

— Je ne vous aime plus... murmura-t-elle dans un souffle.

En prononçant ces mots il lui sembla qu'elle allait mourir.

Le duc avait fait : "Oh !" simplement, comme quelqu'un frappé, en pleine poitrine, d'un coup foudroyant. Une expression d'indicible torture contracta les muscles de son visage. Mais soudainement il fut éclairé d'une lueur. Il comprit le message de la jeune femme, le sacrifice qui la guidait. Alors toute l'inexprimable détresse de son âme s'évanouit.

Il reprit dans les siennes les petites mains de Jane et, la regardant bien en face, il reprocha doucement :

— Pourquoi mentir Jane ?

La jeune femme le contempla avec épouvante.

Il répéta :

— Pourquoi mentir. Seriez-vous ici si vous ne m'aimiez plus ?

Alors elle baissa la tête et une larme trembla au bord de ses paupières.

Oh ! oui, elle aimait le duc, ce jeune homme d'une si grande distinction de race, d'une beauté si noble, d'une âme si chevaleresque.

Elle l'aimait de toute l'ardeur de sa jeunesse, de toute la tendresse de son âme exquise, de sa pauvre âme si fragile, froissée

par la brutalité de lord Brumel.

Lorsqu'elle s'était aperçue du trouble profond que la vue du duc apportait dans son coeur elle avait lutté de toutes ses forces contre cet amour qui, insensiblement, se glissait en elle et qu'elle savait impossible, contre cet amour qui était condamné d'avance.

Elle était d'une nature honnête et loyale.

Dût-elle en mourir elle était résolue à conserver sans tache le nom que lord Brumel lui avait donné.

Et chaque fois que le duc avait paru à Mustapha, elle l'avait accueilli comme elle accueillait chacun, sans lui laisser soupçonner quelle place il avait prise dans son âme.

Mais lorsque celui-ci — sur la terrasse du palais — lui avait déclaré son amour, cet amour dont elle ignorait l'existence en lui, toute sa force s'en était allée, et elle avait pensé défaillir de joie.

Néanmoins tout de suite elle s'était arrêtée à une résolution.

Elle n'avait pas le droit d'oublier qu'elle s'appelait milady Brumel.

Elle demanderait à M. de Varades de quitter Alger sans retour. Ils se donneraient la main une dernière fois, comme de bons amis, puis chacun irait de son côté.

Elle vers son destin.

Lui vers l'oubli.

Mais brusquement, à la minute où elle s'arrêtait à cette résolution, lord Brumel avait surgi.

Et lord Brumel, ivre de vengeance, croyant probablement sa honte complète, avait déclaré :

— Je tuerai votre amant !

Or elle ne voulait pas que le duc de Varades, qu'elle aimait fût tué par lord Brumel qu'elle n'aimait pas.

A aucun prix il ne fallait pas que cette rencontre eût lieu.

Pour la rendre impossible elle avait été traversée par les idées les plus folles, les plus absurdes, les plus extravagantes.

C'était pour l'éviter qu'elle était accourue.

Elle s'était dit: "Je trouverai bien l'un ou l'autre prétexte. Je me traînerai aux genoux de M. de Varades, je le supplierai au nom de tout l'amour qu'il a pour moi, et il faudra bien qu'il m'écoute.

"Je ne veux pas qu'il se batte.

"Je le lui dirai.

"Il ne se battra pas.

Mais cette chose qu'elle avait trouvée si simple, maintenant qu'elle était auprès du duc elle n'osait pas la lui dire.

Elle sentait que tout était inutile, que ce qu'elle lui demanderait là était une lâcheté. Elle sentait que, dès les premiers mots, le jeune homme bondirait d'indignation.

Et cependant cela était épouvantable de se dire que dans quelques heures le duc serait peut-être étendu sans vie, la poitrine trouée d'une balle.

Jane, toute blanche, demeurait muette.

Le duc demanda doucement:

— A quoi pensez-vous?

Elle fit un effort. Elle ramena à ses lèvres ce sourire adorable qu'elle avait.

— A vous, mon ami, répondit-elle.

Et elle poussa un profond soupir.

Au même instant on frappa à la porte.

La jeune femme n'avait pu réprimer un imperceptible tressaillement.

Elle avait eu soudainement le pressentiment de quelque chose qui allait la meurtrir, le pressentiment de quelque chose d'irréparable.

Le duc se dirigea vers la porte.

— Ce n'est rien, prononça-t-il, Firmin sans doute.

Et il disparut derrière la tenture des portières.

En effet, une seconde après il réapparaissait, une lettre décachetée à la main et qu'il jeta négligemment sur son secrétaire.

Il avait conservé le sourire qu'il avait aux lèvres et sa physionomie reflétait une grande placidité.

Cependant le malaise qui s'était emparé de Jane ne s'était pas dissipé.

Elle eut l'intuition que cette lettre qu'elle n'abandonnait pas des yeux avait rapport à lord Brumel.

Le jeune homme était revenu vers elle.

D'une voix changée elle interrogea:

— Vous vous battez?

Il répondit simplement:

— Oui.

— Quand?

— Cette après-midi, à quatre heures.

Elle hésita:

— Cette lettre?...

— Est de l'un de mes témoins. Les conditions du combat sont réglées. Echange de balles à vingt pas jusqu'à ce que l'un des deux adversaires tombe.

— Alors... c'est la mort...

— C'est la mort... répéta-t-il.

La jeune femme poussa un cri:

— Et moi je te dis que ce n'est pas possible!... Je ne veux pas que tu te battes... Je ne veux pas que lord Brumel te tue... Je ne veux pas que tu meures!...

— Jane!...

Celle-ci était transfigurée. Une résolution virile animait ses traits. Elle s'approcha de lui comme pour le défendre... Un flux de paroles, toutes les paroles qu'elle n'avait pas osé dire tout à l'heure lui vinrent aux lèvres:

— Armand, je t'en supplie, va-t-en...

Quitte Alger... Nous le quitterons ensemble si tu veux... Nous nous en irons loin, bien loin, dans un endroit où personne ne nous connaît... Nous serons bien heureux, vois-tu... je t'aimerai tant!... Je ferai ce que tu voudras... je serai ta chose à toi, ta chose soumise et fidèle... mais par grâce ne te bats pas avec cet homme... jure-moi de ne pas te battre avec lui...

Elle se faisait souple, câline, et ses yeux étaient rivés aux lèvres du jeune homme.

Il la regardait avec un air tendre et triste de reproche.

Pourtant ce que dans son affolement elle lui proposait, s'en aller ensemble, seuls, bien loin, c'était le rêve qu'il avait lui-même, le rêve auquel il avait songé un moment.

Mais les événements avaient marché depuis.

— Oh! Jane... murmura-t-il.

Et il prit doucement la jeune femme dans ses bras.

— Je t'aime... balbutia-t-il tout bas dans les cheveux fins de sa nuque.

— Tu m'aimes?...

— Oui.

— Plus que tout au monde?...

— Plus que tout au monde.

— Tu ne voudrais pas me causer une grande peine, dis, tu ne voudrais pas me voir mourir?...

— Jane?

— Tu sacrifierais tout pour moi?

— Tu me le demandes?...

— Tout?

— Oui.

— Alors c'est convenu, j'ai ta parole.

— Ma parole?...

— Oui... Nous partons... tu verras comme je me ferai tendre... comme je t'aimerai... comme je tiendrai peu de place dans ta vie.

Elle divaguait. Elle ne savait plus ce qu'elle disait.

Le jeune homme se dégagea de son étreinte.

— Voyons, Jane, reviens à la raison... Tu sais bien que ce que tu me demandes là est impossible... Après, oui, si tu veux encore... Tu divorceras d'avec cet homme... Nous irons en France, à Paris. Je supplierai tant ma mère qu'il faudra bien qu'elle t'accorde à moi. Jamais elle n'aurait une fille plus digne d'elle, non, jamais. Je le lui expliquerai. Elle me comprendra, et tu seras ma femme. Jane, ma Jané.

— Après!... après!...

Elle ajouta en s'effondrant dans le fauteuil:

— Après... il sera trop tard!...

Et elle fondit en larmes.

La secousse avait été trop violente pour ses nerfs.

Le jeune homme s'était précipité auprès d'elle. Il passa avec douceur un bras autour de sa taille et, bas, tout bas, il lui dit des choses consolantes.

Mais la jeune femme ne semblait pas l'entendre.

Elle sanglotait à grands coups.

Brusquement elle prit la tête du jeune homme entre ses deux mains, plongea ses yeux dans les siens comme si elle eût voulu y graver à tout jamais son image, puis elle poussa une plainte sourde:

— Armand!

Et d'un geste égaré... d'un geste de folie... elle attira à elle cette tête adorée et elle y posa ses lèvres.

III

FACE À FACE!

Lord Brumel n'avait pas beaucoup dormi cette nuit-là.

Sitôt la fête achevée, sitôt les derniers

invités partis, les dernières lumières éteintes, il s'était retiré dans ses appartements.

Il n'avait répondu au serrement de main bizarre de Jean Leska que par un serrement de main machinal.

Jane, de son côté, s'était enfermée chez elle.

Il avait évité de se rencontrer avec la jeune femme, d'avoir avec elle une explication au cours de laquelle il se fut probablement laissé aller à quelque acte de violence qu'il n'eût pas été maître de réprimer et qu'il eût déploré plus tard.

Il ne voulait pas d'éclat. Il ne voulait à aucun prix que le nom qu'il portait sortît diminué, sali, de cette abominable aventure.

Et puis à quoi bon une explication!

N'avait-il pas vu une chose qui suffisait à l'édifier, cette chose infâme.

Jane dans les bras du duc de Varades, prête à unir ses lèvres aux lèvres du jeune homme en un long baiser d'amour.

Il ne comprenait pas comment il avait pu résister à l'idée de meurtre qui s'était emparée de lui, ne pas fondre sur les deux complices, les anéantir l'un et l'autre.

Déjà il avait marché sur eux.

Il allait frapper!

C'est alors qu'il avait eu, devant les yeux, le spectacle des invités qui déserteraient la fête, afflueraient de toutes parts, affolés.

L'aveu qu'il serait obligé de leur faire:

— Milady Brumel était avec son amant, seuls ici; je me suis vengé.

En un mot son déshonneur jeté en pâture à la malveillance du monde, à ses sarcasmes, à sa méchanceté.

Non. Non.

Il devait se dompter quand même.

Il devait attendre.

Il châtierait le duc d'abord.

Ensuite ce serait le tour de Jane.

La mort de son amant d'ailleurs serait le commencement de son expiation.

Il verrait plus tard.

Lord Brumel se promenait de long en large dans la vaste pièce meublée avec un luxe sévère.

Ainsi cette Jane qu'il s'était pris à aimer de toutes les forces vives de son être, cette Jane dont on vénérât la nature angélique et droite était une misérable et une adultère!...

Ce sourire divin qu'elle avait n'était qu'un mensonge!

Un mensonge aussi cette atmosphère de pureté qui semblait l'envelopper.

La modestie de son maintien, la candeur de ses yeux, mensonges. Tout n'était que mensonge en elle!

Et dire qu'il s'était laissé prendre à cela!

Dire qu'il avait aimé cette femme pour cette beauté qui était une merveille, pour cette grâce sans rivale qui était comme une auréole enveloppant la jeune femme.

Ses poings s'étaient crispés et un pli sombre, menaçant, avait rayé son front.

La misérable, comme il la punirait!

Il se dit brusquement:

— Que fait-elle à cette minute?

Et un besoin de savoir s'empara de lui.

Probablement éperdue, toute seule dans sa chambre, elle tremblait pour l'existence de *l'autre*, de son compagnon... de celui qu'elle aimait...

Elle devait souffrir atrocement.

Il voulait la voir.

Il voulait se repaître de la vue de sa souffrance.

Il se dirigea vers les appartements de la jeune femme.

Dans l'espèce d'antichambre qui précédait la chambre à coucher de Jane il aperçut Kate, la femme de chambre de celle-ci qui semblait veiller.

Il demanda :

— Milady est chez elle ?

La soubrette imperturbable, répondit :

— Oui, milord.

Mais elle devint toute blanche quand elle vit que lord Brumel se dirigeait vers la chambre à coucher.

.....

Avant de partir, Jane lui avait dit :

— Kate, je sais combien tu m'es fidèle, combien tu m'es attachée. Tu me dois un peu la vie. C'est moi qui t'ai arrachée un jour d'un affreux quartier de misère d'Alger où tu serais morte. Aujourd'hui, je vais mettre cet attachement à l'épreuve. J'ai besoin de m'absenter pendant quelques instants, de faire une démarche que tout le monde — et lord Brumel le tout premier — doit ignorer. Il y va de ma vie. C'est toi que je charge du soin d'écartier tout soupçon au cas — fort improbable d'ailleurs — où cela serait nécessaire. Avant deux heures je serai de retour.

Or il y avait plus de trois heures de cela et milady Jane n'était pas encore revenue.

Lord Brumel continuait d'avancer vers la porte de la chambre de la jeune femme.

Une exaspération, de plus en plus violente, montait en lui, le poussait contre l'épouse criminelle.

Il répétait :

— La misérable!... la misérable!...

Savait-il d'où elle venait? Qui elle était seulement?

Quel mystère planait sur sa naissance?

Personne ne pouvait le dire, personne n'en avait jamais rien su.

Un soir, à la brume, à Nice, comme Mlle de Bredford, la vieille parente de lord Brumel — alors en villégiature dans le midi de la France — revenait à pied,

doucement, à sa villa, suivie à peu de distance de son coupé, elle avait été frappée par des plaintes étouffées — les plaintes d'un tout jeune enfant — qui semblaient venir d'une porte placée dans l'ombre. Elle s'approcha.

C'était une jolie petite fille de quelques semaines à peine.

La vieille demoiselle examina le linge qui l'enveloppait. Il était d'une rare finesse et ne portait aucun chiffre... aucune indication qui pût aider à la reconnaissance de l'enfant.

Cependant il renfermait deux choses :

D'abord un mot écrit d'une écriture tremblée... fiévreuse... d'une longue écriture de femme.

Ce mot était celui-ci :

“ Que Dieu me pardonne l'acte que je vais commettre... Je me réfugie en sa “ miséricorde... Je supplie la personne qui “ trouvera ce cher petit être... innocent de “ tout, hélas!... de l'entourer de tous les “ soins... de toutes les tendresses dont j'eus- “ se aimé à l'entourer moi-même... ”

“ Je l'en remercie du plus profond de “ mon âme ”.

Il n'y avait pas de signature.

Le deuxième objet était une bague d'une valeur inestimable.

Cette bague était fort curieuse, toute sertie de pierres rares et d'un travail d'art unique. Il ne devait pas en exister deux de semblables dans le monde.

Elle était surmontée d'une couronne de marquis... ce qui permettait de supposer... en admettant que la supposition fût exacte... que l'enfant était issue d'une famille d'un rang considérable.

Quel drame cela pouvait-il cacher?... Quelle histoire obscure? Mystère.

Alors, après avoir fait faire des recherches qui n'aboutirent à aucun résultat, elle emmena l'enfant avec elle en Ecosse, dans

une propriété qu'elle possédait aux environs d'Edimbourg et qui était sa résidence habituelle.

Car pas une seconde elle n'avait eu l'idée de remettre ce pauvre petit être à l'Hospice des enfants trouvés.

Elle pensa que c'était le ciel qui le lui envoyait et qu'à dater de ce jour la Providence lui assignait une mission à remplir dans la vie.

Elle avait baptisé la petite fille Jane.

Elle aima celle-ci d'une affection véritable, toute maternelle, d'une affection de chaque heure qui jamais ne se démentit.

Désormais elle n'eut plus qu'un mobile : s'appliquer à faire d'elle une créature parfaite, accomplie dans le monde, une créature pourvue de tous les charmes et de toutes les vertus.

Jane, au fur et à mesure qu'elle grandissait, gagnait chaque jour en grâce.

C'était à présent une jeune fille dont la beauté commençait à devenir célèbre dans les milieux aristocratiques de la ville.

C'est alors que Mlle de Bredford jugea qu'il était temps de lui faire part de l'obscurité qui enveloppait son origine.

Cette révélation foudroyante jeta un grand désarroi dans l'âme de la jeune fille... mais l'attachement qu'elle portait à sa bienfaitrice en grandit encore. Il augmenta de toute la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée.

A partir de ce jour elle conserva toujours à son doigt la précieuse bague qu'on avait déposé dans ses langes et qui—avec la lettre de la malheureuse qui probablement était sa mère — l'aiderait peut-être à retrouver ceux dont elle pleurait tout bas la perte... ceux qu'elle ne désespérait pas de retrouver un jour.

Ce fut peu de temps après que Mlle de Bredford mourut, non sans avoir définitivement assuré l'avenir de celle qu'elle s'é-

tait prise à considérer — à juste raison — comme sa fille, en mettant la main de celle-ci dans la main de lord Brumel.

Jane avait alors exactement vingt ans.

Elle était dans toute la plénitude de son incomparable beauté.

Lord Brumel se remémorait tous ces détails.

Il revoyait la jeune fille telle qu'il l'avait vue pour la première fois au chevet de Mlle de Bredford... si belle de douleur et d'éplorement.

Et de penser que tant de jeunesse... que tant de grâce avaient pu mentir... que cette Jane si idéalement belle s'était laissée aller à l'amour d'un autre... il sentait la colère farouche... implacable qui grondait en lui bouillonner plus fort.

Chez lui le coeur souffrait.

Moins que l'orgueil pourtant.

Il frappa à la porte de la chambre de Jane.

Rien ne lui répondit.

Il frappa à nouveau.

Rien encore.

Pas un bruit. Pas un mot de réponse. C'était étrange!

Dans une autre circonstance, il se fût éloigné probablement.

Il eût pensé la jeune femme occupée à sa toilette et il n'eût pas insisté davantage par discrétion.

Aujourd'hui ce n'était plus la même chose.

Il voulait entrer.

Il en avait le droit.

Ce n'était plus une question puérile de délicatesse qui pourrait l'arrêter.

Il voulait voir quelle attitude aurait Jane lorsqu'ils se retrouveraient face à face après la scène de cette nuit.

Elle serait lâche sans doute... Elle le supplierait... Elle implorerait son pardon

...la grâce de son amant... Il serait impitoyable.

Il tourna le bouton.

En vain.

Il fit un nouvel effort.

Ce nouvel effort fut inutile.

La porte n'avait pas cédé.

Alors brusquement il comprit qu'elle était fermée à clef.

Il fut stupéfait.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Est-ce que... par hasard... il se serait trompé sur le compte de la jeune femme... est-ce que par hasard, sous son enveloppe frêle se dissimulait une énergie, une virilité qu'il n'avait jamais soupçonnée et qui se manifestait aujourd'hui?

Il se figurait la trouver abattue, éplorée, toute sanglotante, il s'attendait presque à ce qu'elle se trainât à ses genoux et il se heurtait à une porte close, à Jane... seule... enfermée dans sa chambre sans doute, révoltée... prête à la lutte.

Allons, soit! Il préférerait cela à des larmes, au fond.

Elle lui résistait? Il la briserait tout de même.

Il pensa: "J'appuierai ma main de fer sur son épaule et il faudra bien qu'elle demande merci quand elle n'en pourra plus..."

Elle n'échapperait pas à sa colère.

Il voulait qu'elle le sût. Il voulait le lui dire.

Déjà ses lèvres s'étaient entr'ouvertes.

Déjà il allait crier à Jane d'ouvrir, l'en sommer d'un ordre brutal s'il le fallait, montrer qu'il était le maître et le justicier et qu'il briserait — sans rémission — toutes les volontés qui se dresseraient devant lui. Mais soudainement il se rappela Kate... Kate qui était tout près de lui... Kate qui devait l'entendre... Alors il eut peur qu'aux yeux mêmes de cette fille un coin du drame intime où son honneur pou-

vait sombrer se dévoilât et, se contraignant, les tempes battantes d'une fureur sourde, il s'éloigna.

Il était loin d'ignorer que la curiosité des domestiques est sans cesse en éveil, que rien ne lui échappe et que justement, à cause de cela, elle est celle qui est le plus à redouter.

C'est parce qu'il le savait qu'il s'était dominé.

Il fit un pas de retraite. Ses yeux avaient conservé leur dureté. Il murmura d'une voix encore tremblante de fureur:

— Oh! Oh! milady Brumel, vous voulez entamer la lutte, à votre aise.

Il acheva avec un sourire sardonique:

— Je vous attends. A tout à l'heure!

Pas une seconde l'idée qu'elle pût ne pas être chez elle ne l'avait assailli.

Comment une pareille chose aurait-elle pu lui venir à l'imagination?

Jane... chez M. de Varades... à cette minute... après les événements de cette nuit... voyons, il eût fallu être fou pour le supposer.

Il retrouva Kate dans l'antichambre. Il s'approcha d'elle. Il s'était composé un visage.

— Milady repose? s'informa-t-il.

Kate fit appel à tout son sang-froid. Elle comprenait toute l'excessive gravité de la situation... elle comprenait que si lord Brumel concevait le moindre doute c'en était fait de Jane... Ce fut d'une voix assurée qu'elle répondit:

— Oui, milord.

— Elle a donné des ordres?

— Oui, milord.

— Lesquels?

— De ne laisser personne approcher de milady.

Lord Brumel prit le ton sec qui lui était habituel.

— Bien... dit-il.

Et il ajouta :

—Milady doit être lasse. La soirée d'hier a été fatigante. Veillez à ce qu'on ne la dérange pas.

Puis il disparut.

Kate ne put retenir un soupir de soulagement.

Elle venait de vivre là plusieurs minutes d'une angoisse mortelle.

Lord Brumel avait traversé la cour immense du palais.

Au moment où il pénétra à nouveau dans ses appartements, l'heure se mit à sonner à un petit cartel appendu au mur. Il compta dix coups.

Alors il donna immédiatement des ordres pour qu'on attelât.

Il avait—sans plus tarder—à se rendre auprès de Jean Leska et d'un autre de ses amis, le colonel Melvil, afin de les prier de l'assister dans son duel avec le duc de Varades.

Il voulait en finir tout de suite...

Il fallait que sa vengeance s'assouvît au plus tôt, que ce duel eût lieu le jour même.

Moins de quatre heures après il était de retour.

Sa figure marquait une grande sérénité.

Tout avait marché selon ses désirs.

Il avait lui-même posé les conditions du duel, et ces conditions qui étaient d'une rigoureuse sévérité, les témoins de son adversaire les avaient acceptées sans formuler la plus légère observation.

Ceux-ci avaient reçu du duc l'ordre formel de souscrire à toutes les exigences, quelles qu'elles fussent, de lord Brumel.

Ils s'étaient conformés à cet ordre.

Lorsque lord Brumel s'était rendu auprès de Jean Leska, celui-ci n'avait pu éteindre, dans ses prunelles, une flamme de satisfaction.

Froidement, mais avec néanmoins un air vaguement ironique, il avait écouté le

récit fantaisiste que le lord lui avait fait du motif de son duel avec M. de Varades.

Il avait paru n'en pas suspecter le moins du monde l'authenticité.

Puis, avec des ménagements habiles et aussi avec toutes sortes de restrictions, il avait poliment décliné l'offre de lord Brumel de lui servir de témoin dans cette regrettable affaire.

Tout en renouvelant à ce dernier l'assurance toujours parfaite de son dévouement, il avait argué de la situation délicate et un peu fautive dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de chacun des deux adversaires... il avait argué de ses "amicales relations" avec le duc pour insister sur son désir de demeurer à l'écart.

Lord Brumel, tout de suite, s'était incliné devant les scrupules en somme fort logiques de son ami.

Il s'était même excusé d'avoir fait auprès de lui une démarche dont—s'il avait su le degré exact d'intimité de Jean Leska et du duc—il aurait saisi par lui-même le mal à propos.

Alors, pour remplacer celui-ci, il avait fait choix d'un autre témoin, M. d'Estaing.

Puis, en compagnie de ce dernier et du colonel Melvil, il était allé dîner au cercle où il avait "fait" quelques cartons afin de s'assurer de la régularité de son tir, afin de s'assurer si son coup d'oeil était bien demeuré infailible et sa main d'une surprenante décision.

Le résultat de son expérience avait été concluant.

Jamais il ne s'était senti aussi bien disposé.

Son tir — d'ordinaire remarquable — avait été merveilleux d'exactitude.

Cette constatation l'avait tranquilisé complètement.

Sitôt de retour à Mustapha, il s'était enquis de Jane.

On lui dit que la jeune femme, toujours très lasse, n'avait pas descendu de sa chambre où elle s'était fait servir.

Cette réponse le satisfit.

Il avait l'esprit totalement quiet. Aucune fièvre ne l'agitait. Il se sentait sûr de lui, de sa vengeance, dont chaque battement du balancier de l'horloge le rapprochait.

Pourtant, il avait bien songé qu'il était impossible de présager à l'avance le résultat de cette rencontre et qu'en dépit de tout il pouvait succomber.

Mais il faut lui rendre cette justice que si cette pensée l'effleura, il n'en fut nullement ému.

Il n'était pas accessible à la crainte.

Il n'était pas non plus accessible aux remords.

Car il s'était dit aussi que les chances n'étaient pas égales.

Sa supériorité de tireur était hors de doute, était incontestable.

N'importe!

C'était son droit d'être sans miséricorde!

Les minutes d'attente lui paraissaient longues, interminables.

Il avait hâte que tout fut terminé.

Il était dans son cabinet, occupé à achever de mettre de l'ordre dans ses affaires, en prévision de tout événement, lorsque le roulement d'une voiture sur les pavés de la cour le tira de son travail, à sa fin d'ailleurs.

Il tressaillit.

— Enfin... soupira-t-il.

Il était prêt, droit, raidi, l'œil dur, habillé de noir, parfait de correction.

Il descendit au devant de ses témoins, lesquels, d'une exactitude scrupuleuse, ve-

naient prendre leur client à la minute précise.

Il avait été décidé que la rencontre aurait lieu aux environs d'Alger, à une heure de Mustapha, près d'une propriété inhabitée que lord Brumel possédait là.

Dans le fond du coupé, outre le colonel Melvil et M. d'Estaing, très graves tous deux, lord Brumel aperçut un long homme chauve, à la figure glabre, balafrée de rides.

Le colonel Melvil annonça :

— Le médecin, milord.

Et il le présenta :

— Monsieur le docteur Hercot.

Le lord lui tendit la main.

Avant de monter dans le coupé, il avait jeté un rapide regard dans la direction où étaient situés les appartements de Jane... Et il avait souri d'un sourire étrange de contentement.

Derrière les rideaux de l'une des fenêtres il avait entrevu un visage affreusement pâle, décomposé par la terreur... le visage de Jane... l'œil rivé à cette voiture où s'apprêtait à monter l'homme qui allait frapper celui qu'elle avait aimé, celui que sans doute elle aimait toujours.

Il la devina, clouée au tapis, la gorge sèche, les mains crispées aux rideaux pour ne pas tomber, avec des lueurs de folie au fond des yeux.

Il pensa :

— Comme elle doit souffrir!

Aucun apitoiement ne lui vint au cœur.

Il la contempla une dernière fois.

Leurs regards se rencontrèrent.

Celui de la jeune femme était effrayant de douleur... Celui de lord Brumel était effrayant de calme.

Alors il prit place dans le coupé qui, aussitôt, partit à une vive allure.

Il s'était écoulé une heure à peine lorsque la voiture s'arrêta brusquement sur la route déserte bordée d'arbres grêles.

Lord Brumel suivi de ses deux témoins et du docteur Hercot sauta à terre.

Le lieu était admirablement choisi.

À droite, la campagne s'étendait toute nue.

À gauche, s'élevait un petit bois du plus agréable aspect.

À l'entrée de ce bois on voyait se dresser un petit château d'un style quelconque, aux persiennes closes... un petit château silencieux comme endormi dans l'abandon et qui pouvait offrir un refuge provisoire au cas où il faudrait y transporter l'un des combattants.

Un soleil magnifique inondait de ses rayons la nature en fête.

Les oiseaux perchés sur les branches des arbres, chantaient à tue-tête.

Il faisait radieusement beau.

C'était l'un de ces jours où l'on goûte si fort la volupté de vivre.

Tout de suite lord Brumel jeta les yeux autour de lui.

À une centaine de pas, il constata qu'un coupé stationnait également.

À proximité de ce coupé se tenaient quatre hommes parmi lesquels, du premier coup d'oeil, lord Brumel distingua le duc de Varades.

Celui-ci s'entretenait d'un air indifférent avec ses deux témoins et un troisième personnage que lord Brumel jugea être aussi un médecin.

Le duc paraissait fort placide. L'oeil était fier, la lèvre dédaigneuse. C'est à peine si une imperceptible pâleur couvrait son front d'une réelle noblesse.

Ainsi il était vraiment beau.

Ainsi il était facile de comprendre comment Jane s'était laissée glisser à aimer le jeune homme.

Il avait redressé la taille, sa taille élancée, pleine de distinction, et il promenait sur les choses qui l'entouraient des regards vagues, sans intérêt.

Les témoins des deux adversaires s'étaient salués.

Bien qu'ils fussent habitués à ces espèces d'histoires, ils étaient plutôt sombres, en proie à une émotion singulière.

Ils regardaient tour à tour lord Brumel et le duc également impassibles, froidement braves tous deux et ils avaient l'intuition vague que de ces deux hommes en pleine jeunesse, hier encore en pleine joie de vivre l'un—dans quelques minutes—aurait cessé d'exister.

Et cela leur causait un malaise qu'ils ne pouvaient parvenir à chasser.

Cependant ils s'étaient rassemblés afin de commencer les préparatifs.

Les deux adversaires, chacun de leur côté, se tenaient à l'écart.

Lord Brumel conversait avec le docteur Hercot.

À quelque distance, le duc de Varades seul, se promenait de long en large sur la route.

Il pensait.

Et ses pensées étaient tendres... et ses pensées étaient tristes... et ses pensées étaient toutes à Jane.

Certes il n'avait pas peur de la mort, mais à cause de la jeune femme il regrettait de mourir.

Il avait été si complètement heureux.

Tout à l'heure lorsque, éperdue, elle était accourue chez lui, lorsque—en une crise d'immense désespoir—elle lui avait pris la tête entre ses chères mains et y avait appuyé ses lèvres, il avait éprouvé une brusque griserie.

D'un élan farouche il avait pressé la jeune femme contre sa poitrine et à son tour, il avait cherché ses lèvres à elle.

Mais elle l'avait doucement repoussé.

La première elle était revenue à la raison, au sentiment de la réalité, qu'au seuil de la mort l'un et l'autre, ils allaient oublier.

Alors il s'était agenouillé auprès d'elle et il avait pris dans les siennes les petites mains qu'elle n'avait pas retirées. Les chères petites mains vers lesquelles, dévotement, il avait incliné son front brûlant, tandis que, des yeux de la jeune femme, des larmes continuaient de couler.

Et ils étaient demeurés ainsi... des minutes très longues... silencieux... sans se parler.

Puis le duc l'avait contemplée longuement... indéfiniment... de toute la ferveur de son âme... en songeant que peut-être il ne la reverrait jamais plus.

Et elle s'en était allée ensuite comme elle était venue... chaste... pure... respectée.

Mais brutalement le duc fut arraché à ses souvenirs par la voix de l'un de ses témoins, qui vint à lui.

—La chance est pour lord Brumel, duc, nous avons ses armes.

Puis encore :

—C'est monsieur le colonel Melvil qui a le commandement du feu.

Le jeune homme esquissa un geste d'indifférence.

On avait achevé de compter les pas.

La distance était établie.

Alors on plaça lord Brumel et le duc chacun à côté d'un piquet planté dans la terre.

Ni l'un ni l'autre n'avaient eu un frémissement.

Ils semblaient de marbre.

L'esprit de Brumel était à sa vengeance, celui du duc était à Jane.

Cependant une image passa devant les yeux du jeune homme... une image qui n'était pas celle de la jeune femme.

C'était dans un hôtel silencieux et aristocratique de la rue de Varenne, la figure grave et attristée d'une vieille dame vêtue de noir : celle de la duchesse de Varades, la mère du duc.

Mais cette vision fut fugitive et tout de suite la pensée du jeune homme revint à Jane... à Jane retournée à Mustapha... à Jane qui... à cette heure était sans doute écroulée quelque part seule... sur un canapé... où elle devait pleurer toutes les larmes qu'elle avait.

Les adversaires étaient face à face... chacun un pistolet à la main.

Leurs regards se heurtèrent.

Celui de lord Brumel étincelait comme l'acier. Il semblait en jaillir des étincelles.

Le duc ne détourna pas les yeux. Son regard à lui demeura fier, hautain, dédaigneux.

Les témoins s'étaient écartés.

Les deux médecins qui causaient à voix basse s'interrompirent soudainement. La voix du colonel Melvil venait de se faire entendre.

C'était la minute décisive.

Un silence solennel, un silence lourd d'anxiété s'était établi.

Seuls les oiseaux chantaient de plus en plus fort leurs chansons de fête.

A ce moment la voix grave du colonel s'éleva à nouveau. Il compta :

—Un...

Pas un muscle du visage du duc et de celui de lord Brumel n'avait bougé.

La voix de l'officier reprit :

—...deux...

Ce fut tout. Quand le colonel ouvrit la bouche pour la troisième fois sa voix fut couverte par le bruit d'une double détonation.

Un cri de douleur traversa l'espace.

Puis on vit un homme laisser échapper

l'arme qu'il tenait, faire un tour sur lui-même, et tomber au sol comme foudroyé.

Cet homme était le duc Armand de Varades!

IV

LE CRIME DE JEAN LESKA

Le duc ne s'est pas trompé.

Dans l'un des petits salons du palais de Mustapha où elle se tient ordinairement pour recevoir ses familiers, dans l'un des petits salons Louis XV aux meubles fragiles de laque blanc, aux écrans d'un goût exquis ornés de peintures légères de Boucher, Jane, affaissée sur une causeuse, les cheveux défaits, la poitrine secouée de hoquets, sanglote nerveusement.

Elle est seule.

Elle a éloigné tout le monde d'elle, donné l'ordre formel que personne ne l'approche.

A Kate qui lui a rapporté la fausse alerte qu'elle a eue au moment où lord Brumel s'est présenté devant sa chambre, elle n'a répondu que par quelques monosyllabes sans suite, pleins d'incohérence.

Puis elle a renvoyé la soubrette elle-même, la pauvre soubrette toute chagrinée de la peine profonde qu'elle a lue sur le visage ravagé de sa maîtresse.

Et elle est restée ainsi des heures et des heures prostrée dans son désespoir.

Mon Dieu qu'a-t-elle fait!

A cause d'elle, à cette minute, deux hommes sont occupés à s'entr'égorger.

A cause d'elle tout à l'heure l'un d'eux peut-être sera mort.

Et dire qu'elle est là... clouée à ce salon... impuissante... Dire qu'il lui est interdit de rien faire pour empêcher cette affreuse chose... qu'il lui est défendu de courir... de s'interposer... de se mettre

entre le pistolet de lord Brumel et celui de M. de Varades.

Oh! c'est épouvantable!

Des plaintes s'échappent de ses lèvres... des plaintes sourdes, inarticulées.

Elle râle:

—Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!...

Elle ne trouve pas autre chose.

Jamais encore elle n'a souffert pareillement... Jamais son âme n'a été en proie à une aussi effroyable angoisse.

Depuis l'instant où elle a vu lord Brumel implacable, gravir le marche-pied du coupé, bien des minutes ont passé.

Ce qu'ont été ces minutes rien ne saurait l'exprimer.

Les regards de Jane, instinctivement, se sont portés sur une petite pendule de vieux Saxe qui est placée en face d'elle, et elle suit la marche des aiguilles, les prunelles fixes, toute raidie, la poitrine hale-tante, les ongles enfoncés dans les coussins afin de ne pas crier, et elle refoule les sanglots qui crèvent dans sa gorge.

Ce doit être la seconde fatale.

Maintenant lord Brumel et le duc sont rendus sur le terrain.

Elle voit nettement la scène devant elle: le lord, haineux, M. de Varades, pâle, ses yeux remplis d'amour comme obscurcis par une ombre de regret.

Cette vision affreuse la harcèle... Elle ne peut pas en détacher son esprit... C'est en vain qu'elle tente de la chasser, de penser à autre chose, toujours elle revoit son mari et le duc, l'un en face de l'autre, prêts à faire feu, toujours ce horrible spectacle la poursuit, l'obsède.

Elle suffoque.

Dire que peut-être, là-bas, à cette minute... l'homme qu'elle aime râle avec un trou dans la poitrine.

Oh! ce doute!...

Comme il la dévore, comme elle vou-

draît en finir avec lui, ne plus le sentir s'enfoncer ainsi dans sa chair et dans son cœur, comme elle voudrait, dès à présent, connaître le résultat de cette exécration rencontre.

Oui, être fixée, ne pas se débattre ainsi dans cette épouvante, savoir, savoir, ô mon Dieu! à n'importe quel prix!...

Elle s'est levée.

Une fièvre très forte la gagne.

Un commencement d'égarément.

Elle éprouve le besoin de se mouvoir... de marcher... de ne plus rester ainsi dans cette immobilité... Elle a des mouvements nerveux inconscients... Elle fait des choses sans savoir... et ses tempes qui battent à coups redoublés sont brûlantes.

Elle s'approche d'une croisée... Elle l'ouvre machinalement... Mais, tout de suite, bien que la température soit douce, elle est secouée par un long frisson. Alors elle referme la croisée du même geste machinal.

Les minutes s'écoulent une à une.

Puis les heures.

A présent l'ombre, par degré, envahit la pièce.

Jane est toujours debout, près de la fenêtre. Tressaillant au moindre bruit, elle épie avidement, hagarde, en proie à une surexcitation de folie.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Il y a longtemps que tout doit être fini.

Alors pourquoi la laisse-t-on ainsi sans nouvelles?

Pourquoi semble-t-on prolonger, comme à dessein, cette agonie dans laquelle elle se débat.

Que doit-elle croire?

Si lord Brumel n'est pas de retour, c'est donc qu'il lui est arrivé quelque chose... c'est donc... qu'il serait blessé... que le duc vivrait... oh! Seigneur!...

Cela serait possible!...

Le ciel aurait eu pitié de ses larmes!...

Elle se raccroche à cette pensée comme le naufragé à une bouée de sauvetage.

Son sein se soulève avec moins d'effort.

Un peu de vie revient en elle.

Mais immédiatement elle sent l'inanité de son espérance... Alors elle retombe à ses terreurs et à sa souffrance.

Si lord Brumel avait été frappé... on l'en aurait avisée... avec des ménagements sans doute... mais on l'en aurait avisée tout de même.

Et puis on l'aurait transporté ici... dans sa demeure... Il y serait à cette heure.

Un chaos s'établit dans sa cervelle qui lui fait mal... Oh! si mal... et qui—lui semble-t-il—est prête à éclater.

Elle ne sait plus à quoi s'arrêter.

Les idées les plus contradictoires l'assaillent.

Est-ce que lord Brumel... par un raffinement de cruauté propre à sa nature... la laisserait volontairement dans cette attente dont il lui est aisé de se figurer toute l'horreur?...

Ah! cet homme, comme elle le hait à cet instant!

Pourquoi a-t-il fallu que la fatalité la plaçât sur son chemin.

Jamais elle ne l'a aimé.

Jamais elle ne se serait... par elle-même... accordée à lui.

Lorsque Mlle de Bredford, à son chevet de mourante, avait placé sa main à elle dans la main du lord... elle avait eu un mouvement de surprise, presque d'instinctif éloignement.

Cependant elle était demeurée muette devant la suprême volonté de celle qu'elle vénérât à l'égal d'une mère et à qui elle était redevable de tout dans la vie.

Le voeu de la chère morte lui était sacré.

Elle avait consommé héroïquement le sacrifice de son coeur, oublié les rêves qu'elle avait faits d'une existence heureuse auprès de quelqu'un qu'elle se serait choisie, qu'elle aurait aimé de toute la ferveur de son âme si douce, au fond de laquelle tant de trésors de tendresse étaient amoncés.

Comme elle a souffert depuis.

Comme elle a payé cher ce sacrifice!...

Que de pleurs versés en secret, que de douleurs cachées, que d'heures sombres de désespérance!...

La nuit peu à peu s'était faite.

Le ciel, tout à l'heure si beau, s'est brusquement chargé de nuages... de gros nuages noirs accumulés au fond de l'horizon.

Le salon est plongé dans une obscurité profonde.

La jeune femme se retourne.

Elle défaillit sur ses jambes. Tout son corps est cassé. Elle ne parvient à se tenir debout qu'au prix d'efforts surhumains.

Sa fièvre a atteint le plus haut degré.

Jane reste toute saisie de l'ombre épaisse qui l'entoure.

Ses yeux ont beau essayer de percer les ténèbres, elle ne distingue rien.

Combien d'heure est-elle donc demeurée ainsi... dans cette posture... comme soudée à cette fenêtre?...

A tâtons... elle se dirige vers un petit guéridon où elle sait qu'un timbre est posé.

Elle a peur de cette ombre... peur de la solitude dans laquelle elle se trouve.

Un frisson... plus profond... lui passe entre les épaules.

Elle appuie le doigt sur le timbre.

Personne.

Elle s'étonne.

Mais brusquement elle se souvient qu'elle a éloigné tout le monde d'elle... qu'elle a

même renvoyé Kate... sa pauvre Kate si déconfitée du congé brusque qu'elle a reçu.

Alors... elle reste dans la nuit... immobile à attendre.

Tout à coup elle n'est pas maîtresse d'un violent tressaillement.

Elle devient toute blanche.

Il lui semble qu'un pas d'homme se dirige vers le salon.

Elle ne se trompe pas.

Ce pas approche!.

Elle respire avec peine...

Des gouttes de sueur perlent à ses tempes...

Subitement... une joie insensée... une joie si forte qu'elle en souffre... secoue tout son être.

Ce n'est point celui de lord Brumel.

Ainsi cela est vrai...

Le ciel a entendu le cri déchirant de son âme... il n'a pas voulu que sa vie fût à tout jamais empoisonnée par le remords et par le deuil.

Ce n'est pas lord Brumel qui revient... c'est le duc... le duc vivant!... ô mon Dieu! Elle va le revoir... lui qu'elle avait cru perdu pour toujours.

Ce bonheur est trop brutal.

Le délire s'empare d'elle.

Ce qui lui reste de raison sombre tout à fait.

Elle ne se fait pas la réflexion que même en admettant que le jeune homme fût sain et sauf, jamais il n'aurait osé une telle démarche... une démarche si en dehors de tous les usages et du respect qu'il doit à elle-même.

Un trop grand désarroi règne en elle.

Cela fait trop d'heures que ses nerfs sont tendus... trop d'heures que son cerveau est assiégé par lespires angoisses.

Elle est dans un état indescriptible.

Ses yeux brillent d'une flamme singulière.

Au seuil du salon... devant Jane... brusquement... l'ombre d'un homme vient de se dresser.

La nuit est si épaisse qu'il est impossible de distinguer les traits de sa physionomie.

La jeune femme fait un pas vers l'ombre.

Elle pousse un cri éperdu. Ses bras se tendent.

— Armand... Armand... râle-t-elle... c'est toi?!

.. .. .

Si Jean Leska, pour des raisons de lui seul connues, avait refusé à lord Brumel de lui servir de témoin, il avait été le dernier à se désintéresser de l'issue du drame qui s'était joué à Mustapha.

Ce drame — à part les acteurs mêmes — n'était-il pas le seul à en posséder la trame?

N'était-ce pas lui qui l'avait provoqué?

Caché dans la coulisse, n'en avait-il pas été le machiavélique auteur?

Aussi, durant toute la journée, n'avait-il pas été maître d'une fièvre inaccoutumée.

Non pas qu'il eût eu le plus infime regret de sa conduite et de ce qu'elle avait d'infâme.

S'il savait mettre au service de ses passions une extraordinaire force de dissimulation, il n'était pas non plus de ceux-là qui reviennent sur ce qu'ils ont fait et son âme, aux profondeurs insondables était inaccessible au remords.

D'ailleurs un sentiment qui, en lui, primait tout autre, eut suffi à faire taire la voix de sa conscience: la haine implacable qu'il avait vouée à tout jamais à M. de Varades.

Cette haine avait pris naissance le jour où il s'était aperçu que non seulement le duc était pour lui un rival, mais qu'aussi

Jane, de son côté, avait pour le jeune homme un penchant secret, un penchant qu'elle devait croire bien enseveli au plus profond de son être et qui, néanmoins, n'avait pas échappé à ses yeux perspicaces et jaloux, à lui, Jean Leska.

Oui, c'était même Jane qu'il avait aimée avec une ardeur sauvage, bestiale — il n'était pas un sentimental, lui! — et dont à cette heure encore, il aurait payé la possession, fût-ce au prix d'un crime!...

Il se rappelait.

Lorsqu'il lui avait dévoilé la passion coupable qui le brûlait, faisait s'écouler ses nuits dans l'insomnie et la fièvre et, à cette minute même, le jetait affolé et hurlant de désirs à ses genoux, elle l'avait repoussé hautainement, presque avec horreur.

Ah! comme elle se serait repentie si elle avait su!...

Car il n'avait pas tardé à lui faire payer cher le mépris avec lequel elle l'avait traité, à assouvir sa rage à frapper inexorablement les deux amants au seuil même de leur bonheur.

Sans doute le duc et Jane avaient fait un rêve enivrant d'amour.

Comme il s'était chargé de les en réveiller!

Pour l'homme la mort à coup presque sûr!

Pour la femme, la tombe de celui qu'elle aimait et devant laquelle il ne lui serait pas même permis de s'agenouiller!

En vérité, il n'était pas un ennemi à dédaigner et le poids de sa main se faisait lourdement sentir quand elle s'abattait sur quelqu'un.

La visite matinale de lord Brumel — à laquelle il s'attendait d'ailleurs, malgré la surprise qu'il en avait témoigné — avait dérangé le plan ordinaire de sa journée.

A cause d'elle il n'avait pas accompli la

promenade à cheval qu'il ne manquait jamais de faire avant d'aller déjeuner dans l'un des restaurants à la mode où il avait l'habitude de se rendre.

Il s'était fait servir chez lui, dans sa garçonnière, dont ses plus intimes mêmes ne connaissaient qu'une pièce unique; une sorte de salon-fumoir où il les recevait à l'exclusion de toute autre.

Il ne livrait de sa vie, entourée de mystère, que ce qu'il jugeait bon.

Un original, disaient certains.

Mais des esprits malveillants ajoutaient que ses façons singulières de vivre, que ses longues absences, ses disparitions soudaines à la recherche de prétendues études picturales n'étaient pas sans permettre toutes sortes de soupçons. Oui, mais quels soupçons? Les seules remarques que l'on pouvait faire c'est que, malgré le goût prononcé pour la peinture qu'il affichait, c'était non pas dans le monde artiste qu'il avait des relations, mais presque uniquement dans la société des militaires, des officiers de la garnison et de la marine de guerre qu'il semblait se complaire.

Un noble polonais?

Oui, mais un polonais peut être indifféremment russe, autrichien, ou allemand, ce qui n'est pas pareil.

Il est vrai que Jean Leska prétendait être né dans l'ancestral château de sa famille, près de Varsovie même, c'est-à-dire au coeur de la Pologne russe.

Il était donc, de par sa nationalité, mieux qu'un ami, un allié.

Et c'est comme tel d'ailleurs, qu'il était reçu partout et que toutes les portes, même les plus fermées, s'ouvraient devant lui.

Au surplus, sa fortune, à en juger par les dépenses qu'il faisait, devait être considérable.

Il était sorti de chez lui vers le soir seulement.

Il se doutait bien que le bruit du duel entre lord Brumel et M. de Varades devait être propagé dans la société d'Alger avec une rapidité foudroyante.

Le lord y occupait une trop grande place, le jeune homme, d'autre part, durant les deux mois de son séjour, y avait marqué une trace trop profonde par son grand nom et la noblesse de son caractère, sympathique à tous, pour qu'il pût en être autrement.

Le résultat de ce duel — terminé à cette heure — devait s'être répandu comme une traînée de poudre.

La première personne de son monde rencontrée, le lui apprendrait sans doute.

Au cercle, dans les cafés, ce devait être l'événement du jour et le sujet de tous les entretiens.

Jean Leska ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Moins d'une demi-heure après avoir quitté son domicile, il était complètement renseigné.

Sa bonne fortune l'avait fait se heurter à l'un des témoins même de M. de Varades au coin de la rue habitée par celui-ci et alors que, son rôle terminé, il se disposait à rentrer chez lui.

C'est ainsi que Jean Leska avait su que le duc mortellement atteint, croyait-on, avait été ramené à son logis.

Non seulement il n'avait pas encore repris connaissance, mais les médecins qui l'assistaient, fort pessimistes, désespéraient de le conserver à la vie.

A moins d'un miracle, la fin, pour lui, n'était plus qu'une question d'heures.

Jean Leska en avait éprouvé une âpre satisfaction.

Allons, tout avait marché selon ses vœux!

La vengeance qu'il avait rêvée, le destin la lui avait donnée telle qu'il se l'était promise.

M. de Varades à l'agonie, c'était parfait.

Sa pensée se reporta vers Jane.

Dans quel état elle devait être à cette seconde!

Brusquement une idée mauvaise, diabolique, s'empara de lui.

Pourquoi n'irait-il pas présenter à la jeune femme ses compliments de ce que lord Brumel avait échappé aussi heureusement au danger qu'il avait couru?

Cette visite n'était-elle pas naturelle, obligatoire même, n'était-il pas de son devoir de s'en acquitter.

Demain?

Non.

A quoi bon attendre?

Il était curieux de se retrouver en présence de la jeune femme.

Curieux de voir quelle attitude elle prendrait et le sourire forcé que, héroïquement, elle devrait amener à ses lèvres lorsqu'il la féliciterait, sur un ton dont il serait seul à comprendre l'ironie cruelle, de l'heureux dénouement pour elle de cette rencontre.

Car elle devrait sourire, répondre par des phrases de remerciement, quand il la congratulerait de ce que l'homme à qui elle avait donné toute son âme, était tombé, frappé d'une balle meurtrière, pour l'amour d'elle.

Ah! quelle volupté il goûterait à regarder la malheureuse se raidir de toutes ses forces afin de ne pas laisser voir ce qui s'agitait en elle, afin de ne pas crier sa souffrance, s'effondrer comme une bête blessée dans une crise de désespoir et de larmes.

Jean Leska était homme de décision.

Entre la conception d'un projet et sa

mise à exécution, il ne laissait jamais s'écouler que tout juste le temps nécessaire pour le mener à fin complète.

Un instant pourtant, la réflexion qu'il s'était faite de l'heure tardive, l'avait fait hésiter.

Il avait passé outre.

Il était trop des familiers de lord Brumel et de milady Jane pour s'arrêter à une aussi puérole considération. D'ailleurs les circonstances étaient par elles-mêmes suffisantes pour l'excuser.

Moins d'une heure après, il était à Mustapha.

Il fut surpris par le calme profond qui régnait, surpris de n'apercevoir aucune lumière briller à la façade de la somptueuse habitation.

Néanmoins, en habitué des lieux, il se dirigea, sans embarras, vers l'un des salons où il savait qu'à l'ordinaire Jane se tenait.

Aucun domestique.

Personne.

Partout un silence de mort.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Il continue à avancer.

La nuit est obscure, inquiétante, lourde d'orages. Les ténèbres sont telles que son oeil cherche en vain à percer l'ombre qui l'enveloppe.

Tout à coup, il a un geste brusque, instinctif, de recul.

Dans la pièce où il vient de pénétrer, il a vu une silhouette de femme, toute blanche, surgir soudainement.

Il devient d'une pâleur extrême.

Son coeur bat à coups désordonnés.

La femme marche vers lui.

On dirait qu'elle chancelle, qu'elle ne tient debout que par la tension de toute sa volonté, de toute son énergie. Elle a heurté une chaise qui a chu avec un bruit assourdi sur le tapis. Elle semble ne pas

même s'en apercevoir. Elle avance toujours du même pas d'hallucinée.

Elle n'est plus qu'à une courte distance. Il l'entend prononcer d'une voix qu'il reconnaît bien — ah! trop bien — malgré sa profonde altération:

— Armand... c'est toi... Armand?...

Jean Leska est pétrifié.

Dans l'obscurité il essaie de dévisager la jeune femme dont il ne voit que les yeux, des yeux immenses, fiévreux, étinceler dans la nuit.

Voyons, devient-il fou subitement!

A-t-il bien entendu?

Jane le prend pour le duc.

Malédiction!

Que signifie cet accueil?

Que se passe-t-il en vérité?

La jeune femme ignore-t-elle donc les événements de la journée? Ignore-t-elle que l'homme dont ses lèvres prononcent le nom, rend en ce moment peut-être, s'il ne n'a pas rendu déjà, le dernier soupir.

Oh! cet homme, comme elle paraît l'aimer!

Même mourant, même mort, il se dresse entre elle et lui, Jean Leska, comme une barrière infranchissable.

Une grimace de haine tord sa bouche.

Les aiguillons de la jalousie, impitoyablement, féroce, s'enfoncent de nouveau dans sa chair.

Il n'a qu'un mot à dire et cette femme orgueilleuse, hautaine — dont la beauté éclatante allume dans ses sens une flamme de convoitise qu'il ne peut éteindre — il va la voir devant lui s'abattre comme une masse sans un cri, atteinte en plein cœur.

Elle ignore le sort de son amant. Soit!

Il va se charger de le lui apprendre!

Déjà sa bouche s'entr'ouvre.

Mais il se tait.

Une seconde lui a suffi pour concevoir l'idée d'un crime monstrueux.

Maintenant la jeune femme est tout près de lui.

Il ne distingue pas sa physionomie, cette physionomie divine qui semble être le chef-d'oeuvre de Dieu et dont tous les traits sont, de façon ineffaçable, gravés dans sa mémoire, mais il sent, tout contre son visage, le souffle brûlant de Jane.

Celle-ci s'obstine dans sa folie.

Elle répète une phrase... toujours la même... la seule qui se fait jour dans son cerveau troublé... la seule qui lui vient aux lèvres:

— Armand, c'est toi... Armand?...

Jean Leska s'est remis.

Il étouffe en lui une dernière révolte.

— Oui... murmure-t-il tout bas, d'une voix sans timbre, d'une voix méconnaissable.

Jane pousse un rugissement de joie.

D'un bond elle se précipite vers Leska, elle s'empare de ses mains avec un geste fou, un geste de délire.

— Toi... toi... vivant... ô mon Dieu, c'est bien vrai... Je me disais bien aussi qu'il n'était pas possible que le ciel fût à ce point impitoyable. J'ai tant souffert, si tu savais... Mais c'est fini maintenant que tu es là... Je suis folle... ne fais pas attention... c'est le bonheur... Regarde-moi... Je ne te vois pas... N'importe... Il me semble entendre battre ton cœur... Oh! je t'aime, Armand, je t'aime...

En effet, elle ne sait pas ce qu'elle dit. Elle n'a conscience de rien.

Jean Leska n'a pas lâché les mains de la malheureuse. Il les emprisonne dans une étreinte étroite, dans une étreinte de fer.

Il sourit d'un sourire singulier que l'ombre dérobe et quelque chose de satanique s'agite confusément en lui.

Mais elle continue de divaguer.

— Dire que j'ai pu m'imaginer que je ne

te verrai plus... oh! c'était affreux!... Ne plus te voir, toi, mon adoré... toi, ma vie!... Je crois que j'aurais perdu la raison... ou que je serais morte. Je ne sais pas ce que je serais devenue... je ne sais pas ce que j'aurais fait... Mais tu n'es pas blessé au moins?... Je ne t'ai pas encore demandé... Pourquoi restes-tu silencieux? Dis-moi quelque chose... Ta voix m'est si douce à entendre... Rassure-moi... Ah! tu ne peux m'aimer autant que je t'aime... Je ne suis pas jalouse de ton passé, mais moi, il faut que tu le saches, je n'ai jamais aimé d'autre homme que toi... Je suis dans tes bras comme une jeune épouse. Il faut croire que je savais que je te rencontrerais un jour, puisque j'ai gardé pour toi toute ma pureté morale, toute la virginité de mon âme... Parle-moi donc, je t'en supplie... Tu as quelque chose que tu me caches. Il n'est pas naturel que tu demeures ainsi sans rien dire... Tu me fais peur... Armand, parle-moi, par pitié.

Le sourire diabolique de Jean Leska s'accentue encore à ses lèvres.

—Chut... ordonne-t-il dans un souffle.

Une fièvre le gagne.

Le sang se transporte à son cerveau.

Sa gorge se sèche.

Oui, elle est bien à lui cette fois, cette Jane qui l'a dédaigné. Elle est à sa merci. Rien ne peut la sauver.

Mais il la sent défaillir soudainement.

Alors il passe un bras autour de sa taille pour la soutenir.

Elle s'abandonne.

S'il ne la tenait pas ainsi, elle s'effondrerait sur le tapis.

Il essaie de faire quelques pas, de se reconnaître. Il se bute à un meuble.

Ce meuble est un canapé.

Il y dépose la jeune femme.

Elle a fermé les yeux. A-t-elle sa connaissance encore? Peu importe à Jean

Leska. Le crime qu'il a résolu il va le commettre.

Et puis, tout à coup, une vive clarté inonde la pièce.

Une main vient de tourner le commutateur électrique.

Au seuil de la pièce, un homme se dresse, la bouche crispée d'un rictus, terrible à voir.

Cet homme, c'est le maître de céans.

Le mari de Jane.

Lord Brumel.

Il fait un pas vers Jean Leska qui s'est relevé.

—Ah! vraiment, ricane-t-il, j'arrive fort à propos. Combien donc, madame, avez-vous d'amants? A peine viens-je d'en supprimer un qui—le malheureux!—s'est exposé à la mort parce qu'il se croyait aimé de vous que, pour vous consoler de sa perte sans doute, vous en prenez un autre. Il agonise en ce moment sans savoir, heureusement pour lui, car je le plains à cette heure, que vous n'êtes digne ni de lui ni de moi... Non, en vérité, vous ne valez pas le sang répandu pour vous... Mais lui était un étranger. Il n'était tenu envers moi à aucun égard, à aucun ménagement. Vous lui avez plu, il a essayé de vous prendre à moi. C'est la vie cela. A chacun de défendre son bien. Mais vous, Leska, qui vous disiez mon ami, vous qui étiez reçu ici comme un intime, c'était donc pour me voler, pour apporter le déshonneur dans ma maison, que vous vous y êtes introduit? Au moins avec le duc de Varades, je pouvais me rencontrer face à face, chacun une arme au poing, dans un combat loyal. Vous, c'est différent! Vous avez pénétré dans mon intérieur comme un malfaiteur et c'est comme un malfaiteur que je vais vous abattre.

Il avait prononcé ces mots avec le calme effrayant dont il ne se départissait pas—même à cet instant tragique.

Les yeux désorbités, Jane regardait cette scène.

Il semblait qu'elle n'avait plus sa raison à elle. Elle ne comprenait, elle ne savait qu'une chose: c'est que l'homme qu'elle avait pris pour M. de Varades était Jean Leska et que le duc avait succombé dans son duel avec lord Brumel.

Elle eût voulu se lever, crier:

—Puisque vous avez tué celui qui possède mon âme, achevez votre oeuvre, tuez-moi aussi par pitié. Que m'importe Jean Leska! Il est un infâme. Je le hais autant que je vous hais, vous qui avez assassiné l'homme que j'aime.

Mais dans sa gorge contractée, aucun son ne se livrait passage.

Ah! oui, pouvoir crier la haine qui gonflait son coeur blessé à mort, donner libre cours à son désespoir, à ses larmes!

Mais elle était incapable de faire un geste, de prononcer une parole. Ses yeux demeuraient secs. Et c'était atroce, c'était effroyable! Elle sentait dans sa poitrine ses nerfs qui se nouaient et qu'elle étouffaient. Jamais créature humaine n'avait enduré un supplice pareil.

Du drame qui se jouait devant elle, en quoi le dénouement pouvait-il l'intéresser?...

Elle n'était pas là, mais ailleurs.

Près d'Armand de Varades.

D'Armand de Varades qui, lord Brumel l'avait dit, agonisait en ce moment.

En dehors d'Armand, d'Armand à qui son amour à elle avait été fatal, que lui importait le reste! Oui, que lui importaient ces deux hommes—qu'elle avait en égale horreur—dressés l'un en face de l'autre et qui se mesuraient du regard pour une lutte mortelle.

Mais Jean Leska avait compris le danger.

Lord Brumel avait déclaré: je vais vous abattre comme un malfaiteur et certainement il allait faire ainsi qu'il avait dit.

Où, s'il lui en laissait le temps.

Une seconde encore et c'en était fait de lui, Jean Leska.

Le lord était armé sans doute.

Déjà il avait fait le geste de porter la main à son veston.

Mais, prompt comme l'éclair, Jean Leska ne lui en laissa pas le temps. Tirant de l'une des poches de son vêtement un petit poignard au pommeau ciselé qu'il avait acheté un jour, pour sa sauvegarde, dans un souk d'Alger, à un marchand kabyle et qui ne le quittait jamais, il bondit sur lord Brumel et, avant que celui-ci put esquisser un mouvement de défense, tant l'agression fut brutale, foudroyante, il lui plongeait jusqu'à la garde la lame dans la poitrine.

L'Anglais ne poussa pas un cri.

Il battit l'air de ses bras. Ses prunelles s'agrandirent dans la stupeur, dans l'épouvante indicible de la mort. Puis, avec un râle sourd, il tomba lourdement sur le tapis.

Il avait été frappé en plein coeur.

.....
Ne s'occupant pas de Jane, toujours effondrée sur le canapé, dans le même état de prostration, d'anéantissement de tout son être, et dont le meurtre de lord Brumel auquel elle avait assisté passive et muette ne l'avait pas tirée, Jean Leska avait fui affolé comme si la justice des hommes le poursuivait déjà, il avait fui, hagard, droit devant lui, marqué lui semblait-il, du sang de sa victime, n'ayant plus, dans l'effroi qui le glaçait, qu'une idée, un but: échapper au châtement de son crime.

V

CONCLUSION

Un mois s'était écoulé.

Durant ce mois, comment Jane a-t-elle vécu? Que s'est-il passé? Elle serait incapable de le dire. Tout ce qu'elle sait c'est qu'elle a fait une grave maladie, que durant de longs jours et de longues nuits elle a été en proie à un délire incessant qui a fait craindre pour sa raison, pour sa vie même.

Seule sa jeunesse l'a sauvée, lui a donné la force nécessaire pour résister au mal terrible qui a failli l'emporter.

Elle est revenue peu à peu à la conscience des choses.

Elle a pu se lever, faire quelques pas dans la chambre à coucher où elle est restée si longtemps dévorée par la fièvre, ayant devant les yeux des visions atroces qui la faisaient jeter des cris déchirants, appeler au secours, mouillaient de sueur son corps qui se tordait comme sous l'étreinte d'un cauchemar horrifiant, tandis que s'était installée près d'elle, ne la quittant pas un instant, la pauvre Kate désolée de voir ainsi sa maîtresse, la pauvre Kate qui la soignait avec une intelligence, avec un dévouement sans égal.

Oui, elle a pu se lever enfin, demeurer quelques heures assise dans un fauteuil, la tête appuyée sur les coussins de dentelles, toute pâle encore, si changée, si amaigrie, mais toujours merveilleusement belle.

Dès qu'elle est revenue à la vie, à la réalité, elle a appris par sa fidèle servante tous les événements qui se sont déroulés durant le temps de sa maladie.

C'est ainsi qu'elle a su—ah! de cela non plus elle ne se rappelait pas et, à ce moment-là, elle avait dû agir guidée par le

seul instinct, machinalement, automatiquement en quelque sorte, c'est ainsi qu'elle a su que, après que lord Brumel fût tombé, frappé à mort, et la fuite de son meurtrier, elle s'était traînée vers la porte, avait appelé Kate qui était accourue et à laquelle, avant que de perdre connaissance dans ses bras complètement, elle avait dit le drame qui avait eu lieu: l'assassinat de lord Brumel par Jean Leska.

D'autres domestiques, sonnés par Kate s'étaient précipités.

L'un d'eux immédiatement avait couru prévenir la police. Mais Kate, qui était une personne de tête et de décision prompte dans les circonstances graves, comprenant combien les minutes étaient précieuses, Kate avait, dans l'instant même, téléphoné au commissaire en personne afin qu'il fût mis sans retard au courant et que n'eût pas le temps de se soustraire aux poursuites de la justice l'assassin de son maître.

Et c'était grâce à elle que le magistrat avait pu prendre, en toute urgence, ses dispositions.

Alors que, accompagné de son secrétaire et d'un médecin dont il avait requis l'assistance, il se transportait à la demeure de lord Brumel pour faire les constatations d'usage, les limiers lancés par lui, sans perdre une minute, à la recherche de Jean Leska, découvriraient celui-ci et l'appréhenderaient au corps au moment même où, s'étant dirigé en ligne droite vers le port, il allait s'embarquer sur un bateau prêt à prendre la mer à destination de l'Italie.

A la suite d'une perquisition faite peu après chez lui, on avait acquis la preuve—et ce fut là une découverte sensationnelle—qu'il ne s'appelait pas Jean Leska, mais Fritz Müller, qu'il n'était ni Russe, ni Polonais, comme il le prétendait, mais

bel et bien natif de Dantzig, en Prusse Occidentale. Il était tout bonnement un espion au service de l'Allemagne, un espion de grande marque, et la raison véritable de ses absences, de ses disparitions soudaines, le but de ses voyages mystérieux était Berlin où il allait prendre des ordres et rendre compte des diverses missions dont il était chargé. Par les papiers, d'une importance particulière, trouvés à son domicile et que, dans sa fuite, il n'avait pas eu le temps de brûler ou de faire disparaître, on savait, à n'en plus douter, que le grand état-major allemand avait des projets agressifs contre la France et s'efforçait, par tous les moyens de se renseigner sur le rôle éventuel de l'Algérie en cas de guerre.

Jean Leska avait manoeuvré avec tant de prudence, tant d'habileté, il avait joué son personnage infâme avec tant de maîtrise que sans doute jamais il n'aurait été soupçonné.

Maintenant son compte était bon.

Convaincu d'espionnage et de meurtre, le baigneur l'attendait et, une fois ses portes refermées sur lui, le garderait à jamais.

En vérité, c'était là un châtement encore trop doux pour un tel misérable.

D'ailleurs il s'était confiné dans un mutisme absolu et avait refusé obstinément de répondre à toutes les questions qu'on lui posait.

— Je suis pris, avait-il déclaré après son arrestation, que vous importe le reste? La raison pour laquelle j'ai tué lord Brumel me regarde seul. Je n'ai pas de pitié à attendre de la justice française. Finissez-en donc avec moi au plus vite. Quant aux documents—extrêmement importants en effet—que, en dehors de ceux que vous avez saisis chez moi, j'ai livrés à l'Allemagne et qu'elle aura, je l'espère

casion très prochainement de mettre à profit, vous ne supposez pas, je présume, que je vous en avouerai la nature. Aucune autre déclaration que celle que vous venez d'entendre ne sortira jamais de mes lèvres. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

Il avait tenu parole.

Depuis lors, rien n'avait pu lui faire rompre le silence qu'il gardait farouchement.

Dans le public une opinion s'était répandue.

Lord Brumel disposait en Angleterre, dans les sphères gouvernementales, à la Chambre Haute où siégeaient les membres de sa famille et où il avait le droit de siéger lui-même, d'une influence énorme. Partisan d'un rapprochement étroit entre la France et l'Angleterre, non pas d'une simple "entente cordiale", mais d'une alliance militaire formelle pour parer au danger que faisait courir à la paix du monde une Allemagne belliqueuse, "au-dessus de tout", ivre de sa "kultur", ceinte de sa cuirasse de fer, casquée et le glaive au poing, prête à jeter ses légions sur ses voisins insuffisamment préparés à la guerre et trop confiants, l'on en avait conclu que Jean Leska avait "tué par ordre", et que le crime commis par lui était un crime politique.

Ansî, pour tous, Jane demeurait complètement étrangère à ce que les journaux appelaient "le drame de Mustapha."

Son nom même n'avait pas été prononcé.

On la plaignait seulement d'être veuve si jeune. Mais les intimes, ceux qui savaient le désaccord existant entre elle et lord Brumel, la dissemblance de leurs deux natures et combien la jeune femme avait été malheureuse, ceux-là pensaient que le deuil qui la frappait la faisait li-

bre, qu'elle avait vingt ans, l'avenir devant elle, et que, après avoir beaucoup souffert, elle pouvait trouver un jour le bonheur dont nulle, certes, n'était plus digne.

La sympathie ardente et respectueuse du monde—de son monde à elle—lui était acquise.

On l'y estimait à sa juste valeur.

Elle régnait là non pas seulement par le pouvoir de sa beauté souveraine, mais par les rares qualités, par la noblesse de son âme sans pareille.

Tous ces détails, Kate les avait répétés à sa maîtresse lorsqu'elle avait été à même de l'entendre.

Mais celle-ci l'avait à peine écoutée.

Ah! elle se souciait bien des racontars des gens, de Jean Leska, de ce qu'on disait d'elle, de la pitié sympathique dont elle était l'objet!.

Une pensée unique l'obsédait, la torturait: qu'était-il advenu d'Armand de Varades? Avait-il succombé à sa blessure? Vivait-il? Ah! pour être fixée que n'eût-elle pas donné! Son ignorance à ce sujet était intolérable. S'il était vrai qu'il n'était plus celui qu'elle avait aimé, celui qu'elle aimait avec plus de force que jamais, elle maudissait les soins qui l'avaient arrachée des griffes de la folie, elle regrettait de ne pas être morte elle aussi.

Mais comment savoir, ô mon Dieu?

Oui, comment savoir, non pas dans quelques jours, lorsqu'elle serait en état de sortir, de voler chez lui, non pas demain même, mais dès à présent, mais tout de suite.

Elle n'avait qu'un moyen à sa disposition.

Envoyer Kate chez le jeune homme.

Celle-ci n'avait-elle pas toute sa confiance, ne lui était-elle pas dévouée entière-

ment, ne lui appartenait-elle pas corps et âme? Elle, Jane, ne pouvait hésiter à se fier à la brave fille. D'ailleurs elle était adroite, intelligente, elle saurait bien s'informer sans compromettre sa maîtresse. Et puis le même souci de sa réputation aurait-il pu la retenir? Non, elle voulait savoir, savoir à tout prix.

Nulle considération au monde, nul sentiment de prudence ne pouvait, en un pareil moment, l'empêcher d'exécuter ce à quoi elle était décidée.

Elle avait donc donné ses instructions à Kate qui était partie aussitôt.

Et elle avait, dans une angoisse sans nom, attendu le retour de celle-ci.

De la réponse que rapporterait la servante dépendrait toute sa destinée.

Mais lorsqu'elle avait vu revenir Kate, essouffée de s'être tant dépêchée et la figure rayonnante, elle avait compris tout de suite—tandis que son cœur battait d'une joie brusque, inexprimable, surhumaine—elle avait compris que la soubrette était la messagère d'une heureuse nouvelle.

En effet, par cette dernière, elle avait appris que le duc avait survécu à sa blessure, si grave pourtant que longtemps les médecins qui le soignaient avaient désespéré de son sort. A présent il était hors de danger. Sa guérison définitive n'était plus qu'une question de jours.

Près de lui une femme, accourue de Paris aussitôt que prévenue, s'était installée.

La duchesse de Varades.

La mère du jeune homme.

Ah! cette nouvelle avait plus fait pour le prompt rétablissement de Jane que tous les remèdes qu'on eût pu lui prescrire.

A la fin de la semaine elle disait à Kate: —Je suis complètement guérie.

Et elle l'était en effet.

Mais combien elle devait se faire vie-

lence à elle-même pour ne pas se rendre auprès d'Armand!...

Oh! oui, le revoir, rester—ne fût-ce que quelques instants—à ses côtés, lui dire toutes les choses tendres, passionnées qui montaient de son coeur à ses lèvres et que, plus que jamais, maintenant qu'elle était libre d'elle-même, l'amour du jeune homme était toute sa vie à elle.

Mais le pouvait-elle?

Oui, pouvait-elle aller chez Armand, alors que sa mère, la duchesse de Varades était là?

Pourtant elle voulait qu'il sût—lui dont le sang avait coulé pour elle—elle voulait qu'il sût qu'elle l'aimait davantage encore si c'était possible qu'elle ne l'avait jamais aimé et que, fibre par fibre, il avait pris possession de tout son être.

Alors elle s'était résolue à lui écrire.

Lui répondrait-il?

Un jour, puis deux, puis trois s'étant écoulés sans qu'elle eût rien reçu, elle avait été en proie à une agitation, à une fièvre extrême.

De nouveau une souffrance obscure, une souffrance cruelle s'emparait d'elle.

Le quatrième jour enfin, le facteur avait apporté une lettre qu'elle avait décachetée fébrilement et dont l'écriture ferme, allongée, pleine de distinction, une écriture de femme, lui était inconnue.

Une lettre qu'elle avait lue avec stupeur et qui disait:

"Madame,

"Le hasard — car c'est le hasard seul, croyez-moi—m'a fait recevoir et prendre connaissance, à la place de mon fils Armand, de la lettre que vous lui avez adressée. Je m'en excuse auprès de vous. Mais je bénis les circonstances qui en ont ainsi décidé. Car votre lettre, où vous

"l'assurez de la constance de vos sentiments—devant lesquels je m'incline, madame,—il vaut mieux pour lui, et pour vous aussi peut-être, qu'il ne l'ait pas lue, qu'il ne la lise jamais. Je n'ignore pas combien il vous aime. Il me l'a dit lui-même comme il m'a dit tout ce qui s'est passé entre vous et lui. Mais moi, madame—et quelle mère ne me comprendra pas—si grande que soit mon indulgence, je ne puis oublier que, à cause de vous, j'ai failli porter le deuil de mon fils. Je vous pardonne sincèrement et—car si je suis mère, je suis femme aussi,—je vous plains de tout mon coeur. Mais, entre mon fils et vous, tout doit être fini désormais. Après-demain, j'espère pouvoir m'embarquer avec lui pour la France. Je compte que le temps accomplira l'oeuvre nécessaire, que le calme se fera dans son coeur—et dans le vôtre. Il est l'héritier d'un grand nom. Il se doit à lui-même d'oublier ce qui aura été dans sa vie une aventure—tragique—sans lendemain, de se créer un foyer, une famille. Je le lui ferai comprendre. Et il m'écoutera, car dans son âme, dont je suis fière parce que loyale et sans reproche, le sentiment de l'obéissance et du respect qu'il doit à sa mère lui rendra—douloureux peut-être aujourd'hui, mais moins amer de jour en jour, puis facile à la fin,—l'accomplissement de son devoir, de tout son devoir.

"Je vous salue, madame, respectueusement.

"Duchesse de VARADES."

Oui, c'était de la stupeur d'abord que cette lettre avait fait éprouver à Jane.

Puis une immense douleur.

Chaque phrase la frappait comme un soufflet en pleine face.

Elle ne méritait pas que la mère d'Ar-

mand la traitât de la sorte! La duchesse ne la connaissait pas. C'était là son unique excuse. Elle qui s'affirmait fière de l'âme loyale et sans reproche de son fils, elle ne savait donc pas, Armand ne lui avait donc pas dit que son âme, à elle, Jane, était di-
gine de la sienne.

Entre eux, écrivait sa mère, tout devait être fini à jamais.

Avec le temps il l'oublierait.

Il se marierait avec une autre.

Ah! pourquoi était-elle encore de ce monde?...

Quel but aurait-elle désormais ici-bas? Quel intérêt prendrait-elle à l'existence? Un vide effrayant était en elle, un désespoir sans bornes.

"Après-demain, avait déclaré la duchesse de Varades, j'espère pouvoir m'embarquer avec lui pour la France."

Non, non, il n'était pas possible qu'Armand s'éloignât d'elle ainsi, sans la revoir, sans un mot, sans un adieu.

Ah! Dieu, non, elle ne doutait pas de lui.

Et elle avait raison.

Car, vingt-quatre heures plus tard, elle recevait de la duchesse de Varades les lignes suivantes:

"Madame,

"Après la lettre que je vous ai envoyée tout récemment, ces lignes de moi vont vous causer, n'est-ce pas, la plus vive surprise. C'est que, depuis hier, des événements inattendus, d'une gravité extrême, ont bouleversé toutes les idées que, à votre sujet, je pouvais avoir. Ne faites pas attention au décousu de mes phrases. Je suis si émue... si émue... Pourtant il faut que je m'explique..."

"Lorsque j'ai fait part à Armand de mon désir, de ma volonté,—maintenant

"qu'il est en état de supporter les fatigues d'une traversée — de m'embarquer avec lui le plus tôt possible, dans deux jours même pour la France, il a protesté vivement:

"—Non, ma mère, je ne partirai pas. Si je ne me suis pas déjà rendu à Mustapha, auprès de Jane, c'est qu'il me faut attendre que les convenances mondaines me le permettent. Je ne veux pas, je n'ai pas le droit de compromettre aux yeux du monde, la femme que son veuvage laisse, à cette heure, libre de disposer d'elle-même, et que, à l'expiration de son deuil, j'épouserai.

"Oui, madame, Armand m'a dit cela.

"A moi, sa mère.

"Et avec une telle fermeté que j'ai senti sa résolution inébranlable.

"En vain, j'ai essayé de la combattre. Il m'a répondu par ces simplet mots, vingt fois répétés par lui:

"— J'aime Jane. L'obstacle qui me sépare d'elle n'existe plus. Elle sera ma femme, j'en fais à vous et à elle le serment. Vous êtes bonne, ma mère. Je connais votre coeur. Vos préventions contre elle tomberont lorsque vous l'aurez vue. Vous l'aimerez d'abord parce que je l'aime, et aussi parce que nulle femme entrant dans votre maison et portant le nom de votre fils, ne vous ferait autant d'honneur.

"Eh bien, je veux le croire, je le crois. Vous voyez, madame, que je n'ai pas pour vous des sentiments d'hostilité invincibles.

"Pourtant..."

"Pourtant, à ce mariage qui n'est pas celui que j'avais rêvé pour lui, je ne vous le cache pas, je vous le confesse, même en toute franchise, à ce mariage je n'aurais donné mon consentement que forcée, avec le regret de n'avoir pas possédé assez

“d’empire sur mon fils pour l’empêcher
 “d’avoir lieu si les événements auxquels
 “j’ai fait allusion au début de cette lettre
 “n’avaient modifié du tout au tout mes
 “sentiments à votre égard.

“Vous ne me comprenez pas.

“Vous ne pouvez pas me comprendre.

“Ce matin, me parlant de vous comme
 “il ne cesse de m’en parler, avec une cha-
 “leur, avec une flamme qui suffirait à me
 “convaincre si je n’en étais pas convain-
 “cue déjà, que je n’ai plus à vous le dis-
 “puter et qu’il vous appartient à tout ja-
 “mais, il me disait donc, il me redisait
 “plutôt combien malheureuse avait été vo-
 “tre existence auprès de lord Brumel, la
 “dignité avec laquelle vous avez supporté
 “les épreuves de la destinée et davantage
 “encore que votre rare beauté physique,
 “l’élévation morale qui vous a placée dans
 “mon estime, avant de l’être dans son
 “coeur, si au-dessus des autres femmes,
 “oui, il me redisait tout cela pour la cen-
 “tième fois peut-être, lorsque — et jamais
 “encore il ne m’avait entretenue de ces dé-
 “tails — il m’a raconté le mystère qui pla-
 “ne sur votre naissance, les circonstances
 “qui vous ont fait trouver et recueillir à
 “Nice par Mlle de Bredford, la tante de
 “lord Brumel, la lettre placée dans vos
 “langes et la bague, d’un travail d’art uni-
 “que, surmontée d’une couronne de mar-
 “quis qui devait aider plus tard à votre
 “reconnaissance.

“En l’écoutant, je suis devenue toute
 “pâle.

“Et je n’ai pu retenir un cri à mes lè-
 “vres.

“C’est que...

“Il faut que je vous avoue. J’ai eu un
 “frère, Norbert de Varades, que j’ai beau-
 “coup affectionné, mort à vingt-huit ans
 “dans un accident de chemin de fer. Il
 “avait su se faire aimer par une charman-

“te, par une pure enfant, la fille d’un offi-
 “cier d’état-major de nos amis, qu’il de-
 “vait épouser. Comment s’y est-il pris
 “pour séduire la pauvre enfant, pour ob-
 “tenir ce que, dans son inexpérience de
 “la vie, dans l’étendue de son amour qui
 “la rendait faible, elle n’eût ni le courage,
 “ni la force de lui refuser? Les hommes
 “sont bien coupables parfois. D’ailleurs, je
 “vous l’ai dit, elle devait être sa femme
 “prochamment. Elle l’eût été sans l’acci-
 “dent tragique: la rencontre d’un express
 “avec un train omnibus sur la ligne de
 “l’Est, qui coûta l’existence à mon mal-
 “heureux frère, revenant de nos proprié-
 “tés de Lorraine. Affolée — après avoir
 “mis au monde clandestinement une petite
 “fille — l’infortunée s’était réfugiée dans
 “la mort. Avant de se suicider, en se pré-
 “cipitant du haut d’une falaise, dans la
 “mer, elle avait, dans une rue de Nice, où
 “elle s’était rendue, parce que là, personne
 “ne la connaissait, et près d’une église, dé-
 “posé la pauvre petite qu’elle laissait seule
 “ici-bas.

“Ce n’est qu’après de longues recher-
 “ches que ses parents — qui, eux aussi,
 “sont morts à cette heure, — purent être
 “renseignés de façon exacte sur la fin de
 “leur fille, à laquelle ils avaient depuis
 “longtemps pardonné.

“Mais de la pauvre petite abandonnée,
 “il fut impossible de découvrir les traces.

“Tout ce que l’on put apprendre, c’est
 “qu’une étrangère, une Anglaise croyait-
 “on, après l’avoir recueillie, l’avait emme-
 “née chez elle.

“Où?

“Nul ne le savait, nul ne le sut jamais.

“Or, voici qu’aujourd’hui, par un mira-
 “cle où se manifestent les vues de la Pro-
 “vidence, je trouve en vous, madame, —
 “ah! laissez-moi vous donner un nom plus
 “doux, le vôtre — voici qu’aujourd’hui,

“en vous, Jane, je trouve non seulement la
 “nièce que j’ai tant regrettée de ne pas
 “avoir découverte jadis pour l’élever, rem-
 “placer sa mère et son père auprès d’elle
 “et à qui mon coeur est ouvert tout entier,
 “mais aussi une compagne pour mon fils.

“Car c’est moi qui le déclare formelle-
 “ment à présent: vous serez sa femme,
 “Jane.

“J’ai voulu vous écrire toutes ces choses
 “avant que de me rendre auprès de vous.

“Mais demain, oui demain, avec Ar-
 “mand, votre Armand, Jane, je serai à
 “Mustapha.

“Il n’est plus de “convenances mon-
 “daines” qui tiennent à présent.

“Une tante a toujours le droit d’aller
 “voir sa nièce, n’est-ce pas!

“De lui demander de vivre avec elle dé-
 “sormais.

“Car si je pense toujours m’embarquer
 “avec Armand pour la France, c’est ac-
 “compagnée de vous, Jane.

“Nous partirons tous trois.

“J’avais un enfant, j’en aurai deux do-
 “rénavant, en attendant, lorsque vous se-
 “rez mariés, de faire de moi la plus heu-
 “reuse des grand’mères, ayant à chérir, à
 “caresser des jolies têtes blondes — qui
 “vous ressembleront.”

Et en bas de cette longue lettre qui, pour elle, était la revanche de ses misères mo-
 rales passées, qui lui apportait l’assuran-
 ce de la victoire absolue et définitive de
 l’amour d’Armand sur les résistances de
 sa mère, mieux encore, qui la rendait à sa
 famille jusqu’alors inconnue d’elle et fai-
 sait — par un coup de théâtre comme
 dans les romans — de son cousin germain,
 son futur mari, en bas de cette lettre,
 d’une main que faisaient trembler l’émo-
 tion, la joie, le bonheur, Armand avait
 écrit:

“Jane, à tout jamais!”





LES POLICEMEN LUMINEUX



ON sait que le policeman, en Angleterre, n'a pas seulement pour fonction d'assurer la police proprement dite, mais aussi et surtout, de renseigner les passants, de faire traverser la chaussée aux vieilles dames, et d'assister les étrangers aux prises avec des cochers ou des chauffeurs particulièrement cupides.

Or, l'obscurité qui règne dans la plupart des villes anglaises, dès la nuit tombée, rend difficile à ces précieux agents l'exercice de leurs fonctions.

Aussi, certains d'entre eux, notamment à Birmingham, revêtent-ils la nuit des casques blancs, et fixent-ils au sommet de leurs casques des ampoules électriques qui les signalent de loin à l'attention du public.

— o —

LA COMEDIE-FRANÇAISE ET LES FORAINS

Sous Louis XIV, la Comédie-Française avait obtenu du lieutenant de police M. de la Reynie, une sentence portant "défense à tous particuliers, hors les comédiens français, de représenter aucune comédie ou farce dans la Ville de Paris".

Mais des forains profitèrent de la dissolution de la troupe italienne de la rue Mauconseil, Paris, pour s'emparer du théâtre de l'hôtel de Bourgogne et commencè-

rent par y jouer le répertoire des comédiens français.

Grand émoi de ces derniers, nouvelle ordonnance en leur faveur, appel et procédure des forains appuyés par le cardinal d'Estrées.

Pendant ces chicanes, la foule va applaudir les forains qui encaissent de fortes recettes. Mais un arrêt du Parlement les oblige à abandonner le répertoire. Ils se soumettent, mais comment ?

Les forains jouent les mêmes pièces telles que "*Scaramouche pédant scrupuleux*" et annoncent que ces pièces n'ont pas de dialogues, mais seulement des monologues.

Sept ou huit comédiens jouaient; mais quand l'un d'eux avait parlé, il se retirait vite dans la coulisse pendant que l'autre lui répondait.

Le public s'amusa follement et les comédiens privilégiés étaient furieux. Ils prirent le parti d'intervenir directement.

En conséquence, les comédiens de la Comédie-Française, accompagnés d'archers et exempts, mirent en pièces les loges, les banquettes et les décors du théâtre forain.

Les forains rétablirent leur théâtre, jouèrent une dernière fois avec un succès éclatant, puis ils durent s'incliner.

— o —

LE ROI D'ESPAGNE

PEU après son premier voyage à Londres, Alphonse XIII, qui séjournait à Saint-Sébastien, quitta un matin sa villa de fort bonne heure. Il avait gagné les vieux

quartiers de la ville espagnole et s'était engagé dans une rue fort étroite.

Il la trouva barrée par des tables et par des chaises qu'un commerçant avait sorties pour laver sa boutique.

Le roi, habile aux exercices sportifs, voulut franchir l'obstacle, mais ses éperons ayant accroché une chaise, il alla donner contre le seuil de la porte avec une telle violence qu'il demeura un instant évanoui.

Revenu à lui, il acheta la large dalle de pierre sur laquelle sa tête avait cogné et la fit transporter à Madrid, dans sa collection.

— o —

AMATEURS DE CRUCHES

Le prince régent de Bavière collectionnait les cruches et les vaisselles des paysans bavarois du moyen âge; il n'avait qu'une seule superstition, celle d'aller à la chasse le vendredi. Son grand-père le spirituel roi Louis Ier de Bavière, était un collectionneur passionné de parapluies historiques.

— o —

"UN DOKIUMENT KIOURIEUX"

Un Anglais a volé, un jour, le parapluie de M. Loubet, ancien Président de France, désirant posséder "un dokiument kiourieux pour son collecheune".

Il va sans dire que M. Loubet, fort amusé, a fait relâcher cet enragé collectionneur, et pour le consoler de cette mésaventure lui a, de fort bonne grâce, offert pour "son colleccheune" le fameux parapluie.

On rencontre rarement un enfant infirme en Chine. Dès qu'il naît tel, il est mis à mort.

BAGUE CURIEUSE



PARMI les bagues les plus curieuses, on cite celle offerte par Marie Stuart, reine d'Ecosse, à son époux lord Darnley. Sur le chaton se trouvent les initiales des deux fiancés: M. H., et sur l'anneau ces mots sont gravés: Henry L. Darnley, 1565 (date de leur mariage).

— o —

GUILLAUME, LE SUPERSTITIEUX

L'EMPEREUR Guillaume II porte comme talismans une paire de boutons de manchettes de son grand-père Guillaume Ier, un tabatière de Frédéric le Grand et une tabatière de Napoléon Ier, quoiqu'il ne prise jamais, et, en outre, certains grands jours, un éperon de Charles XII, que celui-ci a perdu dans la bataille de Poltava.

L'empereur est profondément convaincu que ces objets lui portent bonheur. Il collectionne des bottes de tous les âges et des uniformes du moyen âge.

— o —

COLLECTIONNEURS DE PIPES



Le shah de Perse collectionne les pipes. Son dernier séjour en Europe lui en a valu une qui est l'ornement de sa collection. Elle est façonnée dans un morceau d'ambre pur et son fourreau d'ivoire porte en lettres d'or le nom de son royal propriétaire et la date de son voyage en Angleterre. Cette pipe fut offerte au shah de Perse par le prince de Galles.

— o —

UN SOUVENIR

ON a conservé précieusement la peau du cheval monté par un cavalier de la Garde Républicaine, et qui fut tué, rue de Rohan, par la bombe destinée au roi d'Espagne.

Cette peau, tannée avec soin, a été transformée en une descente de lit et offerte au roi Alphonse XIII, en même temps qu'un autre tapis, fabriqué avec la peau du cheval qui appartenait au capitaine des cuirassiers et qui fut tué dans les mêmes conditions.

LES GRANDS HOMMES ET LEUR TAILLE

BALZAC, dont la taille était à peine de 5 pieds et 4 pouces, s'en consolait en disant que presque tous les grands hommes sont petits.

Beethoven avait 5 pieds $3\frac{1}{2}$ pouces; saint François-Xavier, $4\frac{1}{2}$ pieds; Napoléon, 5 pieds 2 pouces; Nelson, 5 pieds et 4 pouces; Thiers, 5 pieds et 3 pouces.

On considère dans la même classe:

Aristote, Auguste, Louis Blanc, Calvin, Condé, Descartes, Faraday, Horace, Képler, Lamennais, Larrey, Lulli, Luxembourg, Charles Martel, Mélancton, Mendellsohn, Milton, Montaigne, Montequieu, Mozart, Philopoemen, Tamerlan, Wagner.

LE SULTAN AIME LES BIJOUX

Le Sultan collectionne les bijoux; il en a pour quarante milliers de piastres.

A travers toute la salle qui les contient, c'est un pêle-mêle de vases d'or qu'emplissent jusqu'aux bords les saphirs, les émeraudes, les rubis, les diamants. Jetés au hasard, dirait-on, les boucliers, les chaî-

nes, les anneaux, les couronnes, les fourreaux de sabres scintillent de pierreries dignes des *Mille et une Nuits!*

Et lors de sa visite à Yldiz, M. Lockroy, vice-président de la Chambre des députés, n'a pas été peu surpris d'apercevoir des centaines de perles, qui valent, au bas mot, \$400,000 dans... une boîte de fer-blanc.

CURIEUSE COUTUME



UNE curieuse coutume est en usage, depuis un temps immémorial, dans la ville d'Oakham, le chef-lieu du plus petit comté de l'Angleterre: tous les grands person-

nages, rois, princes ou pairs, qui en franchissent les murs, doivent faire offrande d'un fer à cheval, que l'on cloue solennellement sur les murailles intérieures du château.

On croit que cette étrange coutume date du règne de Guillaume le Conquérant, mais les fers les plus vieux qu'on ait conservés à Oakham ne remontent cependant qu'à 1600.

Chacun porte le nom du donateur et la date de la remise.

COMMENT SONT PAYES LES ARTISTES

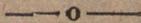


EN 1840, les appointements annuels des artistes à Paris étaient les suivants: mademoiselle Rachel, \$13,200; mademoiselle Mars, \$8,000; le ténor Naudin, \$22,000; Fanny Essler, \$9,200; Taglioni, \$7,300.

Il y a quelques années, les appointements augmentèrent sensiblement. On donnait par mois à l'Opéra: \$2,200 à M. Lasalle; \$1,200 à M. Jean de Rezké; \$1,000 à son frère Edouard et \$1,000 également à mesdames Richard et Adiny.

A la même époque, M. Melchissédec gagnait \$9,700 par an à l'Opéra; M. Escalais \$9,000; mademoiselle Mauri, la célèbre danseuse, \$8,000, et madame Tufrane, \$7,300.

L'Opéra-Comique payait \$1,600 par mois à M. Maurel. Il y a treize ans, madame Sarah Bernhardt touchait \$300 par soirée; madame Réjane \$160; Jeanne Granier \$120; Jane Hading \$100.



LES POLICIERS GEANTS

A New-York existe une brigade d'agents de police chargés de régler la circulation d'une des artères les plus fréquentées de la ville. Leur taille moyenne est de 6 pieds et 4 pouces. Parmi eux: Harry Graham, que ses camarades ont surnommé le Goliath, mesure exactement 6 pieds et 6 pouces et pèse 248 livres. Il fait partie, depuis quelques années, de la brigade de Broadway, qui se recrute parmi les plus grands agents et les plus forts des Etats-Unis.



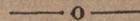
Il a pour collègue le fameux Archibald Taggart, bien connu à cause de sa stature et de ses nombreuses arrestations sensationnelles. Ce Taggart n'a que 6 pieds et 5¾ pouces; mais, par contre, il pèse 282 livres et sa poitrine a 68 pouces de tour.



CADEAUX DE NOCES



IL Y a des cadeaux de nocces qui sont de vrais chefs-d'oeuvre. En 1683, le duc Guillaume de Saxe-Weimar offrit à sa fiancée un Amour en ambre gris qui se balance dans l'air, suspendu à une chaîne d'or, les ailes déployées, le carquois bien fourni, et semble décocher une flèche. Sa fiancée, la princesse Charlotte de Saxe-Iéna, lui offrit une jolie main en ambre gris, ornée d'une manchette et d'un cercle d'or garni de rubis et de diamants, et tenant entre le pouce et l'index la charmante fleur bleue: *Ne m'oubliez pas.*

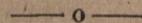


TIMBRES RARES

Le duc d'Edimbourg collectionnait les timbres rares; de même la reine d'Italie; la reine douairière d'Italie, des souliers et des gants ayant appartenu à des souverains.

L'ex-empereur d'Autriche possédait une collection très remarquable de cartes de menus. Comme il était lui-même le plus simple des hommes, les menus qui paraissaient sur sa table impériale semblaient fort ordinaires à côté des spécimens princiers qui illustrent sa collection.

Le roi de Danemark avait une curieuse collection d'oeufs d'oiseaux de tous pays. Il avait fallu dix années pour la former. Cette collection fut vendue, il y a quelques années, afin d'en distribuer le prix en aumônes. Elle a passé depuis en différentes mains et fut cédée dernièrement pour une somme de \$80,000 à un noble Danois.



UN HIVER A PARIS EN L'AN 360

LE dernier hiver a été des plus froids et la Seine a charrié des glaces. Il est arrivé rarement qu'elle ait été totalement prise dans la traversée de Paris; ce phénomène ne s'est pas produit depuis 1895.

La première relation que l'on possède sur l'encombrement hivernal et les débâcles de la Seine remonté à 1600 ans.

Julien l'Apostat était venu passer l'hiver à Lutèce, au palais des Thermes. Un matin, regardant pas sa fenêtre qui donnait directement sur la Seine, il fut stupéfait de voir le fleuve charrier des blocs de marbre blanc qui se heurtaient.

L'empereur Julien n'avait jamais vu un pareil spectacle ni en Asie, ni en Italie, encore que les rivières et les fleuves aient été parfois gelées dans la péninsule.

Pour combattre le froid, il fit allumer un brasero dans sa chambre à coucher; mais l'oxyde de carbone faillit l'empoisonner. Julien se hâta de fuir les bords de la Seine.

TAPISSERIES ORIGINALES

UN huissier qui venait de dresser un inventaire chez un pauvre paysan breton décédé, fut fort étonné d'apercevoir un billet de banque collé contre un des murs de cette chétive demeure.

Le défunt, qui l'avait trouvé sur la grand'route et qui n'y avait vu qu'une image, en avait orné la muraille.

"Il y avait vingt ans qu'il était là, entre le "Juif-Errant" et "Geneviève de Brabant", sans qu'aucun visiteur en eût soupçonné la valeur. Ceci n'a rien qui doive surprendre, car dans les campagnes beaucoup de personnes n'ont jamais eu l'occasion de manier des chiffons de papier de cette importance.

La brique fût détachée, envoyée à Pa-

ris et présentée à la Banque qui, paraît-il, paya sans hésitation.

Seulement, comme il n'eût pas été comode de remettre en circulation un pareil billet, il fut biffé et conservé dans les archives.

Nous laissons à penser quelle agréable surprise ont eue les héritiers, pour lesquels une somme de \$200 constituait une quantité très appréciable.

— o —

LES SCULPTEURS ALLEMANDS

LES sculpteurs allemands entassent des collections sur leurs oeuvres. Celui qui a fait le monument national à Guillaume Ier a mis simplement sur le piédestal, outre les personnages et les attributs: 21 chevaux, 2 boeufs, 8 moutons, 4 lions, 16 chauves-souris, 6 rats, 1 chevreuil, 10 pigeons, 2 corbeaux, 2 aigles, 16 chouettes, 1 alsyon, 32 lézards, 18 serpents, 1 carpe, 1 grenouille et 16 écrevisses; en tout 157 animaux. C'est plus qu'il n'en faut dans une basse-cour!

LE CAMEE DE FAURE

M. Félix Faure, ancien Président de la République Française, portait à l'ordinaire, paraît-il, une épingle de cravate ornée d'un camée.

Sur la provenance de ce camée, voici ce que raconte son heureux possesseur:

"Ce camée a une valeur considérable; c'est l'oeuvre du Vénitien Alessandro Cesari, dit le Gue, qui vivait à l'époque de Médicis.

"Il y a quelques années, M. Félix Faure avait offert au Havre l'hospitalité à un gros négociant autrichien; celui-ci, de retour dans son pays, lui envoya comme souvenir le camée de Cesari, enveloppé dans des papiers qui indiquent son origine."

VITESSE DES NAVIRES



PREMIÈRE vue la profondeur d'un cours d'eau semble ne pas avoir grande importance si le navire qui y passe y trouve son tirant d'eau, qu'il ait six pieds, 60 pieds ou 600 pieds de marge sous la quille. C'est une erreur. La profondeur d'une rivière a une influence marquée sur la marche d'un navire.

Un jour, en Angleterre, on s'attendait que deux croiseurs puissants, le *Blake* et le *Blenheim* feraient vingt-et-un noeuds à l'heure. Ils n'en firent que dix-neuf à eau basse. Lorsque l'on recommença l'épreuve, avec la même force motrice, mais dans une profondeur d'eau variant de 134 à 165 pieds, ils filèrent vingt-deux noeuds à l'heure.

Plus un navire se rapproche du fond d'un cours d'eau, fleuve ou rivière, plus il y a friction, et par conséquent cette condition gêne relativement son allure.

D'après certains calculs, cette influence du fond sur la course d'un navire cesse, si le navire est bien au-dessus du niveau de l'eau, dès que la profondeur sous la quille égale dix fois et demie le tirant de la coque.

Un navire qui tire vingt-sept pieds d'eau, disons un navire de 12,000 tonnes, éprouve l'influence du voisinage du fond à une hauteur de 250 pieds.

La plus ou moins grande profondeur réagit donc sur la plus ou moins grande rapidité du vaisseau. Celui-ci marche d'autant plus vite que l'eau est profonde.

Un navire qui fait dix noeuds à l'heure, doit avoir de vingt-six à vingt-sept pieds sous la quille; autrement, il y a friction, sinon directe du moins assez rapprochée pour gêner, retarder sa course.

S'il fait vingt noeuds à l'heure, il lui faut de 104 ou 105 pieds en profondeur; s'il en parcourt trente il lui faut au moins 304 pieds sous la quille. La masse d'eau sous le navire agit comme une sorte de coussinet, ou comme une série de ressorts dans l'intérieur d'un meuble. Elle lui sert d'appui dans la vibration qu'il détermine sur son passage.

Voilà pourquoi les steamers de certains tonnage et de certain tirant d'eau ne peuvent faire que s'aventurer bien lentement dans le haut du fleuve. Non seulement, ils se rapprochent du fond, mais ils s'y frottent bien souvent.



LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS



EN SUISSE

QUI d'entre vous n'a souhaité, quelque jour, quitter la maison de ses parents pour aller vivre en Suisse, dans un joli chalet?

Il doit être si agréable vivre dans une habitation si coquette, avec son grand toit chargé de pierres, ses larges balcons garnis de lierre, ses escaliers qui grimpent si gentiment à l'extérieur, et ses fenêtres aux contrevents verts.

On se voit, le sac de l'excursionniste au dos, la gourde au côté, l'alpenstock à la main, prêt à gravir les sommets des rocs et des glaciers. N'est-ce pas ainsi qu'on nous a toujours représenté la Suisse?

Hélas! il faut voir un autre tableau. Les glaciers ont des avalanches terribles; les rochers s'ébranlent quelquefois; il se produit des éboulements qui ont écrasé des villages entiers.

En 1806, une partie de la montagne de Roggers fut précipitée dans la vallée et engloutit plusieurs villages, avec 457 de leurs habitants.

En hiver, les vents de la montagne secouent les chalets avec tant de fureur que c'est à peine si les énormes pierres qui le chargent, suffisent à retenir le toit.

Vous n'y seriez pas longtemps sans dé-

sirer revenir dans notre beau pays, je pense.

■

Les chalets aussi sont bien étroits; vous les trouveriez peu confortables; on y vit à peu près aussi à l'aise qu'un ours dans sa tanière.

Si les enfants suisses ne songent pas à s'en plaindre, c'est qu'ils ont pris l'habitude de ces demeures inconfortables. Ils savent qu'il n'est pas possible d'en avoir d'autres dans leurs montagnes.

Les chalets ne sont habités que pendant la bonne saison. Chaque famille en possède plusieurs dans la montagne. Le printemps venu, toute la famille quitte le village et, chassant ses troupeaux devant elle, se dirige vers les hauteurs où sont les pâturages.

Plusieurs fois pendant la saison, il faut changer d'emplacement, parce que l'herbe s'épuise et que la nourriture devient insuffisante pour le bétail.

Sur chacun de ces emplacements la famille construit un chalet et successivement elle se transporte de l'un à l'autre pour y vivre aussi longtemps que la prairie donnera de l'herbage.

Le mobilier de ces chalets, qui reste à

demeure, est réduit au strict nécessaire.

Outre les instruments de fabrication du beurre et du fromage, on n'y voit que quelques mauvais lits, une ou deux chai-



Un jeune chevrier Suisse

ses de bois et une table. C'est plutôt un refuge pour la nuit et le mauvais temps qu'une habitation.

✱

Le jour du départ pour la montagne est jour de fête, surtout pour les enfants.

Tout d'abord, il faut désigner la reine du troupeau. Sera-ce Griotte, la rouge, ou Violette, la noire?

On tient conseil et gravement on discute les mérites des candidats.

Quand les enfants ont choisi la reine, la *maîtra*, comme l'on dit dans certains cantons, celle-ci reçoit l'insigne de ses fonctions: une grosse clochette qu'on lui passe au cou.

Avec la conscience de sa dignité, Griotte balance de temps à autre son large col et fait sonner sa cloche. Elle est littéralement la reine du troupeau, en tête duquel elle marchera désormais.

Vous aurez peine à le croire, les vaches

paraissent aussi sensibles aux honneurs que les hommes. On en a vu qui, détrônées après plusieurs années, tombaient dans la mélancolie et refusaient toute nourriture.

La grave question de la royauté tranchée, la troupe des enfants entonne joyeusement le *ranz des vaches* et s'en retourne en chantant:

Les armaillés de Colombetta
De bon matin se sont leva.
Ah! ah! lioba, lioba, yo yié trinzo,
Vermide toté, petita poraria,
Et bilantz' e néré, té grossé,
Dezo stou tzano, y dzou ven é autré.
Lioba! lioba! por yo yié trinzo.

Ce qui signifie:

Les pasteureux de Colombetta
De bon matin se sont levés.
Ah! Ah! vaches, vaches chéries,
Venez toutes, petites et grosses,
Et blanches et noires, jeunes et autres,
Venez sous le frêne où l'on vous trait.
Vaches, vaches chéries.

Les jours qui suivent, jusqu'au départ, sont jours de vacances, et les enfants avec la permission de leurs parents, s'en vont, par troupes, faire des parties dans la mon-



La jeune fille aide sa mère.

tagne, organisant de joyeux pique-niques dont la bonne humeur et le grand air font presque tous les frais.

Ils ont raison d'ailleurs de profiter de

ces derniers jours, car une fois installés dans les chalets, rien ne vient plus interrompre la grande occupation de la fabrication du beurre et du fromage.

Cette fabrication, surtout celle du fromage, est de grande importance. Dans certains cantons, notamment dans le Valais, la richesse se mesure au nombre de fromages.

C'est la coutume, dans le Valais, à la naissance d'un enfant, de fabriquer un fromage qu'on garde intact toute sa vie; on ne l'entame qu'au repas de ses funérailles.

Quand un enfant meurt, il est conduit au cimetière le visage découvert, le cercueil ouvert étant porté par ses petits amis.



La jeune Suisse se rend au marché.

Ses vêtements sont distribués ensuite aux enfants pauvres du village.

Pendant la saison, les filles aident la mère dans la fabrication des fromages. Elles sont chargées le plus souvent de les

ranger et les surveiller dans le cellier, taillé dans le glacier.

Quelques-unes font de la dentelle, qu'elles offrent aux touristes, ou vont vendre du petit lait. Ce sont elles aussi, le plus souvent, qui descendent au marché.

Les garçons gardent les chèvres et les moutons. Ils suivent leurs troupeaux jusque sur les rochers les plus inaccessibles. Ces hardis enfants de la montagne vont ainsi sans autre souci que d'empêcher les chèvres capricieuses de s'égarer.

Ils dorment à la belle étoile, au milieu de leur troupeau, sans autre oreiller qu'un manteau jeté sur une pierre.

Les plus jeunes offrent aux touristes des fleurs des Alpes, *Edelweiss*, ces blanches fleurs qu'on cueille seulement sur les cimes élevées.

*

Il n'y a pas d'école possible pendant ces mois d'été: aussi les classes ne se donnent qu'en hiver.

La maison d'école est d'ordinaire la plus belle du village. On ne dit point en Suisse, d'une maison: "Grande comme un palais," mais on dit: "Grande comme une école."

En été, les enfants apprennent le langage des signes. Ceci demande une explication.

Toute famille, dans les montagnes, possède son signe, sa marque, qui se transmet de génération en génération, en passant au fils le plus jeune.

Ces signes sont imprimés sur les bêtes du troupeau, sur les arbres achetés dans la forêt, en un mot sur tout ce qui est la propriété de la famille. Comme les bêtes de plusieurs familles sont confiées au même chevrier, celui-ci doit acquérir une connaissance parfaite des différents signes, pour rendre à chacun ce qui lui revient.

Aussi longtemps que les familles restent sur le bas de la montagne, elles descendent régulièrement chaque dimanche à l'église, la mère portant le bébé et le père le plus jeune fils.

Quand, d'étape en étape, elles sont arrivées aux pâturages les plus élevés, la descente leur devient impossible. Alors le recteur s'en va vers eux et les rassemble pour leur faire entendre, de temps à autre, la parole de Dieu.

Une des distractions et en même temps, une industrie assez lucrative des jeunes chevriers dans la montagne, c'est la sculpture sur bois.

A l'aide d'un canif, ils taillent des figures d'animaux, dont on remplit vos arches de Noé, des pommeaux de cannes et autres menus objets. Quelques-uns y sont fort habiles.

Dans les villages, spécialement dans le canton de Schwyz, les enfants ont un amusement singulier, le "posterli". Rendez-vous est donné sur la place du village. Les enfants, munis de tout ce qui peut faire du bruit, instruments de musique, cloches, chaudrons, s'y rassemblent un soir.

L'un d'eux porte l'image d'un sorcier, fabriquée à l'aide de vieux habits; tous les autres se rangent alentour, et cet étrange cortège parcourt les rues du village en menant un tapage infernal.

Le sorcier est conduit ainsi hors du village, où on le jette. Aussitôt le bruit cesse et les enfants rentrent chez leurs parents.

Cette cérémonie a pour but, disent-ils, de chasser les deux mauvais esprits Prudelli et Stratelli.

Une coutume particulière s'observe dans la vallée de Munster.

Au commencement du printemps les enfants se réunissent munis d'une clochette, attachés à leur ceinture. Ils rapportent en outre des oeufs, des noix, du riz, aussi

quelqu'argent, et font un festin.

Ils appellent cette fête "ir per calendra Mars", ou "per crescar l'aba", ce qui veut dire, pour faire pousser l'herbe.

Chaque canton a ainsi des coutumes spéciales, auxquelles les Suisses demeurent fort attachés.

EN ESPAGNE ET PORTUGAL

Avec la gravure ci-dessous, nous sommes chez un paysan assez aisé des provinces du Midi de l'Espagne, à en juger par ce solide "chariot" de bébé, surtout par le costume national très pittoresque porté par la petite fille qui donne à boire à son



Intérieur d'une maison du Midi.

petit frère au moyen d'un vase de forme très originale, qui pourrait bien être une outre en cuir.

En Espagne, on aime beaucoup les couleurs très voyantes, les broderies et tout ce qui attire vivement les yeux. La petite fille de notre gravure, de ce côté, est bien de sa race, comme elle l'est par sa grosse figure ronde et épanouie.

Son goût pour la toilette va même jusqu'à une assez grande coquetterie, à en juger par l'art avec lequel sa chevelure est arrangée, et surtout par les élégantes fanfreluches de sa petite chaussure.

Ce n'est pas chez un paysan espagnol, ni souvent même un citadin qu'il faut chercher l'ordre parfait, encore moins la propreté. Ces vertus ne sont guère méridionales. Espagnols et Portugais sont souvent paresseux un peu plus qu'il ne devrait être permis du moins si on les compare à nos populations si laborieuses.

Etant souvent paresseux, il leur arrive non moins souvent de ne connaître que par ouï-dire l'ordre et la propreté. C'est bien naturel. Quant à la paresse, c'est, dit-on, une question de climat, tout effort demandant une quantité plus considérable d'énergie à mesure que la chaleur de la température augmente. Nous savons tous cela par expérience.

On dit encore que les Portugais et les Espagnols, comme les Italiens, n'ont pas pour la mendicité cette aversion qu'éprouvent d'autres peuples plus fiers, ou qui du moins font consister en cela leur fierté.

Il y a dans ces pays-là beaucoup de gens qu'on ne persuadera pas aisément—je parle des dernières classes de la population,—qu'ils feraient mieux de ne pas laisser mendier leurs enfants, quand ceux-ci pourraient faire quelque chose de mieux aller à l'école, par exemple.

“Oh! mon cher caballero!—dit un jour

un petit bambin de six ans en courant au devant d'un Anglais qui flânait dans une des principales villes d'Espagne,— mon cher caballero, vous êtes si bon!”



Jeune anier portugais.

Ce disant, le gentil petit garçon mettait en souriant sa main dans la main du blond insulaire; la joie pétillait dans les yeux noirs et vifs de l'enfant.

“Comment? mon enfant”, s'écria le monsieur, flatté, mais fort étonné; vous ne m'avez jamais vu de votre vie. Pourquoi donc dites-vous que je suis bon, je vous prie?

—Parce que je sais fort bien que vous allez me donner quelque chose.

—Comment le savez-vous?

—Parce que vous avez un livre rouge sous le bras.”

Le brave Anglais rit de bon coeur, mit en poche le “guide” à couverture rouge et

donna à l'enfant quelques pièces de monnaie.

Le Portugal, dans la plupart de ses provinces, est plus montagneux encore que l'Espagne. Aussi les mulets et les ânes y sont-ils fort appréciés, à cause de leur pied sûr et de leur patience.

Et non seulement les hommes et les jeunes gens, mais des enfants de dix à douze ans montent ces bonnes bêtes dans les sentiers les plus escarpés, à côté des ravins profonds, avec une insouciance ou pour mieux dire, une confiance dans leur monture, qui fait l'étonnement des étrangers.

Ainsi en est-il de notre petit ânier transportant, tout le long d'un précipice et à de belles hauteurs, à ce qu'il paraît, le trésor le plus précieux, avec lui, de ses chers parents.

— o —

LA PENTECOTE

C'est le nom de la fête que l'Eglise célèbre le cinquantième jour après Pâques.

Cette solennité existait chez les Juifs et s'appelait la "fête des Semaine", parce



En Espagne, ce sont des croix que des pénitents portent sur le dos, le jour de la Pentecôte.

qu'elle se faisait au bout des sept semaines qui suivaient la pâque israélite.

Elle avait alors pour objet de rendre

grâce à Dieu de la loi qu'il avait donnée à Moïse sur le mont Sinai, cinquante jours après la sortie d'Egypte; on y offrait les prémices de la moisson, deux mesures de farines, sept agneaux sans tache, un veau et deux béliers.

Or ce fut le jour même de la Pentecôte que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres à Jérusalem. La fête Juive de la promulgation de la loi fut donc remplacée dans l'Eglise par celle qui rappelait un si glorieux événement.

Telle est l'origine de notre Pentecôte, qui se célèbre aussi cinquante jours après Pâques. La descente du Saint-Esprit, en forme de langues de feu, est racontée tout au long dans les "Actes des Apôtres"; on y rapporte aussi le discours de saint Pierre et la conversion de trois mille hommes au Christianisme naissant.

Pendant longtemps, on étendait, dans l'Eglise, le nom de Pentecôte à tout l'intervalle que nous appelons aujourd'hui le "temps pascal", et tout ce temps était pour les premiers chrétiens une sorte de fête continuelle.

La veille de la Pentecôte on administrait le baptême en grande pompe aux catéchumènes, comme le Samedi-saint et le jour de la fête on faisait à l'office du soir, la procession aux fonts baptismaux, comme à Pâques.

De là vient l'usage adopté dans le diocèse de Paris et dans quelques autres, de ne chanter ce jour-là, comme à Pâques, que trois psaumes à Vêpres.

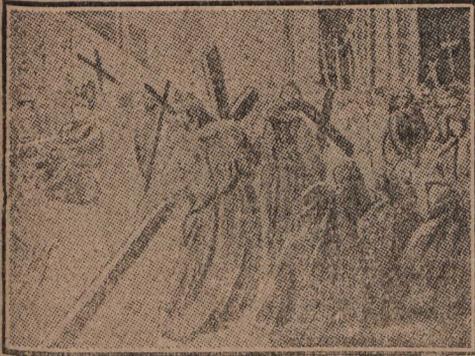
La Pentecôte est une des trois fêtes cardinales; son octave est considérée comme de premier ordre, et se célébrait autrefois pendant toute la semaine par une office public et une chômage d'obligation.

On l'a réduite d'abord au lundi et au mardi, et même en France, quoique l'on chante l'office ces deux jours-là, ils sont

néanmoins de simples fêtes de dévotion.

Le rite ambrosien n'a pas d'octave pour cette solennité.

Au moyen âge, la Pentecôte s'appelait : "Pasqua rosata", dans de certains diocèses



A Lisbonne, on pénètre dans l'obscurité de l'église, où des cierges brûlent, le soir de la Pentecôte.

où l'on avait l'usage de répandre du haut de la voûte de l'Eglise sur les fidèles une pluie de feuilles de roses rouges pour rappeler les langues de feu qui descendirent sur les apôtres assemblés; quelquefois on lâchait des colombes, images du Saint-Esprit, ou bien on faisait tomber des flammes légères qui expiraient avant d'avoir atteint la foule.

— o —

DES CONCOMBRES EXTRAORDINAIRES

UNE histoire assez singulière est bien celle qui a trait à une merveilleuse récolte de concombres, dont un cultivateur de Glendale, Californie, a été gratifié durant l'année dernière.

En effet, ce cultivateur rapporte et avec le plus grand sérieux au monde, qu'il a récolté des concombres qui ont atteint 36 pouces de longueur et d'une pesanteur de 5 livres et plus.

On peut comprendre que ces légumes étaient les plus gros du genre, tandis que la moyenne était d'un pied de long et d'une pesanteur de 1 livre.

Ce dernier genre a rapporté de \$5 à \$6 la douzaine. D'autres, plus petits, ont donné un revenu de \$4 la douzaine, tandis que ceux qui mesuraient 8 pouces de longueur ont rapporté \$2.50 la douzaine.

De ses trois serres d'une dimension de 25 par 200 pieds, le cultivateur a obtenu la jolie somme de \$22,000.



Une jolie récolte de concombres

On peut dire que ce marchand de concombres a fait mieux que dans les transactions immobilières, puisque chaque pied de son jardin lui a rapporté 50 cents.

— o —

DES VILLAGES UNIQUES

LA Grande Bretagne possède un certain nombre de villages, qui, dans leur genre, constituent des records. Kempton, par exemple, est le plus long village du monde. Il ne possède qu'une rue qui n'a pas moins que sept milles de longueur.

D'autres villages sont remarquables par leur population. Skiddaw, dans le comté de Cumberland, n'a qu'un habitant, qui par le fait même, ne peut voter, parce qu'il n'existe pas d'officier pour préparer la liste des voteurs et pas d'église ou bâtisse publique pour afficher les proclamations, tel que requis par la loi.

L'île d'Ely contient une petite paroisse d'environ douze habitants, qui ne payent pas de taxes, parce que ce village n'a pas de chemins et institutions publiques d'aucun genre, et par conséquent aucune dépense.

Buckland-in-the-Moor est un autre curieux village. Il n'a pas de bâtisses publiques, de policier, médecin ou pauvre. La population est moins de 100 personnes.

Peut-être le village le plus original en Angleterre est celui dont les habitations ne consistent qu'en de vieilles voitures de chemin de fer.

— o —

DES EXCAVATIONS CURIEUSES

DES TROUS d'où jaillit l'eau ont été remarqués sur les côtes de l'Ionie, dans l'ouest de l'Ecosse. On a aussi constaté la présence de semblables phénomènes à Killee, près de l'embouchure du Shannon, et dans d'autres endroits de l'Irlande. A Whitby et Flamborough Head sur les côtes de Yorkshire et dans le Mauritiens on en a aussi remarqué.

Notre illustration représente un trou en pleine éruption. Quand la mer est agitée, les vagues rejettent l'eau avec force en dessous du rocher, alors qu'il se produit au sommet une colonne d'eau ressemblant à un geyser.



Rocher creusé par une chute d'eau.

Evidemment, ces trous tendent graduellement à disparaître. La chute d'eau creuse les rochers, ce qui élargit le trou et de cette manière en produisant un certain genre de bol fait disparaître le jet.

— o —

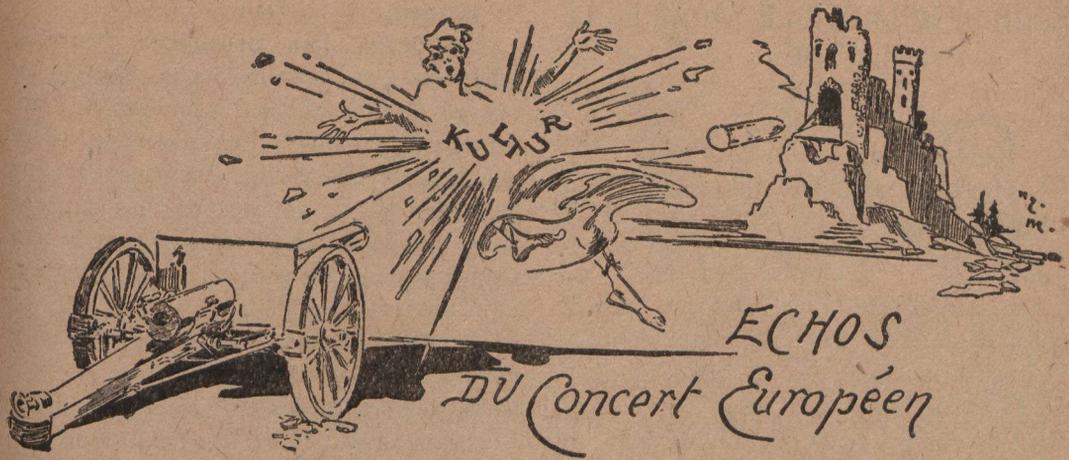
UNE ILE SURGIE DES FLOTS

L'AMIRAUTÉ britannique a reçu avis, que, par suite d'une éruption volcanique, une nouvelle île avait fait son apparition dans le détroit de Chedula, au large de la côte de Birmanie.

Sa hauteur est de quinze pieds au-dessus du niveau de la mer, et son pourtour d'environ trois cents verges.

On croit qu'elle ne tardera pas à disparaître comme un grand nombre d'îles produites par des phénomènes éruptifs dont la durée fut éphémère, telle la bande de terre longue d'un millier de milles environ qui en novembre 1904, jaillit de la mer, dans les eaux de la côte sud du Japon, et fut engloutie au bout de sept mois.

— o —



EN AUTRICHE-HONGRIE



UN voyageur suisse, qui vient de rentrer d'une tournée faite en Autriche-Hongrie, y dépeint la disette comme étant beaucoup plus grande qu'en Allemagne:

"Pendant vingt jours de quarantaine, dit-il, que j'ai passés dans le Tyrol, je n'ai pu me procurer du pain, quoique j'aie offert des sommes exorbitantes pour en avoir un morceau. La population n'en mange pas depuis longtemps; ce n'est qu'avec de la pâte de pommes de terre et de la farine de maïs qu'on parvient à fabriquer quelque chose qui donne l'illusion du pain."

BATAILLE DE GEANTS

EN 1792, la France et la liberté furent sauvées par la bataille de Valmy qui suscita l'enthousiasme lyrique de Goethe et que les contemporains nommèrent une "bataille de géants".

Or, cette grande victoire, combien de li-



gnes tiendrait-elle dans un communiqué de nos jours? Elle serait considérée comme une action fragmentaire, une escarmouche d'avant-garde.

En effet, combien y avait-il de combattants à Valmy? Les Prussiens avaient une armée de 34,000 hommes avec 58 canons; les Français étaient au nombre de 36,000 avec 40 pièces d'artillerie.

Les Français, vainqueurs, perdirent en tout 300 hommes; les Prussiens, vaincus, n'en laissèrent que 200 sur le terrain.

L'AMBITION DE GUILLAUME

IL ressort d'intéressants documents que les Allemands avaient la plus ferme conviction d'arriver à la fin de la guerre par leur sauvage attaque sur Verdun. Le kaiser, pour ranimer l'ardeur de ses troupes, ne craignit pas de leur proclamer: "En 1871, le Traité de paix fut signé à Paris. En avant, bien-aimés soldats! Cette fois-ci, c'est bien la fin, le traité sera signé à Verdun".

POUR REMPLACER LE TABAC ET LE THE



LA crise du tabac est plus grave en Allemagne qu'en France. Il est certain qu'on a envisagé l'emploi du houblon comme succédané du tabac.

La *Suddeutsche Tabakzeitung*, gazette spéciale, dans un article officieux, doute de la possibilité, pour des raisons d'hygiène, de fumer le houblon, à cause de la façon dont se comporte ce produit en face du soufre; mais elle reconnaît ainsi que la question se pose, et ajoute que si le houblon doit être mélangé de tabac, on trouvera le moyen d'enrayer la hausse de son prix.

La *Gazette de Francfort*, d'autre part, constate qu'on a mis en vente, dans certains débits, un très mauvais tabac qui contient un fort pourcentage de houblon.

A propos de thé, voici ce qu'on lit dans l'*Echo de Hambourg*: "Les stocks de café et de thé ont presque complètement disparu. Or, on ne peut disposer que de très faibles quantités de matières premières nécessaires à la fabrication des succédanés de café, car ces matières constituent des denrées alimentaires et des fourrages.

C'est pourquoi on prépare du *thé indigène* avec des feuilles séchées des espèces suivantes, payées 20 cents la livre: fraises, mûres, myrtilles, airelles, groseilles noires, houx, cerises; bouleau, orme, frêne, prunier, noyer".

PROCEDES ECOEURANTS

LES Allemands auraient bien tort de s'étonner des timides représailles françaises et les Français n'arriveront jamais à éga-

ler la turpitude de leurs procédés.

Une lettre d'un prisonnier français, échappée à la censure boche, signale ce fait révoltant: "Lors du fameux raid de Stuttgart par les avions français, alors que la foule allemande se précipitait dans les caves, on fit sortir, pour les exposer aux bombes françaises, les prisonniers français qui se trouvaient dans un camp, au milieu de la cité.

Les poilus subirent l'épreuve avec le sourire: il était d'autant plus ironique que leurs geôliers, quand ils eurent parqué les Français au milieu de la cour, allèrent se terrer dans un chenil — un bâtiment en sous-sol destiné aux chiens de police.

En représailles de ce raid, les Français furent mis au régime du pain sec pendant une semaine et privés, pendant le même temps, des colis envoyés de France par leur familles.

— o —

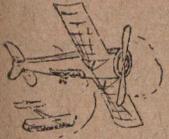
DES FEMMES PATRIOTES



EN Angleterre, de nombreuses femmes des plus hautes classes de la société s'enrôlent dans les rangs des "Travailleurs volontaires". Leur objet est de remplir la place jusqu'alors occupée par des hommes, dans les bureaux ou dans les ateliers, afin de permettre à ceux-ci de s'engager dans l'armée anglaise.

Dans une séance du conseil municipal de Portsmouth, on annonça officiellement que la fille d'un colonel et que la femme d'un capitaine remplissaient les fonctions de conducteurs de tramways de la localité. Portsmouth compte déjà trente femmes conducteurs de trams et vingt-cinq femmes facteurs.

LES AVIATEURS AUTRICHIENS



Les aviateurs autrichiens ont souvent essayé de détruire le fameux lion ailé qui surplombe une haute colonne de la place Saint-Marc à Venise. Ce lion en bronze est une pièce unique qui, jadis, avant d'avoir été apportée en Italie, orna probablement quelque ancien temple assyrien. Le lion a des yeux d'agate blanche.

— o —

LES PAPILLONS ET LES HOMMES

Le maréchal Von der Goltz est un entomologiste et un collectionneur de papillons des plus distingués. Un papillon porte son nom.

Le maréchal a correspondu/souvent en France avec les entomologistes de l'école de Fabre à propos de la façon de tuer les papillons sans les faire souffrir... Il les asphyxiait.



En même temps qu'il écrivait sur les insectes ailés aux brillantes couleurs, Von der Goltz faisait un livre sur la paix et disait: "Il faut par tous les moyens exercer un effet de terreur sur les populations pour les réduire plus tôt et plus complètement, afin d'abrèger la guerre dans un intérêt d'humanité."

Et pour terroriser les humains, le collectionneur de papillons a fait brûler Louvain, son antique université, ses laboratoires et ses collections célèbres.

La science allemande a le droit de se réclamer du maréchal Von der Goltz.

LE DRAGON



Tout le monde sait que le dragon de l'armée française est un cavalier qui peut manœuvrer à pied comme l'infanterie, et qui est coiffé d'une casque à longue crinière.

Mais d'où vient à ce soldat le nom d'un animal fabuleux?

Les dragons, à l'origine, furent habillés de vert et de rouge ou de vert et de jaune par le maréchal de Saxe. Or, du temps des Romains, certains étendards étaient constitués par une tête de dragon, de bronze, immobile et roide, suivie d'un corps en étoffe rouge et d'or que le vent gonflait et faisait onduler.

Les porteurs de ces enseignes se nommaient à Rome des dragons. L'uniforme primitif des dragons français rappelait assez bien les couleurs de ces enseignes.

— o —

COMME L'EMPEREUR

GUILLAUME II aime, quand on lui présente quelqu'un et que ce n'est pas quelque haut personnage officiel, à faire parade d'une cordialité joviale qui déconcerte souvent ceux qui en sont l'objet.

Quand il visita, tout récemment l'exposition du centenaire de Breslau, on lui présenta M. Körner, le petit-fils du poète Théodore Körner. Aussitôt, l'empereur s'avança et lui dit, la main tendue, d'une voix enjouée:

— Théodore, n'est-ce pas? comme votre grand-père.

— Non, Sire, répond celui-ci très troublé, non, Sire, je m'appelle tout bêtement Guillaume.

— o —

MALB'ROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE

ON a été quelque peu surpris de lire dans des journaux que, de temps en temps, sur les lignes anglaises, s'élevait la fameuse chanson de Marlborough.

La chanson est très française dans ses paroles; c'est une charge composée après la bataille de Malplaquet et les désastres infligés à la France par lord Churchill, duc de Marlborough.

Quant à la musique, on prétend qu'elle date du temps des Croisés, et Chateaubriand a retrouvé, paraît-il, cette mélodie chez les Arabes de Syrie, où elle était populaire depuis sept ou huit siècles.

Mais l'air entendu sur les lignes anglaises était certainement chanté par les Écossais. De temps immémorial ceux-ci chantent à la fin des repas une sorte de joyeux compliment à l'adresse de leurs convives, sur l'air exact de "Marlborough s'en va-t-en guerre!"

L'air est-il écossais, est-il arabe, est-il français? Le fait certain est qu'il est vieux de plusieurs siècles.

LE PARAPLUIE DU POILU

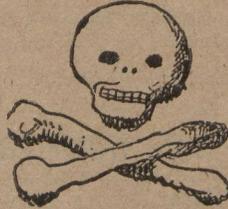


ON vend dans le commerce certains imperméables qu'on a nommés d'une façon assez amusante, le parapluie du poilu. Voyez-vous un de ces poilus abrité sous un parapluie? Tout le monde éclaterait de rire. Affaire d'habitude après tout. Pourquoi un homme en uniforme n'aurait-il point, lui aussi, son pépin?

Jadis, dans l'armée anglaise, les soldats et les officiers, lorsqu'ils se promenaient individuellement par temps de pluie, ne

craignaient pas de s'abriter sous un parapluie. Et le vieux duc de Cambridge, une des figures les plus originales de Londres, avait l'habitude de combiner le port de l'uniforme avec celui du "riflard".

LES ENFANTS QUI MEURENT



IL est certain que les effets du blocus et les privations ont amené en Allemagne une mortalité énorme chez les enfants en bas-âge.

Avant la guerre, la proportion des enfants qui mouraient chaque année en Allemagne était de 178 pour mille. Elle aurait plus que doublé.

La proportion est en Russie de 272 pour mille, en Autriche de 202, en France de 143 et en Angleterre de 121. Elle n'est que de 77 en Suède et de 67 en Norvège.

EN ANGLETERRE

EN Angleterre s'est formé, voici quelques temps, un "corps de volontaires pour les munitions". Il est composé de banquiers, de commerçants, d'avocats, de médecins, de journalistes ou d'hommes de loi qui n'ont rien à faire le samedi après-midi.

Ils sont, en tout, 275,000 et emploient leur demi-journée de repos à tourner des obus, pour permettre aux ouvrières des usines de se reposer pendant ce temps-là, sans diminuer le rendement des usines.

Naturellement, ils ne touchent aucune paie pour ce labeur volontaire.

PUISSANCES DE JADIS

A UNE époque où la carte de l'Europe est en train de se refaire, il n'est pas sans intérêt de regarder derrière soi.

Au temps de Louis XIV, il n'y avait que trois grands états européens: la France, l'Angleterre et l'Autriche.

La France possédait à elle seule trente-six pour cent des forces européennes.

— o —

L'ALSACE ET LA LORRAINE

L'Alsace et la Lorraine ont vécu, depuis le commencement de la guerre, sous un régime de farouche persécution: défense de parler français dans la rue, défense de marquer quelque doute à l'égard des communiqués allemands, défense, dans les conversations, de croire à autre chose qu'à la victoire allemande.

Or, les Alsaciens-Lorrains, frondeurs par tempérament, n'ayant jamais prêté l'oreille aux objurgations boches, les conseils de guerre sévirent: au bout d'une année, ils avaient prononcé pour des vétilles de ce genre des condamnations à *plus de trois mille ans de prison*.

— o —

CROIX DE FER

CE n'est point le Kaiser qui a "inventé" la Croix de Fer. Cet ordre honorifique fut créé par son arrière-grand-père, Frédéric-Guillaume III, il y a environ cent ans. Mais ce monarque donnait la croix à ses soldats pour faits de guerre sur le champ de bataille, non pas pour les récompenser d'avoir assassiné des femmes sans défense ou coulé des bateaux de pêche.

— o —

DUPLICITE ALLEMANDE

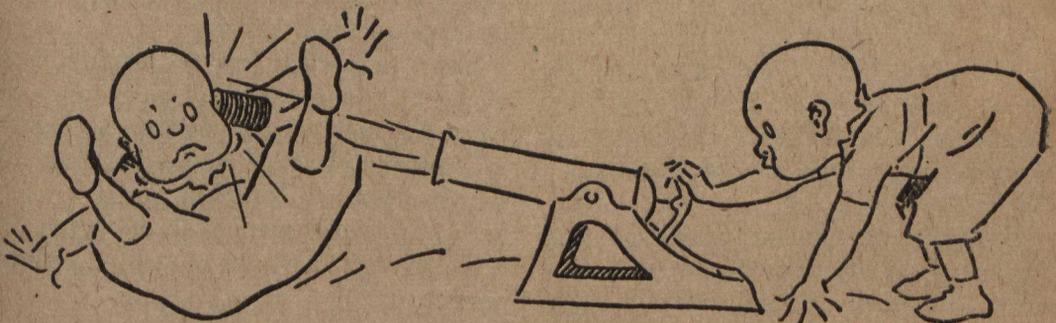
Pendant la guerre russo-japonaise, l'Allemagne fournit des munitions et du matériel de guerre aux Russes et aux Japonais à la fois. Elle agit de même avec les Boers et les Anglais pendant la guerre du Transvaal.

— o —

CONSTANTINOPE

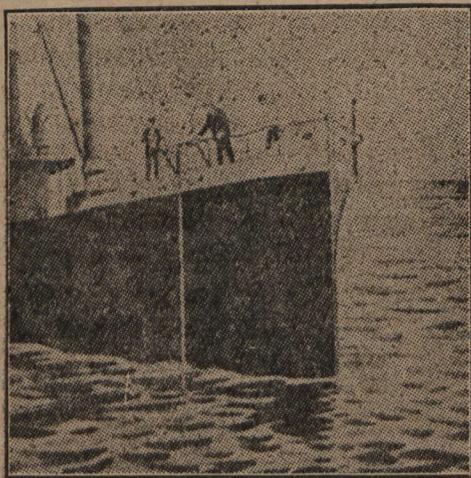
Constantinople, dont la guerre décidera du sort, à une population de un million 200,000 habitants. On y compte près de 300 mosquées, dont une des plus remarquables est celle du Sultan Ahmed Ier, ou "mosquée aux six minarets".

— o —



LES GRANDS FONDS DES MERS

L'étude des mers est une science nouvelle. Elle montre que les océans sont aussi accidentés que les continents. Sur les continents, nous trouvons des montagnes dont quelques-unes atteignent des hauteurs vertigineuses; dans les mers, la sonde des océanographes rencontre des profondeurs qui, longtemps, avaient paru incalculables.



Océanographes effectuant un sondage.

Ainsi, dans le Pacifique, on a enregistré 25,530 pieds de fond; d'autre part, une montagne de la chaîne de l'Himalaya, le Gaurisankar, atteint une hauteur de 26,520 pieds.

Toutes les mers ne sont pas d'égale profondeur. La Baltique ne dépasse guère 150 pieds; 300 pieds de fond séparent seulement la France de l'Angleterre. Mais l'At-

lantique a une profondeur moyenne de 15 milles pieds et dans le Pacifique, près de la Polynésie, on a récemment enregistré plus de 27 milles pieds.

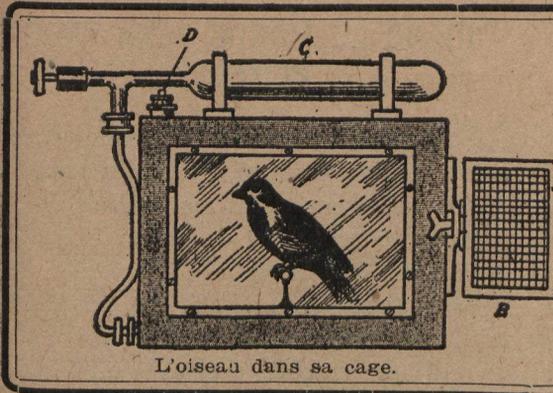
Un problème se posait. A la surface et jusqu'à une certaine profondeur, les eaux marines sont agitées. Comment se comportent-elles dans les abîmes des grands fonds, dans ces espaces jamais visités par la lumière et où toute vie animale et végétale est suspendue?... Des travaux récents ont mis en évidence que les eaux profondes océaniques ont une immobilité éternelle. Elles n'ont jamais été troublées.

La preuve la plus palpable de ce fait est assez curieuse. Voici quelques années, un navire chargé de recherches scientifiques, ramena avec sa drague, dans le Pacifique, un fragment de pierre.

La surface supérieure de cette pierre était recouverte uniformément, sur une épaisseur de la deuxième partie d'un pouce, d'une couche de cendre volcanique. Or, les particules de cette cendre se trouvaient dans un ordre de superposition qui prouvait que rien n'était venu troubler leur descente au fond de l'eau.

Les plus lourdes, arrivées les premières au bout de leur course, s'étaient mises en contact direct avec la pierre, les moins lourdes, plus lentes à descendre, s'étaient placées dessus par ordre de poids.

Si le fond des mers avait été agité, jamais cet ordre n'eût été observé rigoureusement.



L'oiseau dans sa cage.

L'OISEAU DES MINEURS

Vous savez, sans doute, qu'à bord des sous-marins se trouve souvent une petite cage à souris blanches. Ces animaux sont très sensibles à la raréfaction de l'atmosphère et aux dégagements d'acide carbonique. Dès que l'air devient moins respirable, ils tombent foudroyés. L'équipage du sous-marin, qui ne s'était aperçu de rien, comprend le danger et remonte à la surface avant d'être asphyxié.

Lorsqu'une explosion s'est produite dans une mine, les mineurs lancés au secours de leurs camarades ensevelis, emploient une précaution du même genre. Mais, au lieu de promener une souris, ils emportent un oiseau. Dès qu'ils parviennent à des galeries chargées d'acide carbonique, l'oiseau ne tarde pas à mourir: il est grand temps de s'éloigner de la zone dangereuse.

Or, la mort du petit oiseau est une chose cruelle qui afflige les bons mineurs. Ils ont adopté avec enthousiasme l'appareil que nous allons décrire.

Comme vous le voyez, il se compose d'une boîte minuscule, derrière la vitre de laquelle l'oiseau est enfermé comme dans une cage. Une petite fenêtre, placée en *B*, est munie d'un grillage. Elle permet à l'oiseau d'avoir l'air respirable que ses poumons requièrent.

Les mineurs, la lampe en main et por-

tant la cage, s'avancent dans les galeries sombres. Soudain, l'oiseau, qu'ils surveillent, perd connaissance et roule, inanimé, sur le plancher de sa cellule. Danger! Les mineurs battent en retraite, mais, pour sauver l'oiseau, ils referment la porte *B*, rendant ainsi la cage absolument étanche et à l'abri de l'air extérieur.

Il faut immédiatement donner du souffle au pauvre petit oiseau. C'est ce que l'on fait en tournant la vis qui va faire jaillir dans la cage de l'oxygène contenu à haute pression dans la cartouche d'acier *C*. L'air entre par le petit tube visible à gauche de notre dessin dans le bas de la cage. Une valve *D* permet au surplus d'air de s'échapper de la cage.

En peu d'instants, l'oiseau sauveur a repris connaissance et les mineurs réapparaissent au jour pour chercher les appareils spéciaux respiratoires qui leur permettront, cette fois, d'affronter le danger. Il est évident que si les mineurs portaient toujours avec eux une cage de ce genre, bien des catastrophes seraient, sans doute, évitées. Or, cela est malheureusement impossible. Un mineur, pour travailler, doit avoir les mains libres; il ne saurait s'incommoder d'une cage à oiseau quand, à coups de pic, il abat le charbon des galeries.

POUR SE PROMENER SUR LES VAGUES

Depuis longtemps on se sert, à Hawaï et en d'autres endroits, de larges planches pour se promener sur les vagues de la mer, près du rivage. L'espèce de toboggan nommé "surf coaster" par les américains et qui vient de faire son apparition sur les plages du sud de la Californie, est une amélioration de ces planches. Le "surf



Pour se promener sur les vagues.

"coaster" affecte la forme du toboggan. Sa tête est relevée et, au lieu d'être en bois il se compose d'une monture légère recouverte de chaque côté d'une toile épaisse, ce qui lui donne une grande flottabilité et rend sa manoeuvre très facile.

Ces qualités lui ont déjà valu une vogue considérable.

QUAND LE MONDE SERA TROP REMPLI

La présente population du monde est estimée à 1,467 millions, c'est-à-dire que la densité moyenne de la population de la surface du globe est d'environ 31 habitants par mille carré.

La surface de la terre, qui excède 46 millions de milles carrés est composée de 28 millions de milles carrés de sol fertile, de 14 millions carrés de plaines incultes et vastes et de 4 millions de milles carrés en terrain désert.

Ravenstein estime que la densité maximum de la population qui puisse être supportée dans les régions fertiles est de 207 personnes par mille carré, et en allouant 14 personnes par mille pour les terrain incultes, il obtient 5,994 millions comme maximum de la population du globe.

Le présent taux d'augmentation par décade est de 8.7 par cent en Europe; 6% en Asie; 10% en Afrique; 30% en Australie et Océanie, 20% dans l'Amérique du Nord et 15% dans l'Amérique du Sud.

Le taux général d'augmentation pour le monde est donc de 8% par décade. En se basant sur ce pourcentage, la terre sera complètement remplie lorsqu'elle aura 5,994 millions d'habitants, c'est-à-dire en l'an 2072, ou dans 154 ans d'aujourd'hui.

La présente génération ou celle à venir ne devra jamais craindre que le monde soit trop rempli; mais la troisième devra se demander où elle pourra habiter vers l'an 2,000.

— o —

Gladstone fut le sixième premier ministre anglais, depuis Chatham, qui fut honoré d'un monument public. Les autres ministres ainsi honorés sont: Pitt, Perceval, Palmerston et Beaconsfield.

CRABES VOYAGEURS

ON a cité l'exemple d'un jeune chat, élevé dans un grenier à Pantin, et qui n'était jamais sorti de la maison où il était né, jusqu'au jour où on l'emena à Passy. Son nouveau domicile ne lui plut pas, sans doute, car un beau soir, il sauta par la fenêtre et, parcourant la longue distance qui sépare Passy de Pantin, regagna son ancien logis.

Comment le minet trouva-t-il son chemin, lui qui n'avait jamais mis le pied dans la rue? Mystère.

Les animaux ont certainement un *sens de la direction* que nous autres, hommes, n'avons pas, et qui est bien fait pour nous surprendre. Mais voici plus fort. Il s'agit d'humbles crabes, cette fois.

Si vous n'êtes pas très fixés sur la façon dont les pêcheurs capturent ces crustacés, regardez, sur notre gravure, l'appareil que les pêcheurs appellent un *casier*. Il sert à prendre les crabes ou les homards.

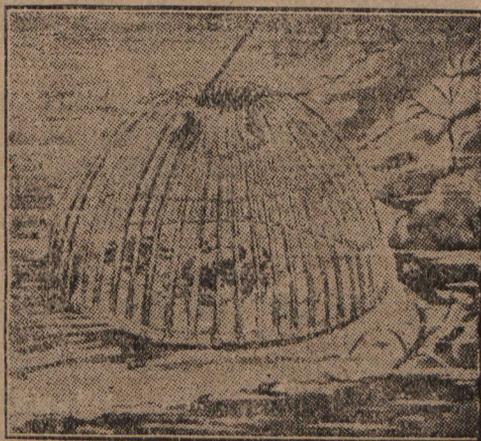
C'est à proprement parler un piège que l'on amorce avec des détritiques de poisson. Les crabes, très voraces, voient le poisson à travers l'osier du casier; ils montent au sommet du piège, entrent dedans par l'ouverture béante, et sont fait prisonniers, car ils ne peuvent plus ressortir.

Le métier de pêcheur de crabes vous semblera facile si vous supposez qu'il suffit de jeter un casier à la mer pour récolter des crustacés. En réalité, il faut avoir le "chic" et ce "chic" consiste à savoir où il y a du crabe. Car le crabe est un sédentaire. Il n'aime pas à se déplacer. Il res-

te dans certains parages de prédilection, généralement sur les lieux de sa naissance.

Mais, comme le petit chat, ce paresseux a ses préférences. Et si l'on vient à le faire déménager par force et à le remettre à l'eau beaucoup plus loin, il n'hésite pas à se mettre en route vers son village natal, et, ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il le retrouve.

On a pêché des centaines de crabes à un certain endroit. On les a munis de plaques en zinc pour les identifier. On les a



Casier à prendre les crabes.

remis à l'eau, parfois à plus de 100 milles du lieu où on les avait pris et, au bout de huit à dix mois, ces mêmes crabes ont été repêchés exactement où ils avaient été capturés la première fois.

MINES D'ARBRES

IL existe dans le haut Tonkin une mine dont on n'a guère parlé et qui a pourtant son importance. C'est une mine d'arbres.

A une date qu'il n'est guère possible de fixer, un cataclysme a bouleversé une immense forêt. Des troncs d'arbres, dont quelques-uns ont six pieds de diamètre, furent ensevelis dans un terrain sablonneux où ils se sont très bien conservés à des profondeurs variant de neuf à vingt-quatre pieds.

Ces arbres sont mis à jour et exploités selon les besoins. Les planches très dures qu'on en tire sont exportées en Chine où l'on s'en sert pour la confection de meubles de prix.

La France, possède aussi une mine d'arbres. C'est l'ancienne forêt de Soissy, près de Dol, en Bretagne.

Une inondation de la Manche renversa cette forêt, il y a plus de dix siècles, et la recouvrit de vase et de sable.

On en extrait encore maintenant des bois d'une extrême dureté, dont on fait des meubles ayant la nuance de l'ébène.

— o —

LE COUVRE-FEU

NOMBRE de personnes s'imaginent que le "couvre-feu" sonné autrefois par les églises, était un ordre d'avoir à éteindre immédiatement toutes les lumières, confondant par conséquent cette coutume avec "extinction des feux".

Les ordonnances royales qui réglaient l'heure du couvre-feu, entendaient par là qu'à un signal donné tous les feux fussent couverts, c'est-à-dire recouverts de cendre, par crainte d'incendie, danger d'autant plus à redouter qu'à cette époque il fal-

lait parfois traverser tout un quartier pour se procurer de l'eau.

Le couvre-feu était sonné par plusieurs églises.

Ainsi, on dit dans les registres de l'église Saint-Séverin, (France) qu'en 1425 on le sonnait. Il y est même dit que le sonneur était un nommé Benoît Sezède, chargé, en outre, de l'entretien de l'horloge.

En 1557, un couvre-feu fondé à Saint-Germain-le-Vieux, ainsi qu'en témoignent les registres.

Par exemple, l'heure du couvre-feu n'avait rien de régulier. Il différait selon les églises. Ainsi, la Sorbonne le sonnait de neuf heures à neuf heures et demie; deux heures après, Notre-Dame, dont la cloche affectée à cet usage, avait nom *couvre-feu* et pouvait être entendue de tout Paris, détail dont on peut conclure que cette sonnerie était seule officielle.

Le couvre-feu était si bien une précaution prise contre l'incendie que, dans nombre de villes, les habitants étaient subitement réveillés par des crieurs qui parcouraient les rues en criant, de loin en loin:

Réveillez-vous, gens qui dormez,

Et priez pour les trépassés.

Ce distique n'était autre chose qu'un rappel du signal sonné par les cloches et auquel certains pouvaient, par négligence, n'avoir point obéi.

— o —

On connaît trois endroits où l'on trouve de la neige verte. Au Mont Hecla, en Islande, à quatorze milles de l'embouchure de l'Obi, et près de Quito, dans l'Amérique du Sud.



Fig. 1

Animaux ou végétaux?

LES LIS DE MER

LA curiosité des baigneurs a, bien des fois, été excitée par la découverte, sur le sable des plages, d'une de ces productions singulières de la nature.

Examinez la première de nos gravures (fig. 1) et dites-moi si, de bonne foi, à la vue d'un semblable objet, dont la taille est sensiblement celle de notre dessin, on peut deviner ce qu'on a sous les yeux?... Une plante?... Un animal?... Mais voyez ces dépôts calcaires, d'une couleur crayeuse... Comment croire que ce "lis de mer" a été doué de mouvement, de vie? Et quelle fut sa vie: animale ou végétale?

Eh bien! ce que nous vous présentons sous le nom poétique et très ancien de lis de mer est baptisé par les naturalistes *cri-noïde* ou *encrine*. Sous ce titre, on classe deux sortes d'animaux bizarres; les uns, en forme de calice, sont encore de nos jours rencontrés vivants; les autres, en forme de disque (voyez fig. 2) n'ont laissé que leurs squelettes ou leurs empreintes sur des roches calcaires. Ils vécurent à des époques très reculées et leur espèce s'est éteinte.

Occupons-nous donc des vivants. On a peine à imaginer une bête aussi bizarrement construite.

Ces animaux (fig. 1) dont l'apparence rappelle assez celle d'une plante—c'est de là qu'est venu leur nom de lis marins,—sont composés de trois parties: une tige, un corps ou calice et des bras articulés. Pendant toute leur vie, ils sont fixés au fond de la mer, retenus par un petit pied. Leur bouche (invisible sur notre dessin)

est dirigée en haut et leurs bras, légèrement entr'ouverts, comme un piège, attendent pour se refermer qu'une proie passe à leur portée. Dès qu'ils l'ont saisie, ils l'amènent vers l'orifice buccal.

Il arrive parfois que les lis de mer se détachent du fond. Ils nagent alors vers un autre endroit qui est plus favorable aux conditions de leur existence et se fixent à nouveau. Lorsqu'ils meurent, le pédicelle qui les reliait au sol se désagrège



Fig. 2

et se brise. C'est ainsi que, sous l'effet d'une mer agitée, les petits cadavres blancs de ces animalcules, aussi fins et aussi délicats qu'une dentelle, viennent s'offrir à notre étonnement muet, sur les grèves, comme pour témoigner de l'infinie variété des êtres.

M. Pope, de Boston, qui a fait des millions dans la fabrication des bicycles, n'a jamais pu apprendre à en monter un. Cependant il était familier avec toutes les parties qui les composent.

LES MASQUES-EPOUVANTAILS

Vous avez tous entendu parler des danses guerrières des Peaux-Rouges. Les Noirs d'Afrique, les Canaques, les Néo-Zélandais et les Australiens se livrent, eux aussi, avant le combat ou à l'occasion de certaines fêtes, à des évolutions chorégraphiques du même genre.

Ces danses ne vont pas sans un décor spécial. Il est constitué par des masques dont s'affublent les guerriers. Le masque



Un masque extraordinaire.

est un déguisement fréquemment employé par les peuples primitifs pour épouvanter leurs ennemis.

C'est ainsi que les Canaques portent un affreux et volumineux masque, taillé dans une très grosse noix de coco. Les yeux y sont fermés, mais une bouche énorme y est

pratiquée et c'est par là qu'on regarde. Des cheveux humains, collés sur le crâne et sous le menton, ornent cette tête hideuse.

Les masques des indigènes des Nouvelles-Hébrides sont d'un art plus compliqué. Ils sont garnis de plumes et peints en couleurs violentes. Dans certaines peuplades, on a donné au masque la figure humaine, avec une expression terrible. Dans d'autres peuplades, où le masque n'est pas seulement employé pour faire peur aux ennemis, mais aussi pour repousser les démons et les mauvais esprits, on s'est inspiré de têtes d'animaux véritables ou imaginaires.

Les Hindous et les Egyptiens, qui étaient d'une culture autrement avancée que les sauvages dont nous venons de parler, ont eu leurs masques. Ils reproduisaient les bons et les mauvais génies de leurs récits légendaires.

C'est chez les Papous de l'archipel Bismarck que l'on rencontre les masques les plus extraordinaires. Vous pourrez en juger par notre dessin. Ce sont des constructions très compliquées, parfois très lourdes, effrayantes, parce que l'homme qui les porte a vraiment l'air d'un monstre de l'Apocalypse.

Mais il est assez curieux de constater que ces masques produisent un effet décoratif qui n'est pas dénué d'art. Et c'est pourquoi ils figurent avec honneur non seulement dans le musée de l'ethnologue qui s'occupe de l'étude des races humaines, mais aussi dans l'atelier de l'artiste.

— o —

Le froid a une variété d'effets sur différents produits. Sous la même influence, les oeufs se brisent, les pompes se contractent et les pommes de terre noircissent.

LES ONZE BOCHES DE SURCOUF



CE serait une injure gratuite à la mémoire d'anciens héros, que de comparer les pirates sous-marins allemands aux glorieux corsaires français d'autrefois.

Dans la lutte sans merci qu'ils livraient aux navires arborant le pavillon britannique, les corsaires français savaient toujours respecter ces principes d'humanité et de courtoisie qui étaient jadis, avant l'introduction des méthodes allemandes, le code d'honneur des gens de mer.

Une anecdote qui se rattache à la vie de Surcouf, le fameux corsaire malouin, nous montre que les Germains d'aujourd'hui, pas plus que ceux d'hier, n'eussent été de taille à se mesurer avec un tel adversaire.

Vous dire cette anecdote, c'est vous conter l'histoire des onze duels de ce hardi marin, dont les exploits furent tels que les compagnies d'assurances anglaises, un moment, se virent contraintes de refuser à assurer les bateaux, et que la tête du corsaire avait été mise à prix : \$50,000, un assez joli chiffre pour l'époque...

C'était en 1816. La France, épuisée par de longues guerres, subissait le joug de l'étranger. Il y avait des "alliés" partout. Mais ces "alliés" n'avaient point figure d'amis, comme ceux d'aujourd'hui. Soldats de la coalition contre la France, ils occupaient en vainqueurs.

Robert Surcouf, qui se trouvait alors à Saint-Malo, entra un matin au café Joseph, en face de la sous-préfecture, pour y

faire sa partie de billard avec quelques vieux camarades qu'il savait rencontrer là.

Déjà, il exécutait une brillante série, étant de première force à ce jeu, quand une douzaine d'officiers prussiens du régiment de Wrangel, alors en garnison à Dinan, entrèrent bruyamment dans la petite salle du café.

En passant à côté de Surcouf, l'un d'eux ignorant à qui il avait affaire, bouscula maladroitement le corsaire et lui fait manquer un "coulé sur bande". Insolent comme un véritable Boche, le traîneur de sabre ricane et néglige de s'excuser.

C'est alors qu'un torrent d'injures stigmatise sa conduite. Un homme dont les yeux lancent du feu, comme ceux d'un lion, s'est dressé devant l'officier boche : c'est Surcouf.

Il a saisi un tabouret et, le faisant tourner au-dessus de sa tête, l'envoie sur le groupe de Prussiens. Ceux-ci veulent riposter, mais Surcouf, brandissant sa queue de billard par le petit bout, comme une massue, tient la bande en respect. On discute, on s'interpelle énergiquement, on s'injurie et Surcouf clôt la discussion en provoquant en duel tous ses adversaires, les uns après les autres.

Douze duels!

MM. Brisebarre et de Mainville seront les témoins de Surcouf. Un médecin de marine les assistera. On se rencontrera dans vingt minutes, derrière le Fort-Royal, près du Grand Bé.

Les Allemands acceptent : une demi-

heure après, tout le monde se retrouve sur le terrain de combat.

C'est le sabre qui a été choisi. Assez souvent, Surcouf a manié cette arme à l'abordage, pour pouvoir en donner des leçons à qui que ce soit. Et de fait, lorsque le sort a désigné parmi les officiers allemands celui qui, le premier, doit se mesurer avec le corsaire, l'affaire ne traîne pas : du premier coup, Surcouf lui tranche le poignet.

A qui le tour ?

Un autre Boche se présente et Surcouf lui ouvre le ventre. Un troisième a le bras coupé ; la tête du quatrième est proprement "décollée".

Ainsi, avec une régularité mathématique, tous, jusqu'au onzième, tombent, plus ou moins blessés.

C'est alors que Surcouf, s'adressant au douzième officier allemand, l'invite en ces termes à "faire kamarad" :

— Restons-en là, si vous le voulez bien, monsieur... Il est bon que vous puissiez raconter en votre pays comment se bat un vieux soldat de Napoléon.

Cette admirable histoire absolument authentique, fut écrite, pour ainsi dire, sous la dictée de M. Brisebarre, le fils du témoin de Surcouf, par le petit-neveu du corsaire.

— o —

UN PARFUM QUI DATE DE 3,000 ANS

DANS le château d'Alnwick (Angleterre) se trouve une bouteille contenant un parfum qui aurait été fabriqué plus de mille ans avant notre ère, c'est-à-dire il y a environ trois mille ans. Cette fiole a été trouvée en Egypte et quand on la débouche on sent encore l'odeur, très faible il est vrai, du parfum, ou plutôt de "l'eau de senteur" qu'elle contient, car on ne pro-

duit du parfum que depuis le Xe siècle, alors qu'un médecin Arabe nommé Avicenne, trouva une formule de fabrication qui a toujours été plus ou moins suivie par les parfumeurs.

Depuis les temps les plus reculés on brûle de l'encens devant les images des dieux. Dans presque tous les temples de l'antiquité il y avait des baumes odoriférants et des eaux de senteur obtenus par la macération d'écorces et de plantes aromatiques. L'encens et la myrrhe semblent avoir été connus de tous temps.

De l'usage de ces produits dans les temples à leur emploi par les femmes il n'y eut qu'un pas. Les Grecs et les Romains prenaient des bains d'eau odoriférente et l'usage des parfums se répandit dans le monde entier après la découverte d'Avicenne.

Au moyen-âge les parfums étaient très appréciés. Un Italien établi à Cologne (Allemagne) fit faire de grands progrès à l'art de leur fabrication. L'eau de "Cologne" jouit depuis longtemps d'une réputation universelle, mais la meilleure est fabriquée en France.

— o —

L'ASCENSION

CETTE fête, qui est célébrée avec grandes pompes, dans tous nos temples catholiques, le quarantième jour après Pâques, rappelle l'élévation miraculeuse par laquelle Jésus-Christ monta au ciel en corps et en âme, à la vue de ses apôtres.

Cette fête remonte à l'origine du christianisme ; on la voit déjà commandée dans les "Constitutions apostoliques", et saint Augustin assure qu'elle fut établie par les apôtres eux-mêmes.

— o —



TRAITÉ SUR

LE CHEVAL

ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

No 5

"Suite"

MALADIE DES POUMONS. Les poumons sont sujets à beaucoup de maladies.

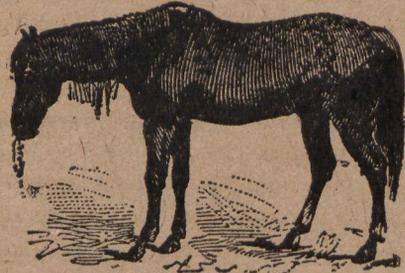
Pneumonie (fièvre pulmonaire). Dans cette maladie la substance des poumons est enflammée, au lieu des passages de la respiration, comme cela a lieu dans la bronchite.

Symptômes. Le cheval a souvent un écoulement des naseaux, par suite d'un refroidissement subit à la sorti d'une étable chaude. La maladie se manifeste par un frisson suivi d'une fièvre qui s'accroît pendant quelque temps. Le cheval a les jambes et les oreilles froides, le pouls fréquent et dur, la respiration difficile et accélérée, une douleur dans la poitrine, aggravée par la toux et un tremblement des muscles des côtés et du poitrail.

Le cheval ne mange pas et a constamment la tête et les oreilles basses; il ne veut ni se coucher ni bouger; les narines sont dilatées. Si on applique l'oreille au côté du poitrail ou du cou, on entend un bruit particulier.

Cause. Une des plus fréquentes est une marche rapide contre un vent froid à la sortie d'une écurie chaude, mal aérée et trop encombrée durant la nuit; ou quelque

soudain changement de température, le froid ou l'humidité chez un cheval qui n'est pas habitué au travail ou qui n'est pas en état de travailler.



Traitement. L'écurie doit être confortable: pas trop froide et cependant bien aérée. Donnez au cheval des couvertures suivant la température, mais ne les changez pas trop brusquement, c'est-à-dire une pesante pour une légère, une sèche pour une qui est humide. Tenez les pambes au chaud avec des bandages.

Donnez vingt-cinq gouttes de teinture d'aconit dans une tasse d'eau froide, toutes les quatre heures, cinq ou six fois de suite: ce qui probablement déterminera une transpiration abondante. On doit avoir soin de ne pas laisser le cheval dans un courant d'air. Ne saignez pas, comme quelques-uns le commandent. J'eus le malheur autrefois de mettre un cheval malade des poumons entre les mains d'un soi-disant vétérinaire, qui saigna le cheval co-

Commencé dans le No de janvier 1918.

pieusement et prescrivit de fortes doses de poudres de Dover toutes les quatre heures. Non seulement il m'en coûta cinq dollars de frais, mais je faillis perdre un bon cheval, qui fut presque ruiné pour la vie, et qui n'aurait probablement pas survécu au traitement infligé, sans mon intervention opportune en lui donnant des toniques et des stimulants. Après la crise, le pauvre animal avait grand besoin de chaque goutte de sang qu'on lui avait si cruellement enlevé.

Dès que le cheval a pris suffisamment de teinture d'aconit et qu'il semble reprendre appétit, on peut lui donner pendant le jour une chopine d'avoine écrasée. On doit avoir grand soin de ne pas lui en donner davantage à la fois, vu que cela lui surchargerait l'estomac et pourrait être la cause du retour de la maladie. Peu et souvent doit être la règle d'abord: on pourra ensuite augmenter la quantité et diminuer la fréquence. Ne donnez pas de foin durant plusieurs jours.

Des oeufs crus et autres aliments nutritifs et stimulants peuvent être donnés, si le cheval donne signe de grande faiblesse. Les aliments doivent être sous une forme concentrée; et le foin et l'herbe donnés en petite quantité d'abord et seulement au bout de quelques jours. Le cheval ne se couchera pas avant d'éprouver un mieux décidé.

PLEURESIE. C'est une inflammation de la membrane qui enveloppe les poumons et tapisse les parois de la poitrine.

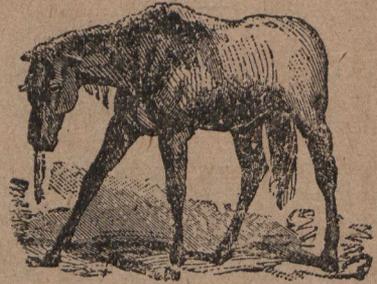
Symptômes. Frisson; fièvre; parfois toux sèche et douloureuse; respiration craintive; aversion de tourner court. On voit ordinairement une ligne particulière s'étendant de la hanche au sternum en passant sous le ventre. La respiration n'est

pas si rapide et gênée que dans l'inflammation de poumon.

Causes. Côtes cassées ou blessures et autres accidents semblables à ceux qui causent la pneumonie.

Traitement. Il doit être à peu près le même que celui de la pneumonie. Le cheval, une fois à l'état de convalescence, doit être bien nourri.

Abcès des poumons. Cela est quelquefois le résultat de la pneumonie, et il est fort à redouter.



Traitement. Traitez à peu près de la même manière que la morve. Le patient devrait être soutenu, s'il le faut, avec des oeufs frais, des toniques et des stimulants.

CATARRHE CHRONIQUE. C'est un écoulement chronique des naseaux d'une matière muco-purulente blanchâtre. Cette maladie provient généralement d'un catarrhe ou d'un rhume négligé. Le cheval peut avoir bonne apparence et bon appétit et être bon au travail.

Traitement. Donnez des poudres toniques et une bonne alimentation. Les poudres recommandées pour les oestres auront un bon effet.

MAL DE TAUPE. Cette maladie, qui consiste en une formation de pus ressemblant à un abcès, est familière à tous les vétérinaires.

Cause. Maladie de l'os ou contusion de la partie affectée.

Traitement. Percez la tumeur aussitôt qu'elle est devenue molle, avant que le pus ait eu le temps de pénétrer plus avant parmi les os et de propager ainsi la maladie.

Faites une large incision, pour permettre à tout le pus de sortir, et nettoyez bien la plaie, avec un petit tampon, de manière à enlever tout le pus; et faites cela deux fois par jour jusqu'à ce qu'il ne reste plus de matière. Seringuez avec une solution d'acide carbolique — cinquante gouttes dans une chopine d'eau douce.

BOUTONS DE CHAIR. Nom communément employé pour désigner une croissance excessive des chairs sur un ulcère,



autrement dite granulation excessive. Saupoudrez cette excroissance avec du vitriol bleu en poudre ou de l'alun calciné.

RHUMATISME. Dans le rhumatisme aigu il y a beaucoup d'excitation et de fièvre, avec une grande douleur dans les jambes et les articulations. La douleur est tellement vive que le cheval peut à peine bouger, tant le moindre mouvement le fait souffrir! La chaleur des pieds n'est pas anormale comme dans la fourbure.

Cause. Exposition à un courant d'air froid quand le cheval est échauffé, ce qui

arrête trop brusquement la transpiration.

Traitement. Mettez le cheval dans une bonne écurie confortable aussitôt qu'il est reconnu que l'animal est affligé du rhumatisme, et commencez le traitement suivant: administrez vingt-cinq gouttes de teinture d'aconit toutes les quatre heures cinq ou six fois de suite.

Couvrez le cheval avec une couverture de laine et ayez-en bien soin; donnez les poudres suivantes après avoir donné les cinq ou six doses d'aconit: bicarbonate de soude, quatre onces; soufre, huit onces; salpêtre en poudre, quatre onces; le tout mélangé et divisé en huit doses à être données deux ou trois fois par jour, selon la gravité du cas, et répétées, si cela est nécessaire.

FORME. La forme est ordinairement le résultat d'une faiblesse constitutionnelle ou d'une prédisposition héréditaire, ou d'une conformation particulière des jointures du paturon, laquelle les rend impropres au travail dur; c'est pourquoi un calus provisoire ou matière osseuse se forme au dehors, comme une précaution de la nature pour renforcer les parties qui sont trop faibles.

De légères atteintes aux articulations ci-dessus mentionnées suffisent dans bien des cas, pour déterminer la croissance de la forme.

Traitement. Le traitement de la forme a été peu satisfaisant autrefois, et il rencontre encore de grandes difficultés dans bien des cas, surtout ceux qui sont invétérés et chez les vieux chevaux. Nous avons cependant la certitude que le traitement suivant, suivi avec persévérance, réussira dans des cas proportionnellement nombreux. On attend souvent la guérison avec trop d'impatience et l'on condamne les meilleurs remèdes avant de les avoir em-

ployés assez longtemps pour en voir les effets. C'est pourquoi, dans le traitement de la forme, il ne faut pas s'arrêter au bout de quelques jours, car une aussi grave maladie ne peut pas se guérir en si peu de temps. Quand elle est de date récente et chez un jeune cheval, nous sommes certain qu'elle peut et dans presque tous les cas être guérie. Mais chez un vieux cheval et dans un cas invétéré les chances de guérison sont moindres.

ECART DE L'ÉPAULE. Ceci arrive fréquemment chez les jeunes chevaux qui labourent dans les sillons, il peut être le résultat d'un faux pas chez un cheval de n'importe quel âge. Les chevaux de la ville sont particulièrement sujets à cet accident. Les muscles de l'épaule sont affectés, et quelquefois l'articulation.

Symptômes. Chaleur, sensibilité, et dans certains cas, enflure des parties. Il est quelque fois difficile de localiser exactement le siège de boiterie. Mais en faisant un examen attentif de toutes les parties, à l'exception de l'épaulet, et n'y trouvant ni boiterie, chaleur ou sensibilité, on est certain que la difficulté est dans l'épaule, surtout si on la trouve chaude et sensible. Le cheval fait des pas plus courts avec ses jambes saines qu'avec la malade, qu'il traîne péniblement le long du sol. Dans presque toutes les maladies du pied le cheval allonge la jambe en avant; mais dans l'écart de l'épaule, il la porte plutôt de côté.

Traitement. On doit tenir le cheval au repos, avec des compresses mouillées d'eau froide sur l'épaule durant deux ou trois jours, ayant soin de les changer souvent.

“A Suivre”

UN ALBUM DE \$150,000

L'ALBUM le plus précieux qui existe aux Etats-Unis et, sûrement, le plus intéressant, est probablement celui dont a la charge, pour le gouvernement, le major Alfred R. QuaiFFE et qui se compose de spécimens de tous les billets de banque émis depuis 1865 dans le pays.

La valeur de ces billets est de \$76,000, selon leurs dénominations; mais ils rapporteraient sans doute environ \$150,000 s'ils étaient mis en vente, vu la valeur historique considérable de certains d'entre eux.

Le major QuaiFFE est le gardien des voûtes du département du Trésor des Etats-Unis et il a commencé à faire sa collection de billets peu après son entrée en fonction, en 1865.

Grâce à son album il est possible d'identifier les billets les plus anciens émis par le gouvernement, ce qui a rendu déjà de nombreux services aux banquiers.

Naturellement la valeur du précieux album augmente constamment par l'addition des spécimens de nouveaux billets.

Parmi les spécimens les plus remarquables qu'on y trouve il faut mentionner un billet de \$100 daté du 2 janvier 1877 et qui n'est imprimé que d'un côté.

L'album est gardé dans un coffre-fort du département du Trésor des Etats-Unis au-dessus duquel est suspendu un cadre contenant trois billets du gouvernement: un de \$10,000 payable en or, un de \$10,000 payable en argent et un autre de \$5,000, également payable en argent.

— o —

Le record du plus grand nombre de notes touchées par un musicien est de 1,030, 300 en 12 heures. Il a été établi par Paderewski.

LA BRIQUETERIE DANS TOUS LES AGES

ON suppose parfois que la brique se fait partout de la même manière. Non, chaque pays a ses méthodes, qui varient suivant les ressources de combustible, suivant les usages de bâtir.

Dans le Nord de la France où la pierre manque et où les maisons et les édifices publics sont construits exclusivement en briques, la briqueterie est une grosse industrie.

Les ouvriers dont c'est le métier y sont remarquablement habiles. Il y faut un tour de main plus alerte qu'en d'autres besognes beaucoup plus délicates. Ceux qu'on y voit sont des Flamands belges, car les ouvriers indigènes vont tous aux mines, où la journée est courte et bien payée, sans chômage autre que celui des grèves, heureusement rares.

Les Flamands ne limitent pas leur journée à huit heures, tant s'en faut. Ils sont à l'ouvrage dès le lever du soleil et ne le quittent qu'au crépuscule.

Une équipe pétrit et gâche le "mortier" avec ses jambes et ses pelles; elle en roule des brouettées jusqu'aux chantiers dispersés où plusieurs autres équipes moulent cette boue en briques, aussitôt étendues sur l'aire pour sécher au soleil.

L'autre jour, un grand vent du midi soufflait et le ciel était couvert de nuages épais. Les briquetiers, pleins d'ardeur, expliquèrent qu'il leur fallait profiter du vent qui sèche les briques crues deux fois plus vite que le soleil le plus chaud.

Un mouleur, avec ses cinq servants, qu'il occupe sans relâche, fait de dix à

douze milliers de briques en sa journée, qui lui sont payées 70 cents le mille.

A cet endroit, il y avait une dizaine de mouleurs, disposant chacun d'une aire de dix ares pour étendre les briques.

Les briques sèches sont rangées en murs à hauteur d'homme, couverts de tuiles ou de paillasons.

Quand il y en a en quantité suffisante, arrive l'équipe des cuiseurs. Ils sont seize aux ordres d'un maître cuiseur. L'édification du four est d'une architecture savante et patiente. On marque par quatre poteaux aux quatre coins sur l'aire un rectangle de 18 verges de côté et l'on y étend un premier plan de briques sur champ, en ménageant des vides ouverts à l'extérieur pour la rentrée et la circulation de l'air; dans ces vides on verse des paniers de charbon de bois mélangé de gros morceaux de houille.

Ensuite on étend deux plans de briques sur le premier, mais cette fois en ne laissant qu'une cheminée tous les six pieds sur le vide inférieur. On remplit à demi de morceaux de houille tous ces trous et l'on y met le feu avec une pelletée de braise de charbon de bois.

Un nouveau plan de briques recouvre tous ces trous de cheminée, et on laisse cuire deux jours, s'assurant par la fumée que le feu a bien pris partout.

Les jours suivants, on répand une mince nappe de houille triturée sur la sole brûlante, et sur ce charbon on étend une nouvelle couche de briques.

Chaque jour et trois fois par jour la même opération se renouvelle, nappe de charbon et couche de briques. Les hommes travaillent sur la fournaise chaussés de gros sabots de bois, s'envoyant de mains en mains, avec une dextérité étonnante, des briques par quatre et des paniers de charbon trituré.

Et c'est ainsi que le cube massif s'élève en douze ou quatorze jours à une hauteur de huit à neuf verges, plâtré de boue à l'extérieur, pour concentrer le tirage dans le massif. Le plan de feu s'élève en même temps et ne brûle plus qu'au sommet les deux derniers jours. Alors on a un million de briques bien cuites.

Les cuiseurs sont payés, comme les mouleurs, à raison de 70 cents le mille. La cuite consomme de 85 à 87 tonnes de charbon (environ \$390) fourni par le patron briquetier, naturellement.

En pays toulousain où l'emploi de la brique est également général de tout temps — Saint-Sernin, la cathédrale, toutes les églises, en un mot toute la ville, sont bâties en briques,—la fabrication a lieu en fours aériens, mais d'autre manière.

On ménagé deux ou trois fours dans le cube de briques, où l'on brûle du chaume, des tiges de maïs, des fascines et des branches. Cela jusqu'à hauteur d'homme. Puis on construit un second étage de fours et de briques crues. On lute tout le pourtour du cube avec de la boue et les feux sont allumés de nouveau, les fours inférieurs étant éteints.

La méthode la plus simple et, ce me semble, la brique meilleure, plus régulièrement cuite.

Comme dans la plaine de la Garonne, dans la Chaldée et la Mésopotamie on manquait de bois pour cuire la brique et l'on y employait du chaume, des roseaux et les arbustes épineux des champs. L'ex-

cellence de la brique fabriquée ainsi est démontrée par le fait que les ruines de Babylone furent exploitées pour la construction de grandes villes comme Bagdad, Ctéséphon, Séleucie, Hillah... Babylone détruite fut une immense mine de briques pour les peuples voisins.

Le combustible n'étant pas abondant, les Babyloniens n'employaient la brique cuite que pour les fondations et le revêtement des murs des temples, des palais, des remparts. On se servait de briques crues pour la partie intérieure des murs.

En Egypte, surtout dans le Delta, toutes les villes étaient construites en briques.

L'orientaliste anglais Layard a constaté que les briques de Babylone sont en grand nombre timbrées au nom de Nabuchodonosor.

De même dans les ruines de Ninive, à Khorsabad, les briques sont marquées aux nom et titres de Sargon, celles de Koyoundjik portent le nom de Sennachérib. Je m'en rapporte aux savants qui ont identifié tous ces noms.

La Bible (Exode I et V) nous montre les Juifs primitifs réduits par les pharaons, dans la terre de Gessen, à fabriquer des briques pour bâtir les villes de Phéton (Hiérapolis) et de Ramessès.

Aussi fidèlement que l'Exode, une peinture du tombeau de Rekmara à Gournach représente cette scène d'ouvriers sémites, sous des surveillants égyptiens armés d'un bâton, se livrant à toutes les opérations des briquetiers, les uns pétrissant la boue, d'autres la portant aux mouleurs, d'autres étendant les briques par terre, d'autres les empilant en piles régulières et ajourées pour laisser circuler l'air et compléter la dessiccation. Ce tableau porte pour titre: *Captifs fabriquant des briques pour la construction du temple d'Ammon à Thèbes.*

Il est reproduit en divers ouvrages d'égyptologie.

Les briques extraites des ruines de Ramsès, fabriquées par les Hébreux d'après l'Exode, sont marquées du cartouche de Ramsès II. (Voir Maspéro, Perrot.)

Les Chaldéens, comme plus tard les Perses, faisaient des briques d'ornementation en les émaillant. Celles que M. Dieulafoy a rapportées de Suze et qui sont exposées au Louvre ont conservé le brillant et la fraîcheur des couleurs et la finesse des dessins. Je ne fais que signaler la frise des Lions et celle des Archers du palais d'Artaxercès, connus de tous les visiteurs du Louvre.

La briqueterie est un art aussi vieux que le monde.

— o —

UN PIEGE A POISSONS

Les branches de ce piège, au lieu d'être horizontales comme à l'ordinaire, sont perpendiculaires et l'engin, immergé, attrape le poisson aussi facilement que, sur terre, il attrape le lièvre. Il est, d'ailleurs, beaucoup plus facile à tendre que la plupart des autres pièges.



Quand on l'emploie pour prendre le poisson on met comme appât, sur un crochet sus-

pendu au centre, du fromage, de la viande, de la pâte ou des vers, selon le goût du poisson que l'on désire. Dès que ce crochet est touché les branches se referment.

— o —

Dans un pouce carré du cuir chevelu d'une personne, on estime à 1,000 le nombre de cheveux.

DES NAGEURS AVEUGLES



L'HOMME qui a perdu la vue ou qui est aveugle de naissance peut difficilement voyager seul sur

la terre ferme, mais en retour, s'il est quelque peu nageur, il se fera facilement un chemin dans l'eau.

En effet, l'aveugle est généralement pourvu du sens de l'ouïe d'une manière merveilleuse, c'est pourquoi il peut se guider dans l'eau au moyen de cette faculté avec autant d'adresse que l'homme ordinaire qui jouit de la vue.

D'un autre côté, s'il nage en ayant un certain objectif à atteindre, un coup de sifflet de temps en temps lui permettra d'atteindre cet endroit avec une exactitude immanquable.

Cette théorie a été récemment prouvée par des expériences. Une course organisée entre des nageurs aveugles et des nageurs ordinaires, sur un lac, a résulté en une victoire facile pour les premiers.

En outre, des nageurs à l'état normal perdent beaucoup de temps à lever la tête pour observer l'endroit à atteindre, ce qui leur fait oublier parfois de concentrer toute leur attention à faire de la vitesse.

— o —

HYPNOTISE PAR TELEPHONE

L'HYPNOTISME, cet ensemble des phénomènes qui constituent le sommeil artificiel provoqué, est devenu un fait scientifique, dont le déterminisme commence à être établi, en même temps que ses applications ont été légalement réglementées, particulièrement en Europe.

Entre mille cas, ne différents que par leur degré d'originalité, on cite une expérience extraordinaire d'hypnotisme par té-

l'éphone, qui vient d'être fait dans l'Etat de l'Ohio.

Les sujets hypnotiques étaient ordinairement des opérateurs de téléphone et l'hypnotisme les atteignait à une distance de 120 milles. Six médecins vérifièrent l'expérience.

Fernando Lontzenheiser tenta de communiquer sa puissance hypnotique de Pittsburgh à Canton, et un des opérateurs sur les six sujets y fut entièrement soumis.



En effet, quand la voix de Pittsburgh commanda que la main du sujet fut transie de froid, le membre ainsi attaqué devint insensible et les médecins purent enfoncer des épingles dans celui-ci sans affecter la sensibilité de l'opérateur.

“Levez votre main droite”, commanda le magicien de Pittsburgh; le sujet obéit et les six témoins ne réussirent pas à la descendre.

Tout à coup, l'opérateur fut poliment informé qu'il était devenu une pierre. Il tomba immédiatement de son siège et les six médecins tentèrent en vain de plier le corps du sujet qui offrait une résistance insurmontable.

— o —

L'HUITRE QUI A MAL AU PIED

LES huîtres ont leurs maladies, comme l'homme à les siennes. L'une de ces maladies s'appelle le typhus, l'autre le charbon, une troisième est nommée le “pain d'épice”, en raison de la coquille qui devient brune et poreuse. Il y a aussi la maladie de pied.

— Mais les huîtres n'ont pas de pied!

— Croyez-vous Eh bien! ouvrez une huître. Vous verrez que le corps de l'animal est enveloppé dans un “manteau”, comme un livre dans sa couverture. Ce manteau adhère aux valves de la coquille par un muscle qui réunit les deux valves, et c'est ce muscle qu'on appelle le pied. C'est encore lui que l'on tranche avec le couteau ou la fourchette, quand on veut manger l'huître.

— Alors, ce n'est pas un véritable “pied”?

— Evidemment non. Mais les savants lui ont donné ce nom et nous n'allons pas nous chicaner avec eux. Vous connaissez tous, maintenant, le pied de l'huître, et cela suffit.

Examinons donc les terribles conséquences de la maladie du pied. Ce pied, pour bien fonctionner, doit être un muscle très élastique. Il doit ouvrir à volonté les valves de l'animal et les refermer. La maladie qui l'affecte le rend dur et peu souple: l'huître ne peut plus refermer sa coquille. Elle bâille constamment, et c'est alors qu'un tas de petits ennemis s'installent dans l'huître et la font peu à peu dépérir.

Deux mots pour finir. L'huître est très bien conformée. Elle a une bouche, comme la plupart des animaux. Cette bouche n'a pas de dents; elle est formée par deux paires de lèvres qui réussissent à broyer les animalcules infiniment petits dont l'huître se nourrit.

HISTOIRE DES ETOFFES TEINTES

Quoiqu'on ne le sache généralement pas, anciennement les étoffes teintes étaient réservées aux gens riches : tout uniment parce que les procédés de la teinture, qui étaient d'ailleurs lents, étaient pratiqués par bien peu d'industriels, qui faisaient payer cher des connaissances peu communes.

Et comme dans une foule de pays les vêtements n'étaient guère faits que de laine tissée, on utilisait cette laine telle quelle, avec sa couleur naturelle ; l'étoffe fabriquée de la sorte s'est appelée bure en France, tout simplement parce que ce mot de "burrus" signifiant roux, la teinte générale de la laine nature.

Pour varier un peu cette coloration monotone, on s'était mis à donner ses soins à des bêtes susceptibles de donner de la laine soit noire, soit aussi blanche que possible.

Dans la *Genèse*, on nous parle de Laban, maître du troupeau de brebis confié à Jacob, et se réservant toutes les bêtes noires ou blanches. Et comme d'ailleurs on avait déjà inventé des procédés de teinture, on voulait avoir en abondance, au moins relative, de cette laine blanche, la seule qui pût prendre toutes les couleurs... que la technique permettait alors de lui donner.

Au reste les vêtements blancs étaient tenus pour des habillements de luxe ; les Grecs et les Romains des hautes classes s'habillaient de blanc, parce que la laine blanche était chère, étant rare ; le peuple et les esclaves se vêtaient de gris ou de brun roux.

Quant aux toges de couleur, noires, pourpres, etc., elles n'étaient portées que dans des circonstances particulières ; mais aussi par des gens pouvant payer cher leurs vêtements.

Dès longtemps on était arrivé à réussir certaines teintures ; et c'est ainsi que la ville de Tyr avait acquis une réputation exceptionnelle par les étoffes teintes en bleu, en pourpre, en cramoisi, en écarlate, que Salomon, par exemple, en faisait venir.

De leur côté, les Egyptiens avaient inventé des procédés ingénieux de teinture, puisque les momies sont entourées couramment de bandelettes de nuances variées.

L'invention de la teinture en rouge au moyen du petit insecte qui vit sur le chêne et qu'on appelle le kermès, se perd en réalité dans la nuit des temps.

Les Romains en faisaient une telle consommation, qu'ils avaient imposé à l'Espagne de payer avec cette matière tinctoriale la moitié de son tribut annuel.

On avait mis à contribution deux genres de coquillages pour en retirer une pourpre et un violet ; c'étaient les couleurs pourpres si célèbres, et qui revenaient particulièrement cher, chaque coquillage n'en pouvant donner qu'une goutte.

On avait aussi eu recours à l'orseille et à l'indigo. Une révolution véritable avait été apportée par l'emploi de ce qu'on appelle les mordants, que connaissaient certainement les anciens Egyptiens.

Ce sont des matières que l'on applique sur les étoffes, et qui servent à fixer les

colorants contenus dans les bains où l'on plonge ces tissus.

Certains ont cet avantage de produire des nuances diverses, bien que l'étoffe imprégnée de ces différentes matières mordantes ne plonge que dans un bain unique d'une seule coloration.

Peu à peu la teinture des étoffes se perfectionna étrangement; on mettait notamment les sels de fer à contribution pour obtenir du noir. On faisait des mélanges de principes colorants divers.

La découverte de l'Amérique permit d'utiliser des matières colorantes nouvelles, comme le bois de campêche, le roucou, la cochenille. C'est avec cette cochenille, complétée par un mordant à base de sels d'étain, que Gobelin obtint des rouges vifs qui lui valurent sa réputation.

Aujourd'hui la teinture a été transformée par l'emploi des couleurs extraites des goudrons de houille, des couleurs d'aniline, remplaçant les couleurs végétales; elles sont bon marché et d'emploi aisé.

Malheureusement elles ont le tort de passer fort vite et les teintures modernes ne valent certes pas, au point de vue de la durée, les teintures du temps passé. Mais elles ne coûtent pas cher!

— o —

LA CONQUETE DE L'INACCESSIBLE

Nous sommes dans une région montagneuse, au pied d'un de ces énormes rochers à pic, formidable mur qui semble à jamais devoir nous interdire le passage. Devant cette masse gigantesque, on éprouve comme une sensation d'écrasement, sa cime est perdue dans les nuages.

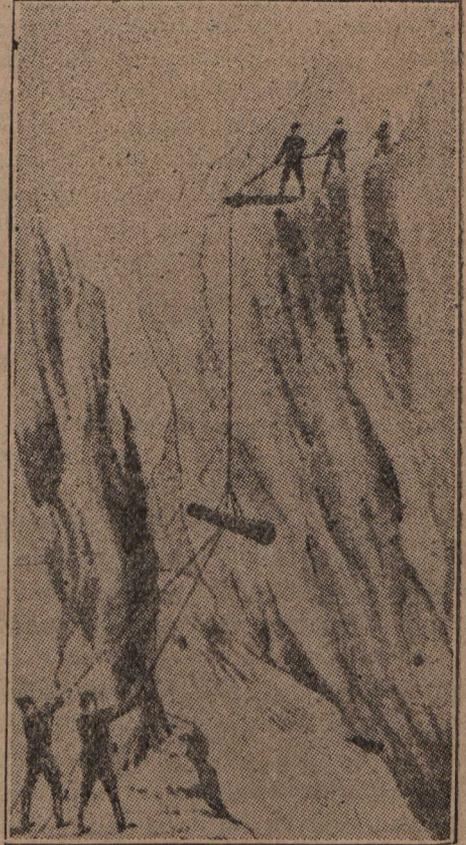
Et quelqu'un vous dit:

—Bagatelle, que ce caillou qui vous étonne! Des hommes spécialement entraî-

nés pourraient l'escalader sans peine. Ils arriveraient même à installer à son sommet, en deux heures, une pièce d'artillerie de montagne...

—Sans échelles?

—Sans échelles. Avec une corde, simplement. Mais, écoutez plutôt:



Une opération difficile.

—Voici quelques années, les officiers instructeurs japonais qui étaient allés faire des stages dans les armées d'Europe, retournèrent dans leur pays avec des rapports extraordinairement élogieux sur les chasseurs alpins de France et d'Italie. On résolut sur-le-champ de créer un corps analogue dans l'empire du Mikado.

Les petits chasseurs japonais font aujourd'hui des prouesses. Lorsqu'ils se trouvent arrêtés par un rocher à pic ou, lorsqu'en manœuvres ils veulent y installer des pièces d'artillerie, voici leur façon de procéder.

Un fusil de fort calibre, placé sur un affût, envoie, à la façon d'un canon porte-amarre, un projectile relié par une corde et terminé par des crochets. C'est en somme un grappin. Le grappin, lancé contre la montagne, et parfois jusqu'à une hauteur d'une centaine de pieds, finit, en retombant, par s'accrocher à une des aspérités du roc.

Alors, commence une ascension périlleuse qui nécessite une agilité d'acrobate. A la force des poignets, le long de la cordelette mince, un chasseur s'élève jusqu'au point où le grappin a mordu le sol. Adossé à la roche, s'aidant des bras et des jambes, il parvient jusqu'à un point qui lui offre une certaine sécurité, un plateau, par exemple, où l'on peut se mouvoir aisément.

Dès lors, s'établit entre l'ascensionniste et ses camarades un va-et-vient. Un câble est hâlé par la cordelette. Ce câble, au sommet de la montagne, ceinture maintenant un rocher propice. Une poulie lui est adaptée. En bas, le canon commence à se soulever du sol sous l'effet combiné des bras; il monte jusqu'au sommet, son affût le suit, des munitions arrivent ensuite, et, bientôt, pointé dans la direction du défilé dont on veut garder l'entrée, il est prêt à faire feu.

— o —

La reine Victoria devait sa bonne santé au fait qu'elle ne fut jamais troublée par l'insomnie. Avant de se mettre au lit, elle prenait un repas léger et dormait sans trouble 7 heures de temps.

LES FLAMANTS

Ces oiseaux, à cause de leur grande taille, de leurs ailes roses et des singulières contorsions de leur cou, provoquent toujours une vive curiosité quand on les voit dans un jardin zoologique.

On les rencontre dans toutes les parties du monde, en Europe, en Afrique et en Amérique, notamment. Ils atteignent jusqu'à 4 pieds et $\frac{1}{2}$ de hauteur et vivent en troupes très nombreuses. Ils cherchent leur nourriture dans la vase : poissons, serpents et insectes, et ils se tiennent généralement sur le bord des rivières et des étangs.



Les flamants roses.

L'homme leur fait une guerre acharnée, mais il est très difficile de les approcher. Sitôt qu'un amant a aperçu un chasseur, il donne l'éveil à tous ses congénères et les flamants, prenant leur essor, s'enfuient à tire-d'aile.

On recherche les flamants à cause de leur chair qui est délicieuse et aussi à

cause de leurs plumes, dont les modistes font grand cas. Ils sont, en nombre considérable, en Algérie et en Tunisie. On les trouve aussi en Espagne, sur le territoire méridional de la péninsule. Ils ne passent pourtant pas toute l'année dans cette partie de l'Europe. L'hiver, ceux d'entre les flamants que l'on rencontre en Espagne, se rendent en Afrique et ils ne reviennent qu'au printemps.

Au sud de Séville, et dans les régions marécageuses du golfe de Séville, on peut voir parfois des vols de plusieurs milliers de flamants.

Les nids de ces oiseaux sont excessivement curieux. Ils sont formés de petits monticules de terre boueuse et durcie par le soleil, élevés de près de 20 pouces en forme de cônes tronqués. C'est au sommet de ces cônes, dans un creux qui y est pratiqué, que la femelle dépose l'oeuf qu'elle couve. Il est rare que l'on y trouve deux oeufs.

— o —

POUR ECONOMISER DU TEMPS

Si une belle du Congo devait se faire les cheveux chaque jour, on se demanderait comment elle pourrait disposer du temps pour s'occuper de la plantation et de la culture du riz.

Cette femme Uelé, qui est la jolie épouse d'un chef Azaudé est probablement responsable du volume de travail fait par ses sœurs, d'un plus bas échelle. Et ceci, parce qu'elle leur a trouvé un nouveau moyen de se peigner.

En effet, les centaines de petites tresses sont attachées et pressées si étroitement dans un modèle tellement immaculé que l'on se demande si l'envers d'un tapis d'Axminster n'a pas été le patron imité par l'épouse du chef Azaudé.

Espérons qu'un de ces jours nos dames se décideront à s'inspirer du modèle que



Coiffure d'une belle du Congo.

nous illustrons et qu'elles parviendront à ne se peigner qu'une fois l'an.

— o —

UN ENTERREMENT FATAL

MADRID a été l'objet, tout dernièrement, d'une série de fatalités.

On rapporte le cas d'une vieille dame qui venait de mourir subitement. Au moment où le corbillard venait chercher le cadavre de la morte pour la conduire au cimetière, le cocher tomba de son siège et mourait immédiatement.

Au nombre des assistants, une jeune dame portant un enfant dans ses bras, tomba morte entraînant dans sa chute son bébé qui se fractura le crâne.

Au lieu d'une seule mortalité, les autorités durent enregistrer quatre décès.

LES CUIRASSES ANTI-APACHES



ON rapporte qu'un ex-préfet de police à Paris, justement ému par les morts si fréquentes d'agents tombés sous les bal-

les des apaches avait mis à l'essai différents systèmes de cuirasses destinées à protéger les hommes de police.

Le problème n'est pas des plus faciles à résoudre. Les cuirasses, pour être pratiquement utilisables, doivent joindre, à une parfaite imperméabilité aux balles, une légèreté et une souplesse suffisante pour ne point entraver les mouvements des agents ou des détectives.

Ces cuirasses doivent, autant que possible, pouvoir se dissimuler sous le veston ou sous l'uniforme.

Nos ancêtres avaient, jusqu'à un certain point, solutionné la difficulté par la création des cottes de maille. Elles arrêtaient un poignard, une flèche, au besoin, un fer de lance et une balle de mousquet.

Mais les progrès de la balistique moderne ont été, jusqu'à présent, tels, que les spécialistes ont presque toujours envisagé comme futile toute tentative de s'opposer à la pénétration d'une balle de fusil ou de carabine. C'est pour cela que, dans la plupart des armées européennes, on a supprimé les casques métalliques et les cuirasses d'acier, comme étant des ustensiles gênants et inefficaces.

Il semblerait que l'on s'efforce de revenir actuellement sur cette manière de voir. Les hommes appartenant au corps des

British Life-guards sont revêtus, sur la poitrine et derrière le dos, d'une plaque d'acier qui nous ramène aux anciennes armures. On a enfin tenté, dans ces dernières années, différentes sortes d'appareils protecteurs.

Un des plus curieux, sans doute, fut celui imaginé, en 1894, par un tailleur allemand nommé Dowe. Il affirma avoir trouvé une cuirasse à l'épreuve de n'importe quelle balle moderne. On accueillit d'abord ses dires avec scepticisme. Mais il insista si bien, offrant de se revêtir lui-même de sa cuirasse et de s'exposer aux balles, que le ministère de la guerre allemand entreprit les expériences demandées.

Elles prouvèrent la parfaite imperméabilité de l'appareil Dowe. Des statues de plâtre, revêtues de la cuirasse, servirent de cible à une distance de quelques mètres. L'arme choisie était le fusil du modèle 1888, et les balles laissèrent les statues absolument intactes. On procéda ensuite à un tir sur l'inventeur lui-même et tous les projectiles furent arrêtés par l'obstacle intercalé.

Le secret du tailleur ne fut pas livré au public dans son entier. Mais les journaux allemands de l'époque firent quelques révélations dont nous reproduisons l'essentiel.

Sur la poitrine s'applique directement une couche de feutre recouverte par une série de ressorts en acier supportant une autre couche de feutre. C'est pour ainsi dire le matelas destiné à amortir le coup.

Devant ce matelas se trouve la couche destinée à arrêter la balle.

Cette couche est constituée par deux séries de lames bien aiguisées, superposées et perpendiculaires l'une à l'autre. Ces lames sont distantes entre elles de quelques pouces; elles divisent la balle en une foule de petits morceaux qui n'ont plus la force d'arriver jusqu'à la poitrine du porteur. Le tout est, enfin, masqué par une dernière couche de feutre.

Si l'efficacité de la cuirasse Dowe fut démontrée, elle offrirait néanmoins un inconvénient qui la fit rejeter par les personnalités compétentes. Elle pesait, en effet, 7 livres, ce qui aurait constitué une grosse charge pour des hommes d'infanterie.

Le même inconvénient ne se produirait pas pour des policiers ayant à effectuer une arrestation ou l'assaut d'un "fort Chabrol". Et voilà pourquoi tout permet de conjecturer que, d'ici peu, on aura de parfaites "cottes de maille".

— o —

LES BUVEURS... DE THE AU MONDE

Si l'Allemand a la réputation d'être le plus grand buveur de bière au monde, de récentes statistiques compilées par le département du Commerce à Washington, ont prouvé que l'Anglais était très passionné pour le breuvage, puisqu'il était le plus grand buveur de thé sur "la machine ronde."

En effet, s'il était possible d'asseoir à la même table un Anglais, un Américain, un Russe, un Allemand, un Autrichien, un Français et un Italien, qui se feraient servir du thé proportionnellement à la consommation de chaque nation qu'un chacun représente, il est certain que quelques uns

d'entre eux en auraient assez pour prendre un bain, tandis que les autres en auraient à peine quelques gorgées.

L'Anglais devrait en avaler 1,800 tasses, l'Américain 400, le Russe 275, l'Allemand 36, l'Autrichien 20, le Français 18 et l'Italien une tasse seulement.

— o —

UNE ECLIPSE DE SOLEIL

Les astronomes des Etats-Unis font les préparatifs nécessaires pour être les heureux témoins de l'éclipse totale du soleil qui s'effectuera le 8 juin de cette année.

L'éclipse annoncée sera visible dans un rayon de soixante-dix milles s'étendant du coin sud ouest de l'état de Washington, sur la côte du Pacifique, jusqu'en Floride, sur l'Atlantique.

A l'observatoire de l'université de Denver, où l'on possède un puissant télescope, avec une lentille de 25 pouces, l'on compte pouvoir prendre une photographie de la couronne qui entoure le soleil, laquelle ne se fait voir que lorsque le corps solaire est entièrement obscurci par la lune.

Les astronomes américains considèrent que c'est la région des Montagnes Rocheuses qui se prête le mieux à une observation satisfaisante, et c'est là que la plupart d'entre eux se transporteront au jour fixé.

L'éclipse totale ne durera que 88 secondes, et semblable phénomène ne se reproduira qu'en 1945.

— o —

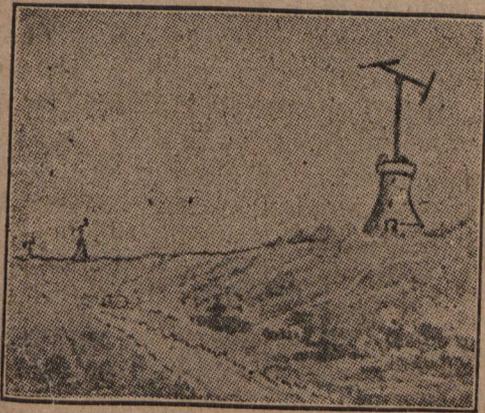
Une quantité énorme de fer, sous forme d'ancres, chaînes etc., est enlevée chaque année du fond de la mer. En 10 mois, 120 tonnes pesant ont été retirées sur la côte est de l'Angleterre seulement.

LA PREMIERE DEPECHE

Aujourd'hui que nous sommes familiarisés avec la télégraphie, l'idée de faire parvenir une communication à plusieurs centaines de milles en quelques minutes ne nous surprend pas. On a donc assez de peine à concevoir tout l'enthousiasme qui s'empara des français au reçu de cette première dépêche :

"La ville de Condé est restituée à la République; la reddition a eu lieu ce matin."

Ces mots, qui apprenaient la victoire des troupes françaises le 1er septembre 1794, avaient été télégraphiés grâce au système *Chappe*, que Romme décrivit à



Un ancien télégraphe.

l'Assemblée nationale (la Chambre des Députés d'alors) "comme un moyen ingénieux d'écrire en l'air".

Cette description était assez exacte.

Vous ne devez, en effet, pas oublier que l'appareil télégraphique de Chappe était

très différent de celui que nous employons actuellement. Chappe inventa la télégraphie optique, par signaux, tandis que la télégraphie proprement dite, par fils électriques, ne fut trouvée que plusieurs années après, par Soemmering, de Francfort.

L'appareil de Chappe se composait de trois pièces: la poutre mobile, que vous voyez au haut du support, s'appelait *régulateur*; à chacune de ses extrémités était fixée une autre pièce mobile, qu'on appelait *l'indicateur*. Ces trois pièces étaient actionnées à l'aide de fils de laiton reliés à une manivelle que l'opérateur mettait en mouvement.

Chaque mouvement, chaque combinaison de ces pièces formait un signe qui était répété successivement par tous les appareils de la ligne. En effet, on avait élevé de distance en distance, sur une ligne de hauteurs, des tours sur lesquelles étaient établis les appareils. Placés en observation au sommet des tours, les télégraphistes recevaient les dépêches et les transmettaient au poste suivant.

Malgré l'ingéniosité de ce système, il était loin d'être aussi simple que nos appareils Morse. Le Morse n'envoie pas un mot entier, mais les lettres qui forment ce mot. Le Morse n'est donc pas limité comme l'était le télégraphe Chappe qui pouvait seulement envoyer les mots qui se trouvaient compris dans le code, en face des signaux appelés à les interpréter.

En outre, la manipulation était fort longue et compliquée. Ainsi, une dépêche envoyée de Paris à Bayonne traversait cent onze stations et exigeait, si elle comprenait quarante mots, un total de plus de quatre mille mouvements.



UNE PLANTE QUI DONNE A BOIRE

Les gouttelettes d'eau que, pendant les matinées du printemps et au commencement de l'automne, nous apercevons sur les plantes, proviennent en partie de la rosée.

Elles sont encore dues, dans une certaine mesure, à un phénomène particulier : la transpiration. Grâce à elle, les plantes



La plante-citerne.

se débarrassent par les feuilles d'une partie de l'eau du sol que leurs racines ont absorbée : elles rejettent le surplus de ce qui leur est nécessaire.

Rosée et transpiration concourent donc

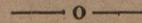
à l'humidité extérieure des végétaux. Le plus souvent, cette humidité, ces gouttes d'eau suspendues comme des perles, disparaissent pendant la journée, évaporées par la chaleur ambiante.

Il est cependant certaines plantes qui doivent à la singularité de leur configuration de retenir cette eau dans des petits réservoirs et d'en être toujours chargées.

Une de ces plantes que l'on doit citer comme remarquable à ce point de vue est la *Cardère Silvestre*. Elle pousse dans les terrains incultes. Ses tiges, de la hauteur de 4½ pieds environ, sont terminées par des sortes de fleurs assez analogues au chardon. Au long de ces tiges, les feuilles opposées sont soudées par leur base, formant une sorte de chapeau d'arlequin renversé qui recueille l'eau à mesure que celle-ci se fait jour à leur surface.

La contenance de chacun de ces réservoirs est d'une bonne gorgée ; une cardère, avec toutes ses feuilles, porte parfois jusqu'à 1 livre d'eau.

Les oiseaux ne manquent pas de tirer des ressources que leur offre la cardère par temps de sécheresse. Ils vont s'y désaltérer volontiers. C'est même ce qui a valu à cette plante, en certains endroits, l'appellation familière de *Cabaret des Oiseaux*.



COMMENT ON PEUT IMPRIMER SUR LES ETOFFES

Vous savez probablement que les premiers caractères d'imprimerie étaient en bois. De même, pendant un grand nombre d'années, les premières gravures furent exécutées au moyen de planches sur lesquelles on avait gravé le dessin à reproduire sur le papier.

On a abandonné la gravure primitive

sur bois pour d'autres procédés plus rapides. Or, la gravure sur bois n'a pas seulement servi à imprimer sur papier, elle a aussi permis les impressions sur étoffes, dont les plus remarquables furent, au XVIII^e siècle, les toiles de Jouy.

Les perfectionnements de l'industrie ont fait renoncer aux anciens procédés d'impression sur étoffes, comme trop lents et trop coûteux. Seuls, quelques petits artisans, des indigènes, comme en Algérie, en Tunisie, et en Russie, continuent à enjoliver de peintures les toiles qu'ils ont tis-



Etoffes imprimées.

compliqué. Notre illustration montre d'excellents effets obtenus avec des motifs très simples, aisément enlevés au couteau sur le bloc d'éralbe, de surface bien polie, et dans lequel on ménage en creux les parties destinées à ne point recevoir la matière colorante.

Les bois terminés sont couverts de peinture avec une brosse. L'étoffe à imprimer est placée bien à plat sur une table. On pose alors les blocs sur les parties à décorer et on les appuie fortement sur l'étoffe, pendant un certain temps, pour permettre à la peinture de bien pénétrer.

Si l'on veut combiner des couleurs différentes, il faut employer les bois successivement, un pour chaque couleur. La matière colorante est généralement composée de couleur en poudre mélangée à l'huile et allégée par un peu de térébenthine. Elle doit être peu épaisse, à peu près de la consistance de l'encre à imprimer.

— o —

LES ROGATIONS

DU mot latin "*rogare*", supplier, prier; on a dit aussi, selon les temps, "*rouaisons*", "*roaisons*" ou "*raisons*". Un écrivain du XV^e siècle, qui traduisait alors (1476) la "*Légende dorée*", dit, en parlant de cette fête: "Et si est dicte rouaisons, qui vaut autant à dire que requestes, quar adonc nous requerrons l'ayde de tous les saints". Et dans la légende de sainte Elizabeth, il dit: "En rouaisons elle suivoit la procession nuz piés et en langes".

Les Rogations sont des prières publiques qui se célèbrent dans l'Eglise Catholique les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension, pour demander à Dieu la conservation des biens de la terre.

On en attribue l'établissement à saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné,

sées, et il emploient, pour appliquer ces peintures, des planches de bois gravées.

Cet art primitif donne des résultats assez intéressants pour séduire les amateurs. Il faut d'abord choisir un motif décoratif. Après l'avoir exécuté sur un carton qui servira de modèle, on le reproduit sur bois. Et là, le dessinateur devient graveur. Le meilleur bois à choisir est l'éralbe.

Un beau dessin n'est pas nécessairement

qui en 474, ordonna ces prières dans son diocèse pour obtenir de Dieu la cessation des fléaux dont son peuple était accablé.

Le succès de ces prières en fit répandre l'usage dans les autres églises des Gaules. Les Rogations furent solennellement approuvées par le concile d'Orléans, en 1511.

Ce pieux usage s'introduisit en Espagne vers le commencement du VIII^e siècle, et l'on y consacrait, dans ce pays, le jeudi, le vendredi et le Samedi d'avant la Pentecôte. Les Rogations ne passèrent en Italie que plusieurs années après.

Charlemagne et Charles-le-Chauve défendirent de travailler ces jours-là et leurs ordonnances ont été respectées en France assez longtemps. On jeûnait aussi durant ces trois jours, mais l'usage ayant prévalu de ne point jeûner pendant le temps pascal, on a fini par abandonner cette pieuse pratique, seulement on y garde l'abstinence.

Les Grecs et les chrétiens d'Orient n'ont point connu les Rogations; mais elles étaient observées en Angleterre avant le schisme d'Henri VIII et l'on dit même qu'aujourd'hui, dans plusieurs paroisses, on en trouve encore quelques vestiges dans les superstitions du pays.

On appelle les processions de ces trois jours, "litanies gallicanes", parce qu'elles furent instituées par un évêque gaulois et aussi "petites litanies" ou "litanies romaines", qui se font le 5 avril, jour de saint Marc, et dont on attribue l'institution à saint Grégoire-le-Grand.

— o —

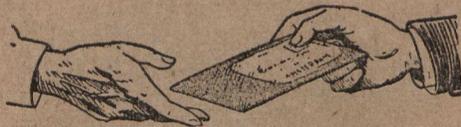
UNE RUSE POSTALE

Les timbres-poste n'ont pas toujours existé. Avant leur invention, qui date du commencement de la seconde moitié du siècle dernier, le facteur passait chez le

destinataire d'une lettre et la lui remettait contre le versement d'une taxe.

Cette taxe variait suivant le parcours accompli par la lettre. Elle était fort chère: par exemple, il en coûtait un peu plus de 20 cents pour envoyer une lettre de Paris à Bayonne en France.

Il en résulta une fraude assez curieuse. Les correspondants inscrivaient sur l'enveloppe quelques signes qui, selon un code secret, équivalaient à une longue information. Celui à qui la lettre était tendue déchiffrait ces signes d'un coup d'oeil; puis, il refusait la lettre.



Le système des timbres-poste ruina, jusqu'à un certain point, cette pratique. Pourtant, elle subsiste encore avec la carte postale. Un ami vous en envoie une, non affranchie; vous parcourez l'information nécessaire, puis, vous rendez la missive au facteur en lui disant:

—Je la refuse.

L'administration des postes hollandaises a conçu un système fort simple qui rend le procédé impossible. Chaque facteur est muni d'un étui, analogue à celui que vous présente notre gravure, et dans lequel il glisse la carte postale à remettre au destinataire.

Une feuille de celluloïd transparent laisse seulement apparaître l'espace réservé à l'adresse. Sur le celluloïd est dessiné un timbre qui indique le montant de la taxe à payer. Dès lors, le facteur n'a plus qu'à dire:

—Cette carte est bien pour vous? C'est deux sous.

Et l'on paye toujours. Car on veut savoir ce que dit la carte et l'envoyeur.

LE REQUIEM DE MOZART



N RACONTE qu'un jour que Mozart était plongé dans une profonde rêverie, il entendit un carrosse s'arrêter à sa porte. On lui annonce

un inconnu qui demande à lui parler; on le fait entrer; il voit un homme d'un certain âge, fort bien mis, les manières les plus nobles, et même quelque chose d'imposant:

— Je suis chargé, monsieur, par un homme très considérable, de venir vous trouver.

— Quel est cet homme? interrompit Mozart.

— Il ne veut pas être connu.

— A la bonne heure! Et que désire-t-il?

— Il vient de perdre une personne qui lui était bien chère et dont la mémoire lui sera éternellement précieuse; il veut célébrer tous les ans sa mort par un service solennel, et il vous demande de composer un *Requiem* pour ce service.

Mozart se sent vivement frappé de ce discours, du ton grave dont il est prononcé, de l'air mystérieux qui semble répandu sur toute cette aventure; il promet de faire le *Requiem*.

L'inconnu continue:

— Mettez à cet ouvrage tout votre génie; vous travaillez pour un connaisseur de musique. Combien de temps demandez-vous?

— Quatre semaines.

— Eh bien! je reviendrai dans quatre semaines. Quel prix mettez-vous à votre travail?

— "Cent ducats".

L'inconnu les compte sur la table et disparaît.

Mozart reste plongé quelques moments dans de profondes réflexions; puis tout à coup demande une plume, de l'encre, du papier, et malgré les remontrances de sa femme, il se met à écrire.

Cette fougue de travail dura plusieurs jours; il composait jour et nuit, avec une ardeur qui semblait augmenter en avançant, mais son corps déjà faible ne put résister à cet enthousiasme: un matin, il tomba sans connaissance et fut obligé de suspendre son travail.

Deux ou trois jours après, sa femme cherchant à le distraire des sombres pensées qui l'occupaient, il lui répondit brusquement:

— Cela est certain, c'est pour moi que je fais ce *Requiem*; il servira à mon service mortuaire.

Rien ne put le détourner de cette idée.

A mesure qu'il travaillait, il sentait ses forces diminuer de jour en jour, et sa partition avançait lentement.

Les quatre semaines qu'il avait demandées s'étant écoulées, il vit un jour entrer chez lui le même inconnu:

— Il m'a été impossible! dit Mozart, de tenir ma parole.

— Ne vous gênez pas, dit l'inconnu, quel temps vous faut-il encore?

— Quatre semaines; l'ouvrage m'a inspiré plus que je n'en avais le dessein.

— En ce cas, il est juste d'augmenter les honoraires; voici cinquante ducats de plus.

— Monsieur! dit Mozart toujours étonné, qui êtes-vous donc?

— Cela ne fait rien à la chose; je reviendrai dans quatre semaines.

Mozart appela, sur le champ, un de ses domestiques pour faire suivre cet homme extraordinaire et savoir qui il était; mais le domestique maladroit vint rapporter qu'il n'avait pas retrouvé sa trace.

Le pauvre Mozart se mit dans la tête que cet inconnu n'était pas un être ordinaire, qu'il avait sûrement des relations avec l'autre monde et qu'il lui était envoyé pour lui annoncer sa fin prochaine.

Il ne s'en appliqua qu'avec plus d'ardeur à son *Requiem* qu'il regardait comme le monument le plus durable de son génie.

Pendant ce travail il tomba plusieurs fois dans des étourdissements.

Enfin l'ouvrage fut achevé avant les quatre semaines. L'inconnu revint au temps convenu; Mozart n'existait plus. C'est ce *Requiem* qui a été chanté aux funérailles du grand musicien.

— o —

LA VILLE DE COPENHAGUE

C'EST la plus grande ville, la plus commerçante et la plus gaie des pays scandinaves.

Elle enchante l'étranger, dit un voyageur, non seulement par l'existence agréable et confortable qu'on y mène et la modération générale des prix, mais surtout à cause de l'aliment qu'elle offre, par la visite de ses admirables musées, son site et

ses environs, à la curiosité intellectuelle et au goût du Beau.

Sa population est d'environ 600,000 habitants.

Copenhague possède 24 musées et des collections particulières. L'archéologue, le savant, l'amateur d'art y trouvent des choses de tout premier ordre, dans l'ensemble et dans le détail.

La science archéologique doit au Danemark une rénovation et des progrès remarquables. De grands savants ont groupé et classé de magnifiques collections. Les deux plus célèbres sont: la collection chronologique des rois de Danemark, depuis 1450, exposée dans les pièces du château de Rosenborg, et la Section danoise du musée des Antiquités du Nord, au Palais des Princes.

La première de ces collections comprend des meubles, des faïences, des tapisseries, des objets d'art et d'orfèvrerie. Au Palais des Princes sont réunis 70,000 objets qui fournissent une base solide à l'histoire du Danemark depuis l'âge de pierre jusqu'à l'avènement de la monarchie absolue en 660.

Un autre musée, la "Glyptothèque" contient nombre de chefs-d'oeuvre des maîtres français et danois du XIXe siècle.

Le port de Copenhague, situé en bordure de la rade et à l'entrée du bras du Sund a un développement de 3 milles de quais, édifiés de magasins. Ce port et cette rade, dont le spectacle animé a été souvent vanté, sont adossés à un fond de verdure formé par un parc à végétation luxuriante.

— o —

Le record pour écrire serré est détenu par Kela Kittridge, de Belfast, Maine. Elle a écrit 46,000 mots sur une carte postale ordinaire.

LA FAUCONNERIE

LA chasse au faucon fut un des plaisirs les plus goûtés du moyen âge. Elle demeura à la mode jusque sous Louis XIV, car ce prince lui préféra la chasse à courre.

Les faucons employés venaient de tous les pays. Les faucons turcs, espagnols, grecs, marocains, étaient les plus réputés. Une de ces bêtes se payait souvent jusqu'à \$200.

C'était un travail considérable que de dresser un oiseau naturellement farouche comme le faucon, à attaquer le héron, le canard, le lièvre, etc. Un faucon devait obéir à la voix et au geste du fauconnier. Dès que l'oiseau à capturer était aperçu, le faucon lâché prenait son vol, disparaissait dans les airs et rapportait au bout de quelques instants la proie à son maître.

D'autres fois, plusieurs faucons, unissant leurs efforts, s'attaquaient à un ennemi plus puissant qu'eux, comme le milan. Ils l'amenaient à terre en combattant et de grands lévriers, aussitôt lâchés, aidaient les faucons à tuer leur puissant adversaire.

Une chasse aux faucons, comme elle était pratiquée jadis, nécessitait un appareil fort compliqué: de nombreux faucons, des meutes de chiens et enfin, une cavalerie excessivement rapide qui permettait aux seigneurs de suivre les péripéties de la lutte.

L'éducation du faucon commençait par des soins en vue d'adoucir son caractère sauvage. Ensuite, on l'habitua à rapporter des oiseaux empaillés ou blessés.

Le faucon avait les pattes garnies de jets ou courroies, à l'aide desquelles on l'attachait sur son perchoir. Quand on partait à la chasse, on plaçait sur sa tête, pour l'empêcher de voir, un chaperon de cuir lié par des courroies. Au-dessus ce chaperon, on dressait, en manière d'ornementation, un panache fait de plumes ra-



Faucon et son dresseur.

res d'oiseaux exotiques. L'animal, ainsi aveuglé, se tenait forcément tranquille. Mais, dès qu'arrivait le moment de l'attaque, on enlevait vivement le chaperon et le faucon, apercevant le gibier qu'il devait poursuivre, s'élançait à tire-d'aile.

En prévision du cas où un faucon viendrait à s'égarer dans un taillis, pour permettre qu'on le retrouve, on fixait des grelots à ses pattes.

— o —

LA VERRERIE NOIRE

C'EST une des grandes industries françaises : sous ce nom de *verrerie noire*, on désigne la fabrication des bouteilles. Comme elle est, centralisée dans certaines régions, bien des lecteurs ne peuvent assister aux diverses opérations qu'exige la confection d'une bouteille. Nous pensons, en peu de mots, pouvoir vous donner une idée de ce genre de travail.

Un four d'abord. Un énorme fourneau en briques réfractaires et dans lequel les matières à vitrifier sont mises en fusion au moyen du gaz. Le gaz est le dernier perfectionnement apporté dans cette industrie. Il est fabriqué sur place et se rend, au fur et à mesure, dans le fourneau pour s'y enflammer et mettre le sable à convertir en matière vitrifiable en fusion.

C'est fait. Quatre ouvriers, le grand garçon, le souffleur, le tendeur de moules et le gamin (ce sont les noms qu'on donne aux ouvriers qui forment une équipe chez les verriers) vont collaborer à la confection d'une bouteille.

Pas de temps à perdre : elle doit être finie avant qu'elle ait pu refroidir et l'on ne chôme pas.

A l'aide d'une *canne*, le grand garçon a retiré du fourneau un peu de matière en fusion qu'il passe au souffleur. Celui-ci souffle dans la canne qui est un tube de fer creux. Voyez-le s'époumonner sur notre croquis.

La future bouteille se présente gonflée comme un ballon informe. Elle est introduite dans un moule en fer à charnière

que le tendeur de moule referme aussitôt. Le souffleur continue à souffler dans la canne pour que la bouteille s'applique aux parois du moule et prenne bien la forme voulue.

Dès qu'on la retire du moule, le gamin se saisit de la bouteille et, au moyen d'un



Un ouvrier verrier.

peu de verre en fusion qu'il prend au bout d'une tige de fer, il fait la bague du col de la bouteille. Celle-ci est terminée : d'un coup sec, on la sépare de la canne. Il ne reste plus qu'à la laisser refroidir progressivement.

— o —

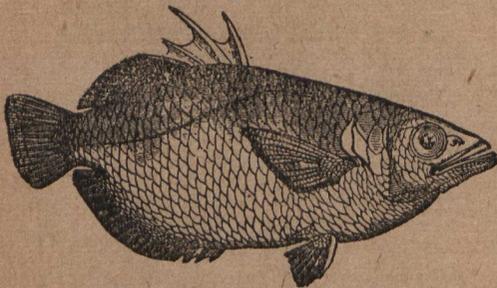
La dépense moyenne en liqueurs alcooliques, par habitant du Royaume-Uni, était, avant la guerre, de \$18.41. Ce qui ne signifie pas que le peuple Anglais est totalement l'esclave de l'alcool puisqu'il renferme plusieurs millions de "buveurs d'eau".



L'ARCHER

Genre de l'ordre de Acauthoptérygiens, famille des Squammipennes, fondé par G. Cuvier pour une espèce unique, l'archer sagittaire, qui a été successivement ballottée dans les groupes des Sciènes, Scares, Labes, Coins, etc.

Les caractères distincts principaux du Toxates se trouvent dans sa nageoire courte dorsale, reculée en arrière, à épines assez fortes, dans son anale courte, placée sous la dorsale, dans son corps court, comprimé, à museau déprimé, court.



L'archer Sagittaire de Java.

L'archer sagittaire, dont nous donnons la figure, se trouve dans les mers des pays chauds et principalement de Java. Ce poisson est d'une couleur argentée, teintée de vert ou de brun, avec trois taches noires sur le dos.

Il est surtout remarquable en ce qu'il a l'instinct de lancer parfois, assure-t-on, à plus d'une verge de hauteur, des gouttes

d'eau sur les insectes qui se tiennent sur les plantes marines.

Il manque rarement ces insectes, et, les ayant fait tomber dans le milieu qu'il habite, il s'en saisit et les dévore.

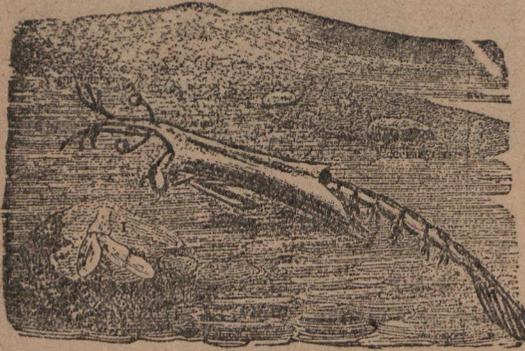
L'ALIME

Leach a créé sous le nom "d'Alima", et depuis lui tous les carcinologistes ont adopté sous la même dénomination un genre de Crustacés de l'ordre des Stomatopodes, que Milne-Edwards range dans la famille des Unicuirassés, tribu des Erichthiens, qui offre beaucoup de rapports avec le groupe des "Erichthus" de Latreille, dont il se distingue principalement par son corps beaucoup plus allongé, ses formes sveltes et sa carapace ne recouvrant pas l'anneau ophthalmique ni la base des yeux et ne s'étendant pas au-dessus de l'abdomen.

Cette carapace est étroite, droite au-dessus, si ce n'est en arrière où elle présente une élévation en manière de toit; ses bords latéraux sont presque droits, et les angles antérieurs constituent deux épines acérées, tandis que les postérieurs se terminent en stylets. Le rostre est droit et filiforme.

Les alimes, dont on ne connaît pas un grand nombre d'espèces, sont propres aux hautes mers; elles sont encore assez peu

connues et appartiennent probablement à ces groupes qui, comme les Phyllosomes, ne sont qu'un état transitoire des Crustacés.



L'alime hyalin, qui a été prise dans les mers qui baignent le Cap Vert.

Le type est "l'alime hyalin" qui est petite, de même que les congénères, et qui a été prise dans les mers qui baignent le Cap Vert.

L'ALBUNEE

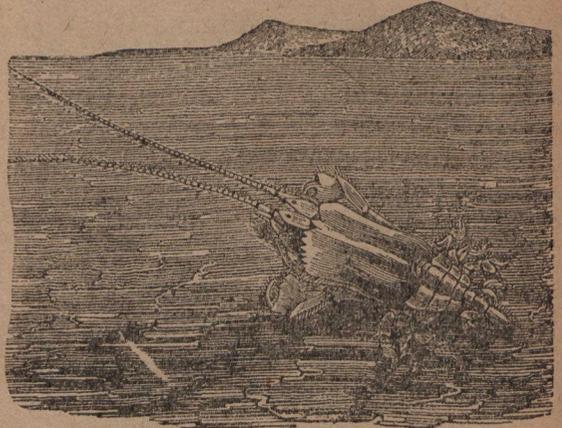
Genre de l'ordre des Décapodes, créés par Fabricius, adopté par tous les naturalistes, longtemps rangé dans la section des *Macroure* et que certains auteurs placent avec les *Rémipèdes* et les *Hippes* dans la tribu des *Hippiens*, qui elle-même constitue, avec quelques autres, la section des *Anomoures*, offrant des caractères intermédiaires à ceux des *Décapodes* et des *Macroures*.

Les *alibunées* ont quelque analogie, par leur forme générale et par la disposition particulière de leurs pattes, avec les *Ranines*, qui, elles-mêmes, ressemblent grossièrement à certaines grenouilles.

L'abdomen porte à son extrémité une paire d'appendices lamelleux mobiles; le plastron sternal est presque linéaire; les pattes antérieures sont cylindriques, mo-

nodactyles, nullement subchéliformes; les postérieures presque filiformes; les antennes externes sont larges, courtes, terminées par un filet multiarticulé rudimentaire.

La carapace, droite d'avant en arrière, bombée transversalement, ne se prolonge pas au-dessus de la base des pattes. L'espèce typique, dont la carapace a une longueur d'environ 1 pouce, habite les mers d'Asie. C'est l'*alibunée symniste*, qu'Herbst nommait "cancer dorsipes" et



L'alibunée symniste qui habite l'Asie.

que représente la figure ci-jointe. Une autre espèce, dont la patrie n'est pas connue est l'*alibunée Ecusonée*.

LES ASILIKES

Tribu d'insectes, de l'ordre des diptères, division des brachocères, subdivision des tétrachètes, famille des *tanystomes*, établi par Latreille, comprenant une douzaine de genres dont le principal est celui des *asiles* et ayant pour caractères: tête très déprimée; trompe courte; lèvres saillantes; labre très court, conique; palpes petits; face barbue; yeux distincts; pas de style aux antennes; abdomen cylindrique dans les mâles et déprimé dans les femelles.

les; jambes et darses munis de soies.

On trouva des asiliques dans les champs, les jardins et les prairies, principalement vers la fin de l'été et en automne, et ils sont répandus dans presque toutes les parties du globe.

Ils volent avec rapidité, surtout lorsque



L'asile frélon.

le soleil est très chaud; ils vivent généralement de proies en saisissant d'autres insectes au vol avec leurs pattes de devant qui sont très robustes.

Ils les tuent en les piquant avec une des quatre pièces de leur suçoir, qui est un véritable stylet très pointu, et les sucent ensuite. L'enveloppe coriace des coléoptés ne les garantit même pas de cette arme meurtrière.

Les grandes espèces d'asiliques, comme les taons, attaquent également les bestiaux et les tourmentent avec acharnement.

Ces diptères sont beaucoup plus nombreux dans le Midi que dans le Nord de la France où l'on ne trouve guère que quelques espèces de genres asiles et dioctrie.

LA BERGERONNETTE

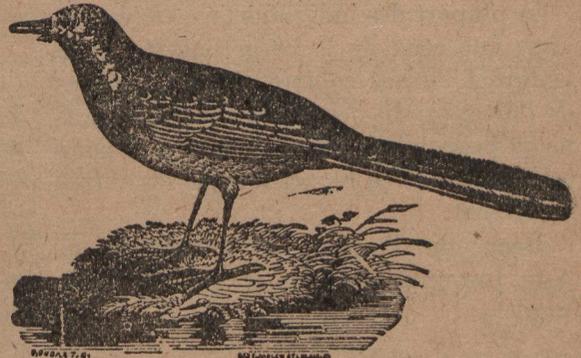
Genre des passereaux, famille des becs-fins, créé par G. Cuvier, aux dépens des Motacilla de Linné, et ne différant guère du groupe des hoche-queues ou lavandière-

res, que parce que l'ongle du pouce est presque droit et plus long que ce doigt, au lieu d'être arqué et de la même longueur que le pouce.

Comme tous les becs-fins, les bergeronnettes ont l'habitude d'accompagner les boeufs et les troupeaux, probablement pour saisir des insectes attirés par eux ou mis en évidence sur le sol par leur marche.

Les bergeronnettes ont le bec très mince, droit; les torses grêles, très élevés; les ailes longues; la queue longue et constamment en mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut.

C'est avec une légèreté et une prestesse remarquables que ces oiseaux aux formes sveltes, poursuivent les moucherons, tantôt sur les grèves des abreuvoirs et des étangs, tantôt sur les parapets des murs qui en-



La bergeronnette.

tourment les rivières et ne cessent d'agiter et de développer leur queue.

Elles ont encore l'habitude de suivre de très près le laboureur dans le sillon qu'il vient de tracer pour y saisir les petits vers qui s'y trouvent à découvert; elles ont un cri assez perçant et leur vol est onduleux.

Elles contruisent leurs nids sur le sol, dans les champs et d'autres fois entre les pierres amoncelées des carrières; leurs

oeufs sont finement pointillés de gris.

Solitaires à l'époque des amours, elles se réunissent en petites bandes quand leurs petits sont élevés, et, au commencement de l'automne on les voit en grand nombre le soir dans les roseaux des rivières et des étangs.

Leur double mue, dans laquelle leur plumage est totalement différent, a donné lieu à plusieurs erreurs, en faisant multiplier à tout le monde des espèces qui est assez considérable.

L'espèce type est la bergeronnette du printemps, qui a la tête et la nuque d'un cendré bleuâtre, tout le dessus du corps vert olivâtre avec une bande sourcillière et une autre bande mystacée blanches, ainsi que les pennes latérales de la queue, dont la médiane et celles des ailes sont noirâtres: tout le dessous est d'un jaune brillant.

La plupart des individus de cette espèce ainsi que ceux de la bergeronnette grise émigrent de nos contrées, aux approches de l'hiver tandis que la bergeronnette jaune ou boarule y revient au contraire pour cette saison et en repart lorsque les autres y arrivent.

Beaucoup d'espèces se retrouvent en Asie, jusque dans l'Inde et aussi en Afrique.

— o —

A COUP DE MENTON

Au Japon, le duel est interdit sous la menace des peines les plus sévères, ce qui n'empêche pas les Japonais de se battre quelquefois, mais autrement qu'à l'épée ou au pistolet.

Dernièrement, dans une grande ville de l'empire, deux barbiers, s'étant pris de querelle, étaient fort embarrassés pour la vider, quand un ami commun leur vint en

aide, en cherchant pour ce duel une arme qui ne fût pas prohibée.

Après mûres réflexions, il trouva: les adversaires se battraient à coup de... menton.

Le jour du combat fixé, on lia aux duellistes les mains derrière le dos, et même on les bâillonna afin d'éviter l'emploi des dents dans le feu de la lutte. Puis, devant une foule de spectateurs, ils se livrèrent à un combat qui souleva une tempête de rires, et s'ils ne se firent pas de dangereuses blessures, ils n'en attrapèrent pas moins un violent torticolis dont ils souffrirent longtemps.

Malgré ses avantages, nous doutons fort que cette manière de vider un différent s'introduise en Europe.

— o —

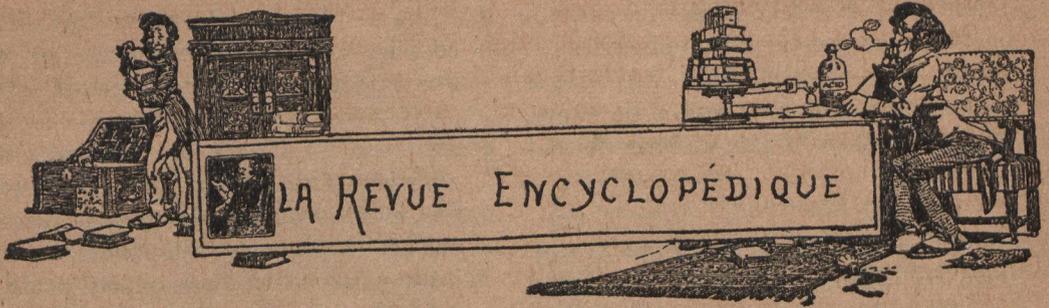
L'ART DES COMBINAISONS

Les vingt-six lettres de l'alphabet peuvent être transposées 620,448,401,733,239,439,360,000 de fois. Tous les habitants du globe, d'après un calcul approximatif, ne pourraient pas, dans mille millions d'années, transcrire toutes les transpositions des vingt-six lettres, même en supposant que chacun écrirait quarante pages par jour et que chacune de ces pages contiendrait quarante transpositions différentes de lettres.

Mais en voici un autre:

Un mathématicien a calculé que deux personnes jouant aux dominos dix heures par jour et faisant quatre poses par minutes, pourraient jouer 11,000,000 d'années sans épuiser toutes les combinaisons du jeu, lesquelles s'élèvent à 284,211,840.

— o —



Dans ce nouveau Département de la REVUE POPULAIRE, nous publierons chaque mois, par ordre alphabétique, quelques fragments d'un petit dictionnaire encyclopédique rédigé tout spécialement à l'intention de nos lecteurs.

Nous prions en même temps nos lecteurs de bien faire attention à ceci : A la suite du dictionnaire, et dans chaque numéro, nous répondrons volontiers, en quelques lignes, aux questions qui pourraient nous être posées EN MATIÈRE DE SCIENCE POPULAIRE SEULEMENT ; par exemple, que l'on nous demande ce qu'est au juste tel minéral que l'on nous désignera, quelle est la durée d'un éclair, quelle est la vitesse de la lumière, etc.

Nous ne répondons qu'aux questions ayant un intérêt général et pouvant par conséquent profiter à tout le monde ; nous espérons compléter ainsi les COURS POPULAIRES paraissant déjà depuis quelque temps dans cette Revue et contribuer à l'instruction de nos amis de la façon la plus agréable pour eux.

Les questions doivent être adressées comme suit :
 REDACTEUR DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 131
 rue Cadieux, Montréal.

CAMOMILLE :— Elle est une plante vivace, commune dans les lieux incultes. Ses capitules radiés et simulant des fleurs simples, mais qui doublent aisément par la culture par suite de la transformation des fleurons centraux en demi-fleurons, sont toniques stimulants.

CANARIE (GRAINE DE) :— Le fruit d'une plante qui croît en Europe, au Maroc et en Californie. On l'emploie comme nourriture pour les oiseaux. La Turquie en fournit la plus grande quantité, mais les graines provenant de l'Espagne et du Portugal sont les meilleures.

CARAPA :— Genre de méliacées, comprenant des arbres élevés qui croissent au bord de la mer, dans les régions tropicales. On l'emploie dans l'industrie du savon.

CANEVAS :— Toile écrue, de lin ou de chanvre, très claire et divisée en petits carreaux, qui sert à exécuter la tapisserie et la dentelle à aiguille. Il est fabriqué en Hollande.

CAOUTCHOUC :— Substance élastique et résistante, que l'on fait découler par incision de plusieurs arbres de l'Amérique tropicale, de la Malaisie, des Indes et d'Afrique.

CÂPRE :— Bouton floral du câprier, que l'on confit dans le vinaigre, pour servir d'assaisonnement. Le câprier croît en Italie et en Sicilie, mais le meilleur se trouve en France.

CARTE :— Plante cultivée dans l'Europe ne son nom aux vins rouge et blanc, où ils sont fabriqués.

CANTHARIDES :— Genre d'insectes coléoptères hétéromères, famille des méloïdes, sous-famille des lyttinés dont le nom scientifique est "lytta". Elles abondent dans la région méditerranéenne. Elles ont des propriétés vésicantes.

CAPUCINES:— Genre de géraniacées-tropéolées, comprenant de nombreuses espèces, qui croissent dans l'Amérique australe. Ce sont une espèce de câpre, la plus petite et la plus estimée de toutes.

CARBORUNDUM:— N'est autre que le carbure de silicium qui est manufacturé aux Etats-Unis, au moyen d'électricité fournie par les chutes Niagara. On l'emploie dans l'industrie de l'acier et du graphite.

CARVI:— Plante cultivée dans l'Europe Centrale et du Sud, spécialement en Allemagne et en Hollande, pour ses graines. On l'emploie dans la confection des aliments et la préparation des parfums.

CARMIN:— Couleur d'un rouge éclatant, comme celle qui est fournie par la cochenille. On le prépare en traitant la cochenille par l'alun, le sel d'oiseille et autres sels acides. Son prix est très élevé, d'où on rencontre souvent des imitations.

CARAMEL:— Sucre privé de son eau de cristallisation et en partie décomposée par l'action du feu, ce qui lui donne une couleur brun foncé et une odeur aromatique. On l'emploie aussi pour colorer la bière, le whisky et le vinaigre.

CARBOLIQUE (ACIDE):— Une substance cristalline blanche que l'on obtient du coaltar par la distillation. On l'emploie comme antiseptique, dans la préparation de certaines matières colorées et dans la fabrication de l'acide pricrique.

CARAMA:— Espèce de résine, qui était connue des anciens Germains et que l'on extrait de la "bursera gummifera".

CARDAMOME:— Plante de la famille des zingibéracées. Elle se fait remarquer par son odeur aromatique, sa saveur chaude et piquante. Elle renferme une huile volatile d'une odeur pénétrante et agréable, d'une saveur brûlante et une huile grasse jaune, peu épaisse, d'une saveur légèrement amère. La meilleure est cultivée à Malabar et à Ceylon.

"A Suivre"



L'ÉCONOMIE de combustible pour les navires demande souvent le mélange de deux sortes de charbon; un Anglais a inventé récemment un dispositif qui opère ce mélange pendant le chargement du vaisseau.

UN INVENTEUR français a construit un moulin à vent dont neuf ailes sur dix utilisent toujours la force du vent quelle que soit sa direction.

L'INVENTEUR d'un nouveau frein électrique pour autos affirme qu'il pourra arrêter sa machine allant à l'allure de cinquante milles à l'heure sur une distance de quarante-cinq pieds seulement et sans glissade.

ON DIT que le moteur le plus puissant par rapport à son poids est celui qu'un Français vient de construire. Il utilise le pouvoir explosif de la poudre et ne pèse qu'une livre par cheval-vapeur.

UN AMÉRICAIN de New-York a imaginé une pelle qui pèse le charbon que l'on manipule avec et totalise son poids au fur et à mesure. Le mécanisme est renfermé dans le manche.

UN TABLEAU automatique vient d'être inventé par un instituteur français dans le but d'apprendre facilement et rapidement la multiplication aux élèves.

ON FABRIQUE aujourd'hui des chaises très pratiques pour les passagers sur les bateaux; ces chaises se referment et se transportent aussi facilement qu'un sac à main.

POUR l'usage des employés de chemin de fer, un homme du Michigan a eu l'idée de faire breveter une lampe électrique donnant une lumière blanche à une extrémité et une lumière rouge à l'autre.

GRÂCE à l'emploi de miroirs invisibles aux spectateurs, un inventeur européen prétend pouvoir donner le relief complet aux personnages apparaissant sur l'écran des cinématographes.

UN SYSTÈME double de ressorts pour automobiles a été trouvé par un Californien; si l'un des ressorts est brisé ou affaibli, l'autre fonctionne immédiatement.

UN NOUVEAU perfectionnement à certains téléphones permet de compter le nombre de fois qu'on les a employés.

QU'ARRIVERA-T-IL ?

UN grain de sable qui tombe dans l'océan ne revient jamais.

Et combien nombreuses sont les particules qui laissent la surface de la terre, à chaque seconde et qui sont emportées dans l'océan.

Les pluies du printemps, les gonflements des ruisseaux attirent dans les fossés, les rivières, les lacs et dans la mer des parcelles plus ou moins importantes de terre. Là les atômes y séjournent et chacun de ceux-ci attend ses frères qui sont dans la prairie et qui tôt ou tard viendront se joindre à lui.

Ce procédé a été en existence depuis le jour où "la terre était informe au néant". Les anciens rochers ont été entraînés dans les champs et de là ont roulé dans l'océan, où ils ont contribué à la formation des îles et des continents.

Des millions d'années de ces phénomènes de la Nature dépeupleront la terre des collines et des vallées. Cependant, la Providence a trouvé un remède à cet état de choses en instituant les tremblements de terre.

En effet, ces secousses renforcent une partie de la terre aussitôt que l'autre a été affectée et dans un million d'années la terre sera certainement différente, dans sa forme, qu'elle est actuellement.

— o —

"A Suivre"

Le plus grand cimetière du monde est celui de Rockwood, en Australie. Il couvre 2,000 acres. Jusqu'à ce jour, 200 acres contenant 100,000 personnes, ont été utilisés.

UN LAC DE SAVON

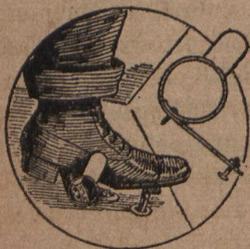
ON peut observer une des merveilles de la nature dans le nord-est de l'Etat de Washington. Elle consiste en un lac communément appelé *le lac Savon*, qui a une étendue de trois milles par un de largeur.

Son eau a le goût d'une mélange de savon et de sel. Elle a pour propriété spéciale, qu'après avoir été réchauffée, il n'est pas nécessaire d'avoir du savon pour prendre un bain. En effet, dès que l'eau vient en contact avec l'huile naturelle de la peau, il se forme une couche d'écume savonneuse.

Le "lac Savon" est très recherché en Amérique à cause de ses facultés curatives. Son eau est en grande renommée pour la guérison des rhumatismes, des maladies de peau, et les troubles de poitrine ou du sang.

Sur les bords de ce merveilleux lac, on peut apercevoir de nombreuses maisons de santé qui sont ouvertes à l'année, recevant des milliers et des milliers de personnes, qui vont y chercher la santé.

POUR LES AUTOMOBILISTES



UNE petite invention qui fera sûrement le bonheur des automobilistes, est celle qu'on vient de faire récemment.

Pour donner plus d'aise au pied du conducteur, constamment appliqué sur la pédale de vitesse, position qui devient fatigante à la longue, on a imaginé de fixer près de la pédale une sorte de tube en métal, comme on le voit sur notre dessin.

Ainsi le pied se trouve placé au niveau de la pédale ayant comme point de repos, le tube en question.

A l'extrémité de celui-ci, se trouve une petite languette en fer, qui empêchera le pied du conducteur de glisser, surtout dans les moments où il doit appuyer fermement.

Cette innovation sera certainement bien accueillie par ceux qui font de l'auto, car elle leur sera d'une grande utilité.

UN CIERGE DE VALEUR

ON vient d'envoyer au Vatican, un cierge gigantesque, qui sera placé dans l'Eglise Saint-Pierre, en mémoire de Pierpont Morgan.

Il mesure 16 pieds de hauteur, pèse 400 livres et a coûté \$1,200. On a dépensé \$200 pour le dessin d'une feuille d'or devant servir de décoration au cierge, tandis que sur un de ses côtés on a installé une peinture à l'huile, du millionnaire défunt. Il devra être allumé chaque jour de fête et pourrait brûler constamment pendant 3,000 jours.

Le Pape a béni, il y a quelques années, un autre cierge d'une dimension démesurée. Il avait été donné par un chanteur Italien qui avait recouvré sa voix par l'intercession de sainte Blaise.

Ce cierge brûle jour et nuit et ne sera totalement consumé que dans quatre ans.

Dans certains temples américains, il existe un endroit appelé "coin des bébés", où les mères peuvent laisser leurs enfants, pendant qu'elles assistent à la cérémonie religieuse.

LA PLUME ET SES REVENUS

E. Sue, pour "Le Juif Errant", reçut \$20,000, pour "Les Mystères de Paris," \$32,000.

Dumas, père, gagna avec "Les Trois Mousquetaires" et "Monte-Christo", \$40,000.

V. Hugo, pour "Les Misérables", eut \$80,000. Il laissa une fortune de \$1,400,000.

Thiers, pour son "Histoire de la Révolution", toucha \$40,000.

Scribe avec ses pièces se fit \$80,000.

G. Sand gagnait \$8,000 par an.

Par contre, Béranger céda ses oeuvres pour \$160 de rente viagère.

La pièce "Mme Angot" fut achetée à son auteur, alors inconnu, \$120 et rapporta au Théâtre de la Gaîté \$100,000.

D'après Emile de Girardin, les auteurs, en 1835, se divisaient en cinq catégories: 1° ceux qui se vendaient jusqu'à 2,500 exemplaires, chaque volume étant payé de \$600 à \$800. Deux auteurs seulement connaissaient cette fortune: V. Hugo et Paul de Kock.

2° Ceux qui se vendaient jusqu'à 1,500 exemplaires. Ils étaient quatre: Balzac, Soulié, Sue, Janin.

3° Ceux dont la vente allait jusqu'à 1,200 exemplaires et qui recevaient de \$250 à \$300. Alphonse Karr était de ce nombre.

4° Ceux qui pour 6 à 900 exemplaires touchaient \$100. Il y en avait 12, dont Alfred de Musset.

5° Ceux qui pour moins de 500 exemplaires recevaient de \$20 à \$60, tel Gautier.

D'après M. d'Avenel, il y avait en février 1909, en France, 4,500 auteurs dramatiques. Leurs revenus annuels étaient de \$40,000 à \$100. Pour qu'une pièce jouée à la Comédie Française rapporte \$300 à son auteur, il suffit qu'elle soit jouée 5 fois. Dans ce cas, en effet, pour une recette de \$3,000 l'auteur touche le dixième.

Alors le théâtre était la plus considérable des sommes de revenus littéraires. On sait que "Cyrano de Bergerac" a rendu son auteur aussi millionnaire que ses rimes. Les auteurs dramatiques qui faisaient alors le plus d'argent semblaient être: Rostand, Capus, Caillavet et de Flers, Bernstein, Bataille, Donnay, etc.

En ce qui concerne les compositeurs et auteurs de livres, leur clientèle s'est étendue et enrichie depuis un siècle dans d'énormes proportions.

En 1778, il y avait 112 abonnés à l'Opéra qui payaient ensemble \$56,000. En 1909, les recettes dans ce théâtre étaient de \$340,000 pour les seuls abonnements.

Mais la mine d'or de la littérature, c'est le feuilleton, Paul de Kock, Montépin, Richebourg en ont su quelque chose et, aussi, tel de nos auteurs populaires modernes qui se fait, avec ses romans, \$60,000 par an. "Si vous voulez devenir riches, écrivez pour les pauvres."

— o —

Tout animal, sauf le chat, gardé par une personne est sujet à une taxe, en Autriche, et on parle même de taxer le chat.

L'HUMOUR CHINOIS

Pour certaines personnes, le Chinois et l'Indien de l'Amérique ont la réputation de représenter les peuples les plus humoristiques au monde. Comme question de fait, chaque nation s'amuse à sa propre manière et ces deux derniers peuples ont des traditions spéciales qui diffèrent beaucoup de celles des autres pays.

A cet effet, un colonel Anglais, résidant en Chine, racontait dernièrement une anecdote, qui est bien de nature à nous donner une idée du caractère sévère de l'humour chinois.

Ce premier avait arrêté neuf délinquants, qu'il devait remettre le lendemain matin au magistrat local. En attendant, il les confia à la surveillance d'un constable Chinois, lui enjoignant l'ordre de les renfermer, bien qu'il n'y eût pas de cellule au Consulat.

L'homme de la Justice fut à la hauteur de la situation. Il salua profondément en disant: "J'obéis" et prit charge des accusés. Peu de temps après il revint et annonça que ses prisonniers étaient en sûreté.

Le Consul stupéfait, était cependant anxieux de savoir comment et où ils avaient été emprisonnés. Il suivit donc le policier dans la Cour. A cet endroit, autour du mât de pavillon, les neuf accusés dansaient et chantaient. Quand le chant devenait languissant, le constable les animait en les frappant au moyen d'une longue perche.

De prime-abord, les neufs accusés semblaient se tenir par la main, mais après une inspection plus judicieuse, le Consul s'aperçut qu'ils étaient liés ensemble au moyen de menottes.

"Eh bien, s'écria le Consul, s'ils sont enchaînés autour du mât ils ne peuvent cer-

tainement pas s'échapper. Pourquoi les forcez-vous à danser?"

"Ah! reprit le policier, avec un sérieux extraordinaire, c'est pour les empêcher d'escalader le pôteau et de s'enfuir.

Le Consul s'éclata de rire et tenta d'expliquer qu'il était impossible aux neuf prisonniers de grimper ensemble mais le Chinois avait son idée et y tenait mordicus, de telle sorte que la danse se continua.

— o —

UTILE POUR LA FERME



Ce n'est certes pas un agrément pour celui qui trait une vache de recevoir en pleine figure, un coup de queue, ce qui arrive surtout en été, à cause des piqûres de mouches.

Désormais, cet inconvénient sera supprimé par une innovation qu'on vient de faire. Une sorte de pince, très lourde, en fer ou en acier, est suspendue à la queue de la bête, qui n'aura plus le caprice de caresser la figure de la personne qui traite. A l'intérieur des deux plaques qui forment la pince, il y a une rainure faite exprès pour englober facilement et sans douleur la queue de la bête.

Au moyen d'un puissant ressort, la pince se tient fortement fermée.

Si cette innovation ne fait pas l'affaire de la vache, elle fera certainement celle des fermiers!

— o —

Un des dompteurs d'éléphants les plus autorisés du monde, prétend qu'il n'a été pris que 24 éléphants blancs depuis le commencement de l'ère chrétienne.

POUR LES "SHINE PARLORS"



Si les "shine parlors" de notre ville offrent beaucoup de commodités aux grandes personnes ils ne sont pas d'un usage facile pour les enfants. C'est, sans doute, pour obvier à cet inconvénient qu'un observateur s'est décidé à mettre sur le marché l'appareil suivant.

Le petit tabouret où l'on repose le pied, durant l'opération du décrochage et du frottage, étant beaucoup trop bas pour les enfants, on a songé à faire un deuxième tabouret s'ajustant sur le premier.

Le dessus de ce deuxième tabouret est muni de chaque bout d'un morceau de caoutchouc ou cuir pour empêcher le pied de glisser. Un ressort permet d'allonger ou de raccourcir, suivant la grandeur du pied de l'enfant, la partie où il pose le pied.

— o —

DES LIVRES BIEN PAYES



OUT dernièrement fut vendue, dans une vente publique à Paris, la fameuse peinture de Rembrandt, "Bathsheba". Le prix payé constitue un record puisque l'œuvre d'art du célèbre peintre fut cédée pour la jolie somme de \$220,000. Le "Bathsheba" était vendu en 1771 pour \$130, en 1814, il rapportait \$500; en 1841, \$1,625, de telle sorte que le dernier vendeur a pu réaliser un bénéfice net de \$218,375.

D'autre part, un livre qui avait été offert, il y a 50 ans, au Musée anglais pour

la somme de \$5.00 et qui avait été refusé à cause de son prix élevé, réalisa \$5,025 à une vente de la librairie Huth. Ce livre contenait la fameuse dissertation de Benjamin Franklin, sur la "liberté et la nécessité", dont il ne reste plus qu'une autre copie.

A la vente de la même librairie une copie extrêmement rare de la première édition de "Briefe and True Report of the New Found Land of Virginia, London, 1588", oeuvre de Thomas Hariot, fut offerte au public. Ce livre qui ne consiste qu'en un pamphlet de vingt feuillets, est très rare. En effet, on en connaît que sept copies dont une parfaite et une autre imparfaite, propriétés de quelques américains.

M. Holt paya \$600 à M. Quaritch pour sa copie en 1873, une autre copie fut vendue \$1,500 en 1883. A la dernière vente l'enchère commença à \$500 et M. Harper, de New-York, l'acheta pour \$6,450.

Une copie de la première édition française, imprimée à Frankfort-on-Main, en 1590, avec 27 belles illustrations par J. T. DeBry et qui fut payée \$175 en 1854, fut revendue en 1901 à Sothbey pour \$1,450.

— o —

UNE NOUVELLE HUILE

L'USINE Salomas, à Ekaterinodar, a fait des essais de production d'une huile avec de la graine de tabac.

La proportion de l'huile a été de 34 pour cent; elle est d'une très jolie couleur, et on croit que, lorsqu'elle aura subi la préparation et la distillation nécessaire, elle pourra même remplacer l'huile d'olive.

— o —

LE CHIEN LE PLUS FIDELE

Le plus loyal des chiens est probablement le petit terrier écossais, auquel Edinbourg élevait une statue, il y a quelques années. Pendant huit années consécutives, "Greffriars Bobby", comme on le désignait, passait la nuit entière, couché sur la tombe de son maître défunt.

Il ne passait qu'une heure ou deux à la maison, mais chaque soir, que le temps fut beau ou orageux, le trouvait au poste. Si la porte était fermée, il sortait par les fenêtres, et ce n'est qu'après huit années de ce régime, que la population d'Edinbourg apprit la chose.

Cette statue qui a été érigée au coin d'une rue, près du cimetière de Greyfriar, vaut la peine d'être vue, même par celui qui n'en connaît pas sa raison d'être.

— o —

OU L'ON VIT DANS DES CAVES

UN endroit des plus étranges de nos jours, est certainement la demeure des troglodytes de la Tunisie. Ces habitants de Matmata, au nombre de 3,000, préfèrent construire leurs demeures en creusant dans le sol que de suivre la coutume généralement en vogue.

Celui qui visite l'Afrique Septentrionale peut juger de la valeur de ces bâtisses, s'il s'arrête entre la ville de Gabres, sur les côtes de la Tunisie et le Sahara. Ce pays est un plateau élevé, rocheux, stérile, brûlé par le soleil et balayé par le simoum.

Quand un Matmate désire une nouvelle demeure, il choisit l'endroit, l'entoure d'un cercle et creuse jusqu'à ce qu'il ait atteint la profondeur désirée, laquelle varie d'après le nombre d'étages nécessaires.

Les chambres consistent en caves creusées dans les côtés de la cavité circulaire,

dont le fond forme le "patio" ou cour. Cette dernière a le caractère ordinaire de la demeure mauresque.

En plus des chambres, un passage est creusé pour communiquer avec le monde extérieur et une porte est pratiquée à l'extrémité. Le sol, qui est de glaise très malléable, se taille facilement et se prête bien à l'excavation, à tel point que le toit de chaque chambre n'a pas besoin d'appui, en autant qu'il est très bien arqué.

Ces résidences souterraines, ne sont pas humides; le seul inconvénient qu'elle présente consiste en un manque de lumière, laquelle ne s'introduit à l'intérieur que par la porte d'entrée.

— o —

D'OU VIENT LE MOT "ASSASSIN"

† LES "assassins" étaient un ordre religieux et militaire qui vît l'existence en Perse, vers le milieu du onzième siècle et qui avait pour objet de se dévouer à la destruction, après les avoir approchés en cachette, de tous ceux qui s'opposaient aux doctrines musulmanes.

Les Croisés rencontrèrent ces partisans en Syrie et en plusieurs circonstances les défenseurs de la Croix furent massacrés sans avertissement et presque mystérieusement.

Les Tartares exterminèrent, en 1256, les Assassins Perses et quatorze années après une bande de Syriens assassins fut vaincue par les Egyptiens.

D'où le nom d'"assassin", pour désigner celui qui tue son semblable.

— o —

† Deux jeunes Italiennes, en amour avec le même homme, se sont battues en duel, au moyen de couteaux. Le résultat fut que toutes deux se tuèrent.

LA PREMIERE LOCOMOTIVE CHINOISE

LA première locomotive chinoise, connue sous le nom de "Rocket", a une histoire très intéressante sous plusieurs rapports. En 1879, le seul semblant de chemin de fer en existence en Chine, consistait en une ligne de tramway, d'environ cinq milles de parcours, s'étendant depuis les mines de charbon de Kai Ping jusqu'au canal de Pehtang.

Alors, un certain Kinder fut nommé ingénieur de la Compagnie et commença à moderniser la route. L'importation d'une locomotive étant indispensable, il en construisit une en utilisant le matériel qu'il réussit à trouver sur les lieux.

La bouilloire avait appartenu à un vieil engin chargé de faire fonctionner une grue. Les cylindres vinrent de même source. Heureusement, il trouva des roues d'un char américain et assembla le tout sur une charpente faite de barres qu'il avait obtenu d'une arbre de couche employé dans une mine.

Ainsi construite la locomotive fut mise en opération bien peu de temps avant que le Gouvernement fut informé de l'invention; immédiatement une commission fut chargée d'étudier la valeur de la découverte. La commission retarda son arrivée, au point que les autorités de chemin de fer, craignant la censure, décidèrent d'enterrer la locomotive.

La Commission retourna donc à Pékin, rapportant qu'aucune locomotive n'avait été trouvée, et ce n'est qu'après des négociations prolongées avec Li Hung Chang que les officiers de la Compagnie jugèrent prudent et hors de danger de déterrer la locomotive et de la mettre en opération.

LA MER ROUGE

Nos ancêtres se sont souvent étonnés de la couleur de la mer Rouge. Dans les atlas du moyen âge, elle était colorée en rouge brique, pour rappeler ce phénomène que l'on ne parvenait pas à expliquer.

Le microscope devait donner la clé du mystère. En 1823, Ehrenberg, séjournant près du mont Sinaï, put écrire ces lignes :

"Les courtes vagues d'une mer tranquille apportaient sur le rivage une matière mucilagineuse d'un rouge sang et la déposaient sur le sable. Je puisai de l'eau dans un verre. Il me fut facile de reconnaître que cette coloration rouge était due à de petits flocons, à peine visibles, pour la plupart d'un rouge foncé. L'eau dans laquelle ils flottaient était parfaitement incolore."

Cette observation stimula le zèle des savants. L'un d'eux, ayant recueilli de l'eau de la mer Rouge, la vida sur un linge de coton. L'eau passa au travers, et la substance signalée par Ehrenberg adhéra au tissu. On examina au microscope la matière déposée sur la toile et l'on reconnut que c'était une algue composée de filaments articulés et juxtaposés, d'un diamètre variant entre un dixième et un vingtième de millimètre.

Son nom scientifique est *Trichodesmium*. C'est une des mille et une variétés d'algues. Elle se rencontre seulement dans les mers du Sud. Mais c'est principalement dans la mer Rouge qu'elle est en abondance suffisante pour influencer la couleur des eaux.

Elle colore la mer Rouge, absolument comme les algues communes sur les côtes de la France, colorent l'Atlantique et la Manche en vert sombre, parce que l'iode et le brome y dominant.

LA TOUR DE BABEL

S'IL faut en croire un traducteur de vieux documents assyriens, dont certains sont des inscriptions sur des tablettes de glaise brûlée, la tour de Babel n'avait que 140 pieds de hauteur. Cependant, comme elle était érigée sur des fondations élevées, c'était le monument le plus haut de Babylone.

Toujours d'après le traducteur, la dite tour était un temple et faisait, au point de vue de l'architecture, la gloire de Babylone. Le premier de ses sept étages mesurait 27 pieds carrés et était construit en brique séchée au soleil. La façade était en brique brûlée.

Au sommet il y avait un observatoire à l'usage, principalement, des astrologues, nombreux parmi les prêtres du pays.

Babylone était alors la métropole du monde et sa population s'élevait à deux millions d'habitants. Deux fois plus grande que Londres elle était protégée par une muraille de cinquante-cinq milles de longueur.

Dans le temple se trouvaient de merveilleuses statues en or et d'autres trésors. Et c'est quand les hommes essayaient de décrire ces objets que s'est produite la confusion des langues.

— o —

UNE FORTERESSE DE SINISTRE MEMOIRE

LA forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, à Pétrograd, sur le bord de la Neva, en face du palais d'hiver, est une massive construction en pierre et un lieu de bien sinistre mémoire.

C'est dans cette forteresse que Pierre le Grand tortura jusqu'à la mort son fils A-

lexis, et que la princesse Tarakonova fut murée dans une cellule. Pendant une inondation des rats grimperent sur elles pour ne pas être noyés. C'est dans cette forteresse que Catherine II fit enterrer vivants les malheureux qui dénonçaient le meurtre de son mari.

Le prince Krapotkin raconte que le révolutionnaire Karakozoff y fut tenu éveillé durant une semaine entière par des gardiens qui, assis à ses côtés, le remuaient quand il semblait sur le point de céder au sommeil. Au bout d'un certain temps le malheureux acquit l'art de balancer une jambe tout en dormant, et de faire croire ainsi à ses gardiens qu'il veillait. Mais on découvrit son truc. Finalement, quand on le conduisit au lieu de l'exécution, il était dans un tel état d'épuisement que tous les os de son corps semblaient être rompus. On fit même courir le bruit que ses geôliers l'avaient tué dans sa cellule et avaient apporté un mannequin en caoutchouc sur l'échafaud.

Krapotkin passa lui-même plusieurs années de souffrance dans la forteresse, vers 1870. Le plancher et les murs de cinq pieds d'épaisseur étaient recouverts de feutre afin que le silence fut insupportable. Le prince eut, cependant un meilleur sort que les autres car, à la demande de la Société de Géographie de Russie, on lui permit de continuer son travail sur l'époque glaciale. Par permission du tsar il avait des plumes et de l'encre, mais il ne pouvait s'en servir que jusqu'au coucher du soleil qui, en hiver, a lieu à 3 heures de l'après-midi, à Pétrograd.

— o —

A Japon, un homme peut vivre principalement pour \$240 par année. Ce montant lui permettra de payer son loyer, deux serviteurs, et amplement de nourriture.

L'ORIGINE DU PANTALON

Les Boches prétendent être les inventeurs du disgracieux pantalon que les hommes portent aujourd'hui. Il est assez laid d'ailleurs, pour que ce soit vrai. A la fin du XVIII^e siècle le port du pantalon au lieu des culottes était considéré par les potentats allemands comme un signe de sympathie pour les sans-culottes de France.

En 1790, le landgrave de Hesse-Cassal ordonnait que les condamnés chargés de nettoyer les rues et de faire les chemins, fussent en pantalon, afin de dégoûter ses sujets de ce genre de vêtement.

Vers la même époque un édit adressé à tous les fonctionnaires de la Prusse, les avertissait que "porter le pantalon, se dispenser d'une perruque et se faire couper les cheveux étaient des actes dérogatoires à la dignité et à la gravité de toute personne occupant un poste officiel."

En Angleterre également le pantalon fut en défaveur pendant de nombreuses années. En 1812 les autorités du *Trinity College*, de Cambridge, décidèrent que les étudiants qui se présenteraient dans la grande salle ou la chapelle, en pantalon, seraient considérés comme absents.

— o —

LA PORTE A SEPT SERRURES

BIEN peu de personnes qui eurent l'occasion de visiter l'Abbaye de Westminster, en Angleterre, ont été instruites sur certaines de ses parties antiques et intéressantes, qui n'ont jamais reçu un reflet de lumière.

Par exemple, dans les cloîtres du côté Est, il existe une porte tellement bien gardée contre l'intrusion non autorisée, qu'elle ne peut être ouverte qu'au moyen de

sept clefs, jalousement conservées par autant d'officiers du Gouvernement. Cinq de ces serrures couvertes de peau humaine, sont cachées par une immense barre de fer qui les dérobe à la vue du visiteur.

Cette porte donne accès à une chambre voûtée, connu comme la "Chapelle du Ciboire". Les murs conservés intacts, existaient déjà même avant que Guillaume le Conquérant débarqua à Sussex.

Cette chambre fut un temps "la Trésorerie de l'Angleterre", à laquelle furent ajoutées "les possessions les plus aimées de l'Etat". Les insignes de royauté des rois d'Ecosse et la Sainte Croix de "Holyrood" furent conservées en cet endroit et durant plusieurs années, on y déposait la monnaie d'or et d'argent.

Il y a quelques siècles, cette chambre fut la scène d'un vol audacieux et de nos jours elle contient en plus d'un autel de pierre, quelques coffres antiques, dont l'un servait à contenir les bijoux des rois Normands.

— o —

LE KAISER COLLECTIONNEUR

L'EMPEREUR d'Allemagne possède une merveilleuse collection de cannes. L'une d'elles, un épais gourdin en pin d'Orégon, pèse environ 12 livres. Le bois en est, dit-on, si dur, que placée quelques minutes dans une fournaise ardente, la précieuse canne en sortirait intacte.

Dans la collection du kaiser, on peut encore admirer un jonc très fin cueilli à un saule d'une certaine espèce qui croît en Libéria. Cette tige est si souple qu'on peut l'enrouler plusieurs fois autour du poignet.

Livrée à elle-même, elle redevient aussi droite qu'une épée.

— o —

A DATER DU 1er JUILLET PROCHAIN
LE PRIX DE

“ LA REVUE POPULAIRE ”

SERA DE 15 CENTS LE NUMERO

Cette augmentation que nous avons différée le plus longtemps possible nous est formellement imposée aujourd'hui par les circonstances.

Le coût très élevé du papier, les frais de main-d'oeuvre considérablement augmentés, nous mettent dans l'alternative de relever notre prix de vente ou de discontinuer la publication de notre Magazine mensuel.

Cette dernière mesure eût été profondément regrettable car la **Revue Populaire** jouit d'une faveur sans cesse croissante dans les familles Canadiennes et, d'autres part, la lecture étant un besoin nettement reconnue aujourd'hui, il importe de maintenir énergiquement les livres honnêtes, intéressants et instructifs, ceux en un mot dont la lecture est profitable à tous points de vue.

Toutefois, et comme nous avons toujours en vue la satisfaction de la clientèle, nous n'avons pas voulu lui demander un léger sacrifice sans apporter en retour une nouvelle et importante amélioration à son magazine favori.

De cent pages seulement qu'elle avait au début, la **Revue Populaire** a été mise à 116 pages, puis à 132, à 148 et enfin à 164, toujours au même prix de 10 cents.

Aujourd'hui que les circonstances nous forcent à relever ce prix, nous avons décidé d'améliorer la Revue en publiant des romans **plus longs** que par le passé et d'ajouter **32 pages de plus** à notre magazine qui aura dorénavant

196 PAGES.

Tous les journaux sont atteints par la crise actuelle et certains d'entre eux se sont vus dans la nécessité, non seulement d'augmenter leurs prix mais aussi de **réduire** leur format.

Grâce à notre organisation, bien que nous ressentions durement nous aussi les effets de la crise, il nous a été possible de n'augmenter que très raisonnablement le prix de la **Revue Populaire** et, non seulement de la maintenir à son format, mais d'y ajouter encore **trente-deux pages**.

Ce sacrifice que nous nous imposons sera certainement apprécié des lecteurs et nous leur demandons de nous continuer la faveur qu'ils nous ont toujours témoignée jusqu'ici.

De notre côté nous ferons tout en notre pouvoir pour améliorer la **Revue Populaire** et la rendre toujours de plus en plus intéressante.

LE SAINT PATRON DES JOUEURS DE BALLON



Les joueurs de ballon seront peut-être intéressés en apprenant qu'ils ont un saint patron qui surveille leurs intérêts au Ciel. En effet, vers 1520, un jeune homme du nom de Hugh, qui était un des champions de son temps, eût la mauvaise fortune de lancer le ballon au travers de la vitrine d'un marchand Juif.

Que ce premier ait frappé le commerçant lui-même ou quelque membre de sa famille, on ne le sait pas, seulement qu'il fut très exaspéré de l'affaire. Déterminé à se venger, le fameux israélite entraîna Hugh dans sa maison et lui plongea son couteau dans le dos.

La population Anglaise fut très chagrinée de la perte de son champion, puisque Hugh mourait quelques heures après. Le monstrueux meurtrier fut puni sévèrement et Hugh fut proclamé saint, après qu'on lui eut fait des funérailles publiques.

On écrivit même sur son tombeau des vers, plus ou moins littéraires, décrivant les vertus du "doux Sir Hugh" et ses capacités comme joueur de ballon.

Plus tard le ballon fut interdit durant le règne de la reine Elizabeth, sous peine même d'emprisonnement, à cause de l'extrême brutalité de ce jeu. Jacques Ier avait exclu de sa Cour tout exercice violent comme le ballon.

En dépit même de cette défense, les ouvriers frappaient sur un ballon pour se réchauffer durant l'hiver, c'est pourquoi les archives font mention "que durant la saison du rigoureux hiver de 1665, les rues de Londres étaient remplies de ballons."

DES ANIMAUX NAGEURS

Presque tous les animaux qui ont accès à la mer, sont des meilleurs nageurs que l'homme en général, Ainsi le rhinocéros, l'hippopotame sont de merveilleux nageurs et plongeurs, tandis que l'éléphant des Indes peut traverser des rivières très larges, même lorsqu'il porte une charge très pesante.

L'élan et le renne nagent aussi avec beaucoup de facilité. D'un côté l'élan se tient la tête droite au-dessus de la surface de l'eau et traverse d'un rivage à l'autre en ligne directe, tout en évitant le moindre détour, tandis que le renne change de direction aussi souvent qu'il le désire et se tient la tête immédiatement au-dessus de la masse d'eau.

Mais de tous les nageurs, bien qu'il ne soit pas le plus rapide, l'ours polaire est certainement le meilleur; il passe même la moitié de son temps dans l'eau, s'occupant à nager et à plonger. Son pouvoir nageur est merveilleux si l'on considère que dans ces régions l'eau est invariablement glaciale et que le froid est normalement opposé à la bonne natation. On a observé, cependant, des ours qui ont nagé de vingt-quatre à trente milles, dans ces conditions, sans développer un excès d'effort.

Un des animaux nageurs des plus rapides est sans doute l'écureuil. En effet, un amateur de chasse, qui avait en captivité un écureuil, qui n'avait jamais vu l'eau, désirait savoir si son pensionnaire pouvait nager. Pour tenter l'expérience il l'emporta au milieu d'un lac et le jeta à l'eau. L'écureuil se tourna vers le rivage et franchit la distance avec une telle rapidité que ce fut avec une très grande difficulté que notre homme réussit à rattraper son animal.



POUR LE TRAITEMENT DE
l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose,
du Rachitisme et de toutes les
affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER
est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus
puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX
PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

Rois et Princes Comédiens

L'ÂGE d'or du ballet fut à vrai dire le règne de Louis XIV, car ce prince fastueux et avide de plaisir, non seulement trouvait dans ce divertissement un élément pour les fêtes de

la cour, à Paris, mais encore une occasion d'y déployer les grâces de sa personne, dont il se faisait une très haute idée; aussi s'y montra-t-il en compagnie des plus grandes dames et des plus nobles personnes.

Un poète se trouva précisément à point pour amener le ballet, tel qu'on le comprenait alors, à son plus haut point de perfection; ce fut Benserade. Entre les mains de ce dernier, le ballet devint un spectacle d'un caractère neuf et ingénieux, dont le succès fut éclatant, aussi ne saurait-on citer tous les ouvrages de ce genre qui se succédèrent à cette époque.

Parmi les plus célèbres de ceux où le roi et la cour figurèrent, il faut citer : le ballet des *Fêtes de Bacchus*, celui du *Temps*, des *Plaisirs*, de *Psyché*, des *Saisons*, des *Arts*, la *Naissance de Vénus*, etc. Molière lui-même, satisfaisant au goût du temps, introduisit une partie dansée dans certaines de ses oeuvres et Louis XIV dansa dans le *Mariage forcé*.

Le *Silicien* ou *l'Amour* peintre, cette oeuvre charmante que l'on reprit naguère au théâtre des Arts, fournit à Jules Janin



Un ballet à Versailles, d'après une gravure du XVIIIe siècle.

l'occasion d'une boutade amusante sur la fragilité des dynasties en apparence les plus solides.

Le *Silicien* fut créé en 1667 par Molière le roi Louis XIV, Madame (Henriette d'Angleterre), Mlle de La Vallière et par Noblet aîné, chanteur, et Noblet cadet, danseur.

Les principaux acteurs de cette comédie, faisait remarquer Janin, ont subi les fortunes les plus diverses. Molière est mort sans postérité; les descendants de Louis XIV se virent à deux reprises arracher le trône de France; Madame Henriette mourut tragiquement et fournit à Bossuet l'occasion d'une célèbre oraison funèbre et Mlle de La Vallière prit le voile sous le nom de soeur Louise de la Miséricorde.

Seule, la dynastie des Noblet avait encore des représentants au théâtre à l'époque où écrivait Jules Janin. Elle en a toujours un d'ailleurs, l'excellent comédien Noblet, qui est une des étoiles les plus applaudies du public parisien. Et c'est le cas de répéter avec Bossuet: *Sic transit gloria mundi!*

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



Le pélican ressemble au cygne.

LA LEGENDE DU PELICAN

— o —

Le pélican est surtout connu par cette plaisanterie célèbre qui veut "qu'il se perce les flancs pour nourrir ses enfants". On a longtemps pris cette boutade au pied de la lettre. C'est pourquoi nous voyons figurer dans les ornements des édifices religieux, comme symbole de charité, le pélican se perçant la poitrine pour nourrir ses petits du sang qui coule de sa blessure.

La physiologie particulière de cet oiseau doit avoir quelque rapport avec cette fable. Le pélican, en effet, ressemble assez à un cygne, mais il s'en distingue par la conformation tout à fait bizarre de son bec. On a souvent surnommé le pélican "grand gosier" à cause du sac qui s'étend presque de la mandibule inférieure jusqu'à la partie supérieure du cou comme vous pouvez vous en rendre compte sur notre gravure.

Ce sac, quand il est vide, n'est guère apparent. Mais quand le pélican, qui vit surtout sur les bords de la mer, a fait une bonne pêche, ce sac est plein de poissons et prend des proportions considérables.

Il y a des pélicans dont cette sorte de poche est assez volumineuse pour qu'un

homme y puisse cacher sa tête.

Et maintenant, revenons à la plaisanterie bien connue. La tendresse des pélicans pour leur famille, quoique ne les portant pas à s'ouvrir le flanc, est très réelle. On cite l'histoire de deux petits pélicans qui avaient été capturés et attachés par un pied à un piquet: leurs parents venaient tous les jours les nourrir.

Lorsque les petits sont encore jeunes, leurs parents laissent macérer quelque temps le poisson dans leurs "garde-manger" naturels, pour qu'en ramollissant ainsi, il devienne plus aisé à avaler par les petits.

Dans cette opération, les pélicans laissent quelquefois tomber sur leur poitrine un peu de sang qui s'est amassé dans leur sac. Et c'est probablement ce fait qui, mal interprété, a donné naissance à la légende de qui veut qu'ils se percent le flanc.

— o —

Jusqu'en 1846, il était défendu de fumer sur les trains en Angleterre. Maintenant, comme au Canada, on a des chars fumoirs.

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente! . . .

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon . . .

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est : intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne : de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

PEINTURES VIEILLES DE TRENTE SIECLES

AU LOUVRE, on peut admirer bon nombre de peintures qui datent des XIIIe, XIVe et XVe siècles. On peut encore en voir qui datent du temps des Romains, c'est-à-dire, qui ont plus de vingt siècles d'existence.

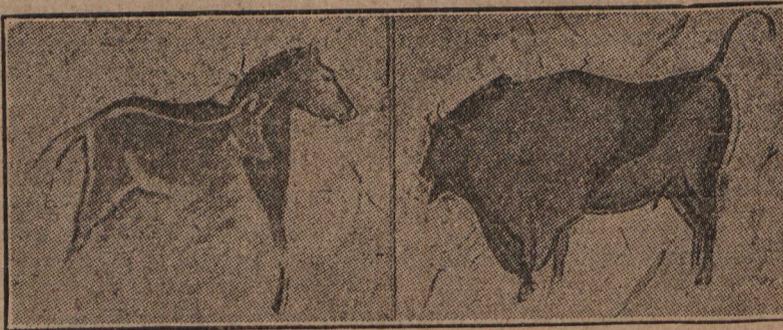
Est-ce à dire que l'on ne connaisse pas de peintures plus anciennes? En aucune façon: les Grecs peignaient et les Egyptiens aussi, et voilà qui nous ramène déjà pas mal en arrière dans l'antiquité.

Mais on a récemment eu la preuve que les "rapins" avaient existé bien plus tôt encore, et leurs oeuvres, dont nous plaçons deux reproductions sous vos yeux, sont admirables au point de vue artistique.

chait un jour de ces silex taillés qui constituaient les armes et les instruments des hommes de l'âge de pierre. Ces ancêtres en avaient laissé beaucoup dans ces grottes qu'ils avaient habitées. Notre savant était accompagné de sa petite fille et celle-ci musardait aux côtés de son père, quand elle poussa un cri d'étonnement et d'admiration:

— Toro! Toro! criait-elle.

Don Martin se retourna et sa fille pointa du doigt, contre la paroi gigantesque de la grotte, une peinture qui représentait un aurochs. L'aurochs est une espèce de boeuf aujourd'hui disparu et qui habitait



En Espagne, dans la province de Santander, se trouve le village d'Altamira, qui est dans le voisinage de Santillane, la patrie du célèbre Gil Blas. A la sortie d'Altamira se trouvent des grottes très profondes.

Un savant espagnol, don Martin, y cher-

encore l'Europe au moment du moyen âge.

Le savant s'approcha avec émotion, examina la peinture en détail et, de ce jour, commença une longue série de recherches sur l'art des hommes de la préhistoire,

On savait déjà qu'ils dessinaient et



MESDAMES...

LA MARQUE

GANTERIE ROYALE

SUR UNE MARCHANDISE, EST UN

CACHET SPECIAL

DE

L'EXCELLENCE et du CHIC

DE CETTE MARCHANDISE.

483 Ste-Catherine E. Tel. Est 3341

CRAVATES DE FANTAISIE REÇUES
CHAQUE SEMAINE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

fillette ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675 Dépt. A., Montréal.

A VENDRE

UNE PRESSE "CAMPBELL"

UNE PRESSE "CENTURY"

à deux révolutions, 4 rouleaux de forme, lit de 30 x 44, débit à l'avant. En bont état.

Informations et prix vous seront fournis en vous adressant à

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131 RUE CADIEUX, MONTRÉAL.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois, (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 129-131-133 rue Cadieux, (près Vitré), Montréal.

qu'ils gravaient. Des oeuvres d'un art analogue, gravées sur ivoire ou sur pierre, furent trouvées dans des grottes en France, à la Mouthe et à la Combarelle. Mais on n'avait jamais vu des compositions d'une taille "grandeur nature", comme celles d'Altamira, et où la couleur entrait en jeu.

Il est possible que vous trouviez ce cheval et ces aurochs étranges : c'est que votre oeil n'est pas habitué à la forme de ces animaux, dissemblables dans leurs lignes de nos boeufs et de nos chevaux. Mais les savants s'accordent tous à reconnaître qu'ils sont d'une grande exactitude : nos peintres d'il y a trois mille ans étaient de très précis dessinateurs.

Un dernier mot, et qui va vous surprendre. Quel était l'objet de ces peintures ? Les savants s'accordent à penser qu'elles n'étaient pas uniquement ornementales. Elles offraient par leurs formes, par leur relief, qui était taillé en saillie dans la roche, par leur couleur, un étonnant accent de réalité. On croyait voir des animaux vivants, des aurochs en chair et en os. Et l'on pense, avec quelque raison, sans doute, que ces peintures étaient des manières de pièges destinés à attirer dans les grottes les aurochs et les chevaux, absolument comme nos chasseurs attirent les canards sauvages au moyen de trompe-l'oeil en carton peint. Une fois dans la grotte, les bêtes étaient mises à mort et à la broche.

— o —

ILLUSION DES SENS

Il est certain qu'il ne faut pas toujours se fier à nos sens d'une manière absolue, et qu'il est, au contraire, prudent de se tenir en défiance quand on est, pour la première fois, témoin d'un phénomène étonnant.

Pendant un violent incendie nocturne, les assistants, qui ont longtemps fixé les yeux sur les flammes rougeâtres, voient ensuite la lune avec une teinte bleue.

Pour la même raison, si l'on fixe, pendant quelques instants, avec un seul oeil (l'autre étant fermé), un pain à cacheter d'un rouge vif posé sur une feuille de papier bien blanche, et si l'on enlève ensuite le pain à cacheter, l'oeil apercevra une tache verdâtre sur le papier. Ces deux couleurs, le rouge et le vert, sont dites complémentaires, chacune possédant ce qui manque à l'autre pour que cette dernière soit blanche. Chaque fois que l'oeil se fixe pendant quelque temps sur un objet d'une couleur brillante et se porte ensuite sur un objet de couleur blanche, celui-ci paraît présenter la couleur du premier.

— o —

COMMENT UNE ARABE SE PARFUME

DANS le sol de la tente ou de la hutte est creusé un trou de quelques pouces de largeur et de profondeur ; on remplit ce trou de charbon de bois que l'on allume et sur lesquels on jette ensuite une poignée de parfums.

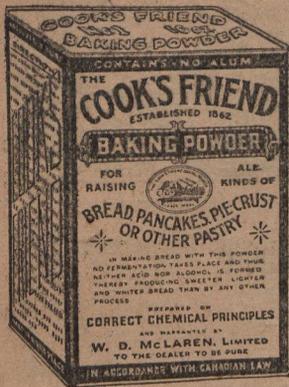
La femme arabe qui veut se parfumer se déshabille alors, puis se place au-dessus de la fumée après s'être recouverte d'un manteau qui lui enserre le cou et descend jusqu'au sol.

Bientôt la femme transpire abondamment dans son bain d'air chaud et, les pores de sa peau s'ouvrant en conséquence, l'huile volatile provenant de la fumée du parfum qui brûle est immédiatement absorbée.

Quand le feu s'éteint, l'opération est terminée et la femme, ainsi que son manteau, embaumés.

— o —

Ne contient pas d'Alun



POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
CELEBRE POUDRE
A PATE

**COOK'S
FRIEND**

NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à
Montréal par

W. D. McLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LÉGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ DE 164 PAGES

Pour \$1.20 par an, ou 60 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier. Vous y trouverez également des nouvel

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.20 pour 1 an, ou 60c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

les sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.



DES POISSONS QUI CHANTENT



CONTRAIREMENT à la croyance générale, les poissons ne sont pas tous muets. En effet, un grand nombre de ceux-ci font un espèce de bruit, qui à la rigueur, peut être considéré comme un chant plus ou moins harmonieux.

Par exemple, le vulgaire grondin rouge, lorsqu'il est retiré de la mer, poussera un cri retentissant, rempli d'indignation. En pareilles circonstances le freux fera entendre un bruit semblable au croassement du corbeau.

En outre, on admet l'existence d'un certain poisson que l'on nomme *oryzivore* et que l'on trouve sur les côtes de l'Ecosse. Cet animal, qui est gras et d'une assez belle apparence, rend un son semblable à celui du chat-huant, lorsqu'il est fait prisonnier dans un filet de pêcheur.

Dans l'île de Ceylan, il existe un mollusque, — une sorte de moule — qui chante certainement. Au moment de la marée descendante, alors que l'eau a mis à découvert les nids de moules, ces mollusques rendent des cris prolongés, profonds et semblables à ceux d'une flûte.

Comment font-ils?... La science n'est pas encore parvenue à éclaircir ce mystère. Elle n'a pu que constater cette tentative accentuée de chant, et comme ces moules n'ont pas de gorge, elles doivent produire ces sons par certaines manipulations de leurs doubles écailles.

— o —

On considère que la langue anglaise contient 250,000 mots reconnus des autorités, soit 70,000 de plus que les langues allemande, française, espagnole et italienne combinées.

Peu de dames considèrent qu'elles ont sur la tête de 40 à 50 milles de longueur de cheveux. Quelques-unes peuvent avoir à peigner 75 milles de fils d'or chaque matin.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération/né douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A L'INSTITUT 144 RUE STE-CATHERINE EST Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels.* N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

TROIS RAISONS

POUR LESQUELLES VOUS
DEVRIEZ EMPLOYER

LA FARINE PREPAREE XXX DE BRODIE

La pureté de cette farine.

Sa simplicité à pétrir et à cuire.

Elle est plus économique que la farine non préparée.

Conservez vos Sacs Vides pour obtenir des Primes.—Demandez à votre épiciers la Farine d'Arcoine Roulée Perfection de BRODIE.—Elle est propre, fraîche et parfaite.—Ne se vend qu'en paquets et chaque paquet contient une Prime.

BRODIE & HARVIE Limitée, 14-16 RUE BLEURY, Montréal.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

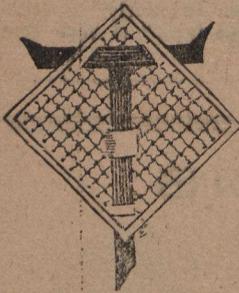
Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal

INSTRUMENTS DE MUSIQUE GIGANTESQUES



OUT le monde connaît de vue la contrebasse et on la tient généralement pour un instrument de musique énorme, dont les sons n'ont rien de mélodieux. Il y a là pour ainsi dire une double erreur.

Non seulement la contrebasse occupe une place de première importance dans les orchestres; non seulement les compositeurs modernes en tirent un parti exceptionnel; non seulement il faut être excellent musicien pour bien jouer de cet instrument, et certains artistes se sont fait une réputation comme joueurs de contrebasse; mais encore ces immenses violons sont tout petits à côté de ceux qui ont été construits ou employés à une certaine époque.

Il existe au Musée du Conservatoire de Paris une contrebasse fabriquée par le célèbre luthier Vuillaume. Or, elle a 12 pieds de haut; l'étendue de ses sons est considérable, puisqu'elle comporte une octave de plus que les grosses contrebasses modernes.

Tout naturellement, les doigts d'un homme n'auraient pu aller saisir les cordes sur le manche de l'instrument; et c'est pour cela que la contrebasse était munie d'une série de boutons qui permettaient à l'artiste de faire appuyer des doigts mécaniques sur les cordes.

Le duc Guillaume-Maurice de Saxe, qui vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle, et qui était un enthousiaste de la contrebasse, avait formé dans son château de Merseburg un musée composé uniquement de contrebasses.

Et il s'y trouvait une contrebasse de proportions si énormes qu'on ne pouvait en jouer qu'en montant et descendant les échelons d'une échelle dressée parallèlement à l'instrument.

Enfin on trouve une de ces contrebasses gigantesques dans le célèbre tableau de Véronèse, les *Noces de Cana*. Il est vrai que celle-ci n'a guère plus de 8 pieds de haut; mais c'est déjà respectable!

o

NOUS AVONS TOUJOURS LES DERNIERS MODELES

Profitez-en pour vos achats du Printemps.

Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter à des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS
EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS
QUE
PARTOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J.S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALON DE, PRÉSIDENT.

85 BOULEVARD SAINT - LAURENT, =

TEL. EST 209

BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge
par l'emploi du

Traitement DENISE ROY en 30 Jours

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *Poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE
SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *Santé*, facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

**Prix du Traitement Denise Roy
de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres.
Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.
BOITE POSTALE 2740



LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.20 pour un an, 60 cents pour six mois (*excepté Montréal et banlieue*) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

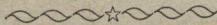
Localité

Adressez comme suit:— MM. Poirier, Bessette et Cie., 129-131-133 rue Cadieux, (Près Vitré) Montréal.

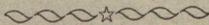


PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.



Téléphonez aujourd'hui.



DECHAUX FRERES
Nettoyeurs-Teinturiers

TEL., EST
301,
51,
52.



**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Lait Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal